

MÉMOIRES.

TOME CINQUIEME.

C

I

E

De

SECONDE PARTIE
DES
CONFessions
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

EDITION enrichie d'un nouveau
recueil de ses Lettres.

TOME CINQUIEME.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de L. FAUCHE-BOREL,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. XC.

MUSEUM

C
S
L
ne
la
me
dr
H.
qu
sol
tet

LES
CONFessions
DE
J. J. ROUSSEAU.

Intus & in cuto.

SECONDE PARTIE.

LIVRE NEUVIEME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage, ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison ; & si-tôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H.... chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me verroit dans peu revenir avec ma courte honte, vivre

Tome V.

A

LES CONFESSIONS.

comme eux à Paris. Pour moi , qui depuis quinze ans hors de mon élément me voyois prêt d'y rentrer , je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois , malgré moi , jeté dans le monde , je n'avois cessé de regretter mes chères Charmettes , & la douce vie que j'y avois menée. Je m'eussois fait pour la retraite & la campagne ; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise , dans le train des affaires publiques , dans la dignité & d'une espece de représentation , dans l'orgueil des projets d'avancement ; à Paris dans le tourbillon de la grande société , dans la sensualité des soupers , dans l'éclat des spectacles , dans la fumée de la gloriole ; toujours mes bosquets , mes ruisseaux , mes promenades solitaires venoient par leur souvenir , me distraire & me contrister , m'arracher des soupirs & des désirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir , tous les projets d'ambition , qui , par accès , avoient amand

ni de né mon zèle , n'avoient d'autre but que
ment d'arriver un jour à ces bienheureux lois-
faisons champêtres , auxquels en ce moment
teries je me flattais de toucher Sans m'être mis
i, jeté dans l'honnête aisance que j'avois cru
de re seule pouvoir m'y conduire , je jugeois ,
& la par ma situation particulière , être en état
Je me de m'en passer , & pouvoir arriver au
a cam même but par un chemin tout contraire.
e vivre Je n'avois pas un sou de rente : mais j'a-
e traînois un nom , des talens ; j'étois sobre ,
dignité & je m'étois ôté les besoins les plus dif-
ns l'or pendieus , tous ceux de l'opinion , Outre
a Paris dela , quoique paresseux , j'étois labo-
société rieux cependant quand je voulois l'être ;
ans l'e ma paresse étoit moins celle d'un fai-
ée de l'éant , que celle d'un homme indépen-
s , me ant , qui n'aime à travailler qu'à son
itaire eure. Mon métier de copiste de musique
istrinaire étoit ni brillant ni lucratif ; mais il
upirs soit sûr. On me favoit gré dans le monde ,
uxque avoir eu le courage de le choisir. Je
s projec puvois compter que l'ouvrage ne me
ient au ranqueroit pas , & il pouvoit me suffire

4 LES CONFESSIONS.

pour vivre , en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du *Devin du village* & de mes autres écrits , me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit ; & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier , me promettoient , sans rançonner les libraires , des suppléments suffisans pour travailler à mon aise , sans m'excéder , & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage , composé de trois personnes , qui toutes s'occupoient utilement , n'étoit pas d'un entretien coûteux. Enfin mes ressources , proportionnées à mes besoins & à mes désirs , pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable , dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout à - fait du côté le plus lucratif ; & au lieu d'assertrvir ma plume à la copie , la dévouer entière à des écrits qui , du vol que j'avois pris & que je me fentois en état de soutenir , pouvoient me faire vivre dans l'au-

Deux
roduit bondance & même dans l'opulence , pour
autres peu que j'eusse voulu joindre des ma-
pour œuvres d'auteur , au soin de publier
uvra- de bons livres. Mais je sentois qu'écrire
e pro- pour avoir du pain , eût bientôt étouffé
aires, mon génie & tué mon talent , qui étoit
vailler moins dans ma plume que dans mon
même cœur , & né uniquement d'une façon de
la pro- penser élevée & fiere , qui seule pouvoit
posé de le nourrir. Rien de vigoureux , rien de
poient grand ne peut partir d'une plume toute
en forméale. La nécessité , l'avidité peut-être ,
ropor- m'eût fait faire plus vite que bien. Si le
desirs besoin du succès ne m'eût pas plongé dans
mettre les cabales , il m'eût fait chercher à dire
as celles moins des choses utiles & vraies , que
choisi des choses qui plussent à la multitude ;
fait d' & d'un auteur distingué que je pouvois
d'affrester , je n'aurois été qu'un barbouilleur
uer en le papier. Non , non : j'ai toujours senti
j'avoie l'état d'auteur n'étoit , ne pouvoit
e soutre illustre & respectable , qu'autant
ans l'au'il n'étoit pas un métier. Il est trop dif-
ficile de penser noblement , quand on n'

6 LES CONFESSIONS.

pense que pour vivre. Pour pouvoir, & pour oser dire de grandes vérités , il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, de sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté , tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi , je n'avais pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir , à moins que mes livres ne se vendoient pas ; & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 avril 1756 , que je quittai de la ville pour n'y plus habiter ; car je n'en compte pas pour habitation , quelques brefs séjours que j'ai faits depuis , tant à Paris qu'à Londres & dans d'autres somptueuses villes , mais toujours de passage , ou tout-à-plair malgré moi. Mad. D'. y vint une fois nous prendre tous trois dans son carrosse ; magasinier son fermier vint charger mon petit bagage , & je fus installé dès le même jour accueilli Je trouvai ma petite retraite arrangée & livrée meublée simplement , mais proprement , très-

L I V R E I X.

7

voir, & même avec goût. Là main qui avoit il ne donné ses soins à cet ameublement, le étois rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte nnn, de mon amie , dans une maison de mon rrage choix , qu'elle avoit bâtie exprès pour n'en moi.

Quoiqu'il fût froid & qu'il y eût même pour encore de la neige , la terre commençoit rir, à végéter ; on voyoit des violettes & des voilà prime-veres , les bourgeons des arbres commençoint à poindre , & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le pres- ar je mier chant du rossignol , qui se fit enten- que presque à ma fenêtre , dans un bois tam qui touchoit la maison. Après un léger autres sommeil , oubliant à mon réveil ma trans- tou-plantation , je me croyois encore dans la vint rue Grenelle , quand tout-à-coup ce ra- offre; mage me fit tressaillir , & je m'écriai dans ba mon transport : enfin tous mes vœux sont our accomplis. Mon premier soin fut de me & livrer à l'impression des objets champé- tres dont j'étois entouré. Au lieu de com-

LES CONFESSIONS.

mencer à m'arranger dans mon logement, pre
je commençai par m'arranger pour mes cab
promenades, & il n'y eut pas un sentier, com
pas un taillis, pas un bosquet, pas un mag
réduit autour de ma demeure, que je cas
n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus avoi
j'examinois cette charmante retraite, plus met
je la fentois faite pour moi. Ce lieu soli-j'au
taire plutôt que sauvage, me transportoit avoi
en idée au bout du monde. Il avoit de pou
ces beautés touchantes qu'on ne trouve à la
guere auprès des villes; & jamais, en s'y an
trouvant transporté tout d'un coup, on obsé
n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris, & to

Après quelques jours livrés à mon dé-née
lire champêtre, je songeai à ranger mes les é
paperasses & à régler mes occupations. J'ai p
Je destinai, comme j'avois toujours fait, mor
mes matinées à la copie, & mes après-que
dînées à la promenade, muni de mon pe-inter
tit livret blanc & de mon crayon: car l'oisi
n'ayant jamais pu écrire & penser à mon De
aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de chan
changer de méthode, & je comptois bien

L I V R E IX.

que la forêt de Montmorency, qui étoit
presque à ma porte, seroit déormais mon
cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits
commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez
magnifique en projets ; mais dans les tra-
s je cas de la ville, l'exécution jusqu'alors
plus avoit marché lentement. J'y comptois
plus mettre un peu plus de diligence, quand
solidaurois moins de distraction. Je crois
avoir assez bien rempli cette attente ; &
t de pour un homme souvent malade, souvent
ouvert à la C..... e, à E.... y, à Eaubonne,
s'y au château de Montmorency, souvent
on obfédé chez lui, de curieux désœuvrés,
aris. & toujours occupé la moitié de la jour-
dé-née à la copie, si l'on compte & mesure
mes les écrits que j'ai faits dans les six ans que
ons. J'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Mont-
fait, morency, l'on trouvera, je m'affire,
près-que si j'ai perdu mon temps durant cet
pe-intervalle, ce n'a pas été du moins dans
car Poisiveté.

mon Des divers ouvrages que j'avois sur le
é de chantier, celui que je méditois depuis
bien

10 LES CONFESSIONS.

long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, près étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit loi treize à quatorze ans que j'en avois conçue la première idée, lorsqu'étant à Venise, j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté à ce Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la matière. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'en s'y prît, aucun peuple nes le feroit que ce que la nature de son gouvernement le feroit être ; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement posséssible, me paroissait se réduire à celle-ci : Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens ? J'avois cru vainement que cette question tenoit de bien près à l'artun-

L I V R E I X. 11

ec le cette autre-ci , si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui , selon par sa nature , se tient toujours le plus près de la loi ? De là , qu'est-ce que la loi ? & une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités , utiles au quel bonheur du genre humain , mais sur-tout anté à celui de ma patrie , où je n'avois pas trouvé , dans le voyage que je venois d'y faire , les notions des loix & de la liberté assez justes , ni assez nettes à mon gré ; & j'avois cru cette maniere indirecte de leur donner , la plus propre à ména- uerger l'amour - propre de ses membres , & grand me faire pardonner d'avoir pu voir là- et posses sus un peu plus loin qu'eux.

le-ci Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage , il n'é- veut encore guere avancé. Les livres de cette espece demandent de la méditation , dans loisir , de la tranquillité. De plus , je vois celui-là , comme on dit , en bonne fortune , & je n'avois voulu communiquer

12 LES CONFESSIONS.

quer mon projet à personne , pas même ^{le}
à Diderot. Je craignois qu'il ne paru^{fer}
trop hardi pour le siecle & le pays ^{et ou}
j'écrivois , & que l'effroi de mes amis (^{et sou}
ne me gênât dans l'exécution. J'ignorais ^{déso}
encore s'il seroit fait à temps , & de ma ^{pas}
niere à pouvoir paroître de mon vivant ^{le}
Je voulois pouvoir , sans contrainte , don^{ses}
ner à mon sujet tout ce qu'il me dema^{J'}
doit ; bien sûr que , n'ayant point l'humeur ^{en F}
satyrique , & ne voulant jamais cherch^{avo}
d'application , je serois toujours irrépre^{han}
hensible en toute équité. Je voulois us^{soule}
l'état

(*) C'étoit sur-tout la sage sévérité comp^{te}
Duclos qui m'inspiroit cette crainte : ^{c'e}ur
pour Diderot , je ne fais comment tout^{re}
mes conférences avec lui tendoient tou^{pis e}
jours à me rendre satyrique & mordanc^u ,
plus que mon naturel ne me portoit ^{assez}
l'être. Ce fut cela même qui me détourna^{de}
de le consulter sur une entreprise où l'épile^{du}
voulois mettre uniquement toute la force ^{déra}
du raisonnement , sans aucun vestige ^{aire d}
d'humeur & de partialité. On peut juger ^{re}
du ton que j'avois pris dans cet ouvrage ren^{tié}
par celui du *Contrat social* , qui en ^{en} est

pleinement

L I V R E I X.

13

même pleinement , sans doute , du droit de penser , que j'avois par ma naissance ; mais yst toujours en respectant le gouvernement is (sous lequel j'avois à vivre , sans jamais nore desobéir à ses loix ; & très-attentif à ne le m pas violer le droit des gens , je ne vou- ivan lois pas non plus renoncer par crainte à , dor ses avantages .

J'avoue même , qu'étranger & vivant en France , je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité ; sa- réprenant bien que , continuant comme je is us soulois faire , à ne rien imprimer dans l'état sans permission , je n'y devois rité compte à personne de mes maximes & de ce : leur publication par-tout ailleurs . J'au- tout tois été bien moins libre à Geneve même , dans quelque lieu que mes livres eftoit touriffent imprimés , le magistrat avoit droit où l'épiloguer sur leur contenu . Cette con- a for dération avoit beaucoup contribué à me vefire céder aux instances de Mad. D'....y , vrage renoncer au projet d'aller m'établir à en Geneve . Je fentois , comme je l'ai dit

14 LES CONFESSIONS.

dans l'*Emile*, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simplie & cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher ; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue ; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages ; & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-même. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte; mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se souciolet très-peu de l'auteur; mais on vouloit perdre Jean-Jaques; & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'en-jambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs: je fais seulement que, si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir fait son effet, bien même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à

16 LES CONFESSIONS.

empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. De puis lors, la *Nouvelle Héloïse* parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement; &, ce qui semble presque incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante, est exactement la même que celle du vicain Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat social*, étoit auparavant dans le *Discours sur l'inégalité*; tout ce qu'il y a de hardi dans l'*Emile*, étoit auparavant dans la *Julie*. Or, ces choses hardies n'exciterent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc elles ne furent pas elles qui l'exciterent contre les derniers.

Une autre entreprise à peu près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment; c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de S. Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu

parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée , depuis mon retour de Geneve , par l'abbé de Mably , non pas immédiatement , mais par l'entremise de Mad. D...n , qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris , dont le vieux abbé de S. Pierre avoit été l'enfant gâté ; & si elle n'avoit pas eu décidément la préférence , elle l'avoit partagée au moins avec Mad. d'A....u. Elle conservoit pour la mémoire du bon homme , un respect & une affection qui chosoient honneur à tous deux , & son amour-propre eût été flatté de voir son effuscite par son secrétaire , les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissevoient pas de contenir des excellentes choses , mais si mal dites , que la lecture en étoit difficile à soutenir ; & il est étonnant que l'abbé de Saint-vrager , qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans , leur parlât cependant n'ai pommé à des hommes , par le peu de soin

18 LES CONFESSIONS.

qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit le
pour cela qu'on m'avoit proposé ce tra- va
vail , comme utile en lui-même , & com- do
me très - convenable à un homme labo- dé
rieux en manœuvre , mais paresseux com- de
me auteur , qui trouvant la peine de pen- tat
fer très-fatigante , aimoit mieux en choses q
de son goût , éclaircir & pousser les idées q
d'un autre , que d'en créer. D'ailleurs , en fal
ne me bornant pas à la fonction de tra- par
ducteur , il ne m'étoit pas défendu de tio
penser quelquefois par moi-même , & je l'H
pouvois donner telle forme à mon ou- vra
vrage , que bien d'importantes vérités y doi
passeroient sous le manteau de l'abbé de
S. Pierre , encore plus heureusement qu'voi
sous le mien. L'entreprise , au reste , n'émo
toit pas légere : il ne s'agissoit de rien de c
moins que de lire , de méditer , d'extraire lie
vingt - trois volumes , diffus , confus , utili
pleins de longueurs , de redites , de pautili
tites vues courtes ou fausses , parmi les quelles il en falloit pécher quelques m'é
unes , grandes , belles , & qui donnaient part

étoit le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de S. Pierre , à la sollicitation de S. Lambert , je m'étois en quelidées que sorte engagé d'en faire usage , & il s , en falloit ou les rendre , ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à & je l'Hermitage , & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes idées y doisirs.

J'en méditois un troisième , dont je devois voir l'idée à des observations faites sur moi-même ; & je me sentois d'autant plus rien de courage à l'entreprendre , que j'avois train lieu d'espérer de faire un livre vraiment infus utile aux hommes , & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir , si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes font , dans le cours de

leur vie , souvent dissemblables à eux-mêmes , & semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue , que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf & même plus important ; c'étoit de chercher les causes de ces variations , & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous , pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes , pour nous rendre meilleurs & plus fûrs de nous. Car il est , sans confredit , plus pénible à l'honnête homme , de résister à des désirs déjà tout formés , qu'il doit vaincre , que de prévenir , changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source , s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois , parce qu'il est fort , & succombe une autre fois , parce qu'il est foible ; s'il eût été le même qu'auparavant , il n'auroit pas succombé.

En fondant en moi-même , & en recherchant dans les autres à quoi tenoient

ces diverses manières d'être , je trouvai
qu'elles dépendoient en grande partie , de
l'impression antérieure des objets exté-
rieurs , & que , modifiés continuellement
par nos sens & par nos organes , nous
portions , sans nous en appercevoir , dans
nos idées , dans nos sentimens , dans nos
actions même , l'effet de ces modifications.
Les frappantes & nombreuses observa-
tions que j'avois recueillies , étoient au-
teurs dessus de toute dispute , & par leurs
principes physiques , elles me paroissoient
propres à fournir un régime extérieur ,
qui , varié selon les circonstances , pou-
voit mettre ou maintenir l'ame dans l'état
le plus favorable à la vertu. Que d'écart
on sauveroit à la raifon , que de vices on
empêcheroit de naître , si l'on favoit for-
cer l'économie animale à favoriser l'ordre
moral qu'elle trouble si souvent ! Les cli-
mats , les saisons , les fons , les couleurs ,
l'obscurité , la lumiere , les élémens , les
realimens , le bruit , le silence , le mouve-
ment , le repos , tout agit sur notre ma-

chine , & sur notre ame par conséquent nous offre mille prises presqu'assassinées , pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons déminer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier , & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés , qui aimant sincérement la vertu , se dési-^{er}roient de leur faiblesse , qu'il me paroiffoit aisé d'en faire un livre agréable à lire , comme il l'étoit à composer. J'ai cependan-^t bien peu travaillé à cet ouvrage , dont le titre étoit , *la Morale sensitive , ou le Matérialisme du sage*. Des distractions dont on apprendra bientôt la cause , m'empechèreron-^t de m'en occuper , & l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse qui tient au mien , de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela , je méditois depuis quelque temps un système d'éducation dont Mad. de C. x , que celle de son mari faisoit trembler pour ses fils ,

filz, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous sur les autres. Aussi, de tous les sujets dont d'au^{nt} je viens de parler, celui-là est-il le seul, que j'ai conduit à sa fin. Celle que je éscriv^e n'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce sujet. Je ne ferai que trop forc^e , donⁿ en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, la faune puis méditer qu'en marchant ; si-tôt qu'il ne se va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon dictio-
cellare de musique, dont les matériaux sur sesurs, mutilés, informes, rendoient l'ou-
age nécessaire à reprendre presque à

24 LES CONFESSIONS.

neuf. J'apportois quelques livres , dont j'avois besoin pour cela ; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres , qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi , & dont on me permettait même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis , quand le temps ne me permettoit pas de sortir , & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien , que j'en tirai partant à l'Hermitage qu'à Montmorency & même ensuite à Motiers , où j'achetais ce travail tout en en faisant d'autres & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement , pendant quelque temps , la distribution que m'étois prescrrite , & je n'en trouvois très bien ; mais quand la belle saison ramenait plus fréquemment Mad. D'..... y E..... y ou à la C..... e , je trouvois que des soins , qui d'abord ne me coûtoient pas , mais que je n'avois pas

en ligne de compte , dérangeoient beau-
 coup mes autres projets. J'ai déjà dit que
 Mad. D'..... y avoit des qualités très-
 aimables : elle aimoit bien ses amis , elle
 les servoit avec beaucoup de zèle ; & n'é-
 pargnant pour eux ni son temps ni ses
 soins , elle méritoit assurément bien qu'en
 retour , ils eussent des attentions pour
 elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir
 sans songer que c'en étoit un ; mais enfin
 je compris que je m'étois chargé d'une
 chaîne , dont l'amitié seule m'empêchoit
 de sentir le poids : j'avois aggravé ce
 poids par ma répugnance pour les socié-
 tés nombreuses. Mad. D'..... y s'en
 prévalut pour me faire une proposition
 qui paroiffoit m'arranger , & qui l'arran-
 geoit davantage : c'étoit de me faire aver-
 ir toutes les fois qu'elle seroit seule , ou
 peu près. J'y consentis , sans voir à
 moi je m'engageois. Il s'ensuivit de là ,
 que je ne lui faisois plus de visite à mon
 heure , mais à la sienne , & que je n'étois
 mais sûr de pouvoir disposer de moi-

même un seul jour. Cette gêne altéra
beaucoup le plaisir que j'avois pris jus-
qu'alors à l'aller voir. Je trouvai qu'
cette liberté qu'elle m'avoit tant promis
ne m'étoit donnée qu'à condition de n'
m'en prévaloir jamais ; & pour une fo-
ou deux que j'en voulus essayer, il
eut tant de messages, tant de billets
tant d'alarmes sur ma santé, que je vis
bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être
à plat de lit, qui pût me dispenser de
courir à son premier mot. Il falloit m'
soumettre à ce joug ; je le fis, & m'étais
assez volontiers pour un aussi grand et
nemi de la dépendance ; l'attachement
sincère que j'avois pour elle, m'empê-
chant en grande partie de sentir le lien
qui s'y joignoit. Elle remplissoit aim-
tant bien que mal, les vides que l'absence
de sa cour ordinaire laissoit dans
ses amusemens. C'étoit pour elle un sup-
plément bien mince, mais qui valo-
encore mieux qu'une solitude absolue
qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit

cependant de quoi la remplir bien plus aisément , depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature , & qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré malgré , des lettres , des comédies , des contes , & d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit , n'étoit pas tant de les écrire que de les lire ; & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages , il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles , au bout de cet immense travail. Je n'avais guere l'honneur d'être au nombre des élus , qu'à la faveur de quelqu'autre. Seul , j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose ; & cela non-seulement dans la société de Madame D'....y , mais dans celle de M. d'H....k , & par-tout où M. G. . . . donnoit le ton. Cette nullité m'accordavoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête , où je ne savois quelle contenance tenir , n'osant parler de littérature , dont il ne m'appartenoit pas de juger , ni de galan-

58 LES CONFESSIONS.

terie , étant trop timide & craignant plus
que la mort , le ridicule d'un vieux ga-
lant ; outre que cette idée ne me vint
jamais près de Mad. D'..... y , &
m'y seroit peut-être pas venue une seule
fois en ma vie , quand je l'aurois passé
entière auprès d'elle : non que j'eusse
pour sa personne aucune répugnance ;
au contraire , je l'aimois peut-être trop
comme ami , pour pouvoir l'aimer comme
amant. Je sentois du plaisir à la voir , à
causer avec elle. Sa conversation , quoique
qu'assez agréable en cercle , étoit aride
en particulier ; la mienne , qui n'étoit
pas plus fleurie , n'étoit pas pour elle d'un
grand secours. Honteux d'un trop long
silence , je m'évertuois pour relever l'en-
tretien ; & quoiqu'il me fatiguât souvent
il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aimé
de lui rendre de petits soins , de lui donner
de petits baisers bien fraternels , qui ne me paroissoient pas plus sensuels pour
elle : c'étoit là tout. Elle étoit fort ma-
gre , fort blanche , de la gorge comme su-
jall'a

ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons ; & d'autres causes inutiles à dire , m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire , je m'y livrai sans résistance , & le trouvai , du moins la première année , moins onéreux que je ne m'y ferois attendu. Mad. D'..... y , qui d'ordinaire passoit l'été presqu'entier à la campagne , n'y passa qu'une partie de celui - ci ; soit que ses affaires la retenussent davantage à Paris , soit que l'absence de G. lui rendît moins agréable le séjour de la C. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas , ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde , pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère , de maniere à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'yalasse assez fréquemment à la campa-

30 LES CONFESSIONS.

gne, c'étoit presque sans la goûter; & ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguizer en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de fallons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres, & des plus ennuyeux montreurs de tout cela, j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de fots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humoisis, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrein de la chanson des bisquieres, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre; & regrettant le dîné de la ménagere & le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule;

monsieur le chef & à monsieur le maître , qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe , souper à l'heure où je dors ; mais sur - tout à messieurs les laquais , qui dévoroient des yeux mes morceaux , & sous peine de mourir de soif , me vendoient le vin drogué de leur maître , dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret .

Me voilà donc enfin chez moi , dans un asyle agréable & solitaire , maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante , égale & paisible , pour laquelle je me sentois né . Avant de dire l'effet que cet état , si nouveau pour moi , fit sur mon cœur , il convient d'en récapituler les affections secrètes , afin qu'on suive mieux dans ses causes , le progrès de ces nouvelles modifications .

J'ai toujours regardé le jour qui m'unît à ma Thérese , comme celui qui fixa mon être moral . J'avois besoin d'un attachement , puisqu'enfin celui qui devoit me suffire , avoit été si cruellement rompu .

32 LES CONFESSIONS.

La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit & s'avilissoit ! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps, d'idée en idée & de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, sur-tout dans les entreprises pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre ; & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie, qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractères de cette bonne fille me parut si bien con-

Venir au mien , que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts , & que tout ce qui l'auroit dû rompre , n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite , quand je découvrirai les plaies , les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères , sans que jusqu'au moment où j'écris ceci , il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait , tout bravé pour ne m'en point séparer qu'après vingt - cinq ans passés avec elle , en depit du fort & des hommes , j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser , sans attente & sans sollicitation de sa part , sans engagement ni promesse de la vivre mienne , on croira qu'un amour forcené , ayant dès le premier jour tourné la tête , n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance ; & on le croira bien plus encore , quand on saura les raisons particulières & fortes qui devoient

34 LES CONFESSIONS.

m'empêcher d'en jamais venir là. Que pennera donc le lecteur, quand je lui dirai, dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle ; que je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mad. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu ? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentiments qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeste approche, où vous ne ferez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le fait ; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur : c'étoit la

besoin d'une société intime , & aussi intime qu'elle pouvoit l'être ; c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme , une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel , que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire : il m'auroit fallu deux ames dans le même corps ; sans cela , je fentois toujours du vuide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne , aimable par mille excellentes qualités , & même alors par la figure , sans ombre d'art ni de coquetterie , eût borné dans elle seule mon existence , si j'avois pu borner la sienne en moi , comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé , & ses tranquilles sens ne lui en ont guere demandé d'autres , même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; & cette famille , dont tous les naturels différoient

36 LES CONFESSIONS.

trop du sien , ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là , fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois - je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! Je fis tout pour y parvenir , & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien , contraire au mien , & même à celui de sa fille , qui , déjà , n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits - enfans devinrent autant de sang - sues , dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse , étoit de la voler. La pauvre fille , accoutumée à flétrir , même sous ses nieces , se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire ; & je voyois avec douleur , qu'épuisant ma bourse & mes leçons , je ne faisois rien pour elle , dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance , & l'en estimois davantage ; mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien.

L I V R E IX.

37

Livrée à sa mère & aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux ; enfin, si, grâces à son amour pour moi, si, grâces à son bon naturel, elle ne fut pas tout - à - fait subjuguée, c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer ; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment, dans un attachement sincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vuide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes

Tome V.

D

38 LES CONFESSIONS.

celles que j'énonçai dans ma lettre à Mad. de F. 1, ne fut pourtant pas la seule que je n'osai lui dire. J'aimais mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, & ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frere, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude, l'illustre cette intime société dont je fentois le befoin, j'y cherchois des suppléments qui n'en remplissoient pas le vuide, mais qui fallaient me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac ; que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite personne encore ; & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer, dans la v

tre d' littérature , dont je me croyois sorti pour
toujours.

Mon début me mena par une route
nouvelle , dans un autre monde intellec-
tuel , dont je ne pus , sans enthousiasme ,
peut envifager la simple & fiere économie.
Bientôt , à force de m'en occuper , je
ne vis plus qu'erreur & folie dans la
doctrine de nos sages , qu'oppression &
misere dans notre ordre social. Dans
l'illusion de mon fôt orgueil , je me crus
e be fait pour dissiper tous ces prestiges ; &
s qui jugeant que pour me faire écouter , il
s qui falloit mettre ma conduite d'accord avec
d'un mes principes , je pris l'allure singuliere
e fal qu'on ne m'a pas permis de suivre , dont
ontat mes prétendus amis ne m'ont pu par-
ivai donner l'exemple , qui , d'abord , me
erot rendit ridicule , & qui m'eût enfin rendu
n fis respectable , s'il m'eût été possible d'y
roite persévérer.

Jusques là j'avois été bon ; dès lors je
devins vertueux , ou du moins enivré de
la la vertu. Cette ivresse avoit commencé

40 LES CONFESSIONS.

dans ma tête , mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; & pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force , rien de grand & de beau ne peu entrer dans un cœur d'homme , dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence. Voilà d'où se répandit dans mes premiers livres , ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit , & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle , parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé ; mes amis , mes connaissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste , qui n'osoit ni se présenter , ni parler ; qu'un mot basilin déconcertoit , qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux , fier , intrépide , je portois par - tout une assu-

rance d'autant plus ferme , qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les moeurs , les maximes & les préjugés de mon siecle , me rendoient insensible aux railleries de ceux qui les avoient , & j'écrasois leurs petits bons mots avec mes sentences , comme j'écraserois un insecte entre mes doigts Quel changement ! tout Paris répétoit les âcres & mordans sarcasmes de ce même homme qui , deux ans auparavant & dix ans après , n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire , nile mot qu'il dévoit employer. Qu'on cherche l'etat du monde le plus contraire à mon naturel ; on trouvera celui - là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie , où je devenois un autre & cessois d'être moi ; on le trouve encore dans le temps dont je parle : mais au lieu de durer six jours , six semaines , il dura près de six ans , & dureroit peut - être encore , sans les

42 LES CONFESSIONS.

circonstances particulières qui le firent cesser , & me rendirent à la nature , au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença si-tôt que j'eus quitte Paris , & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes , je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans , je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine , ne fit plus que dépiorer leur misere , & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux , mais bien moins sublime , amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps ; & sans qu'on s'en apperçût , sans presque n'en appercevoir moi - même , je redrevins craintif , complaisant , timide ; en un mot , le même Jean - Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même & s'arrêter là , tout étoit bien ; mais malheureusement elle alla plus loin ,

& m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon ame en branle , n'a plus fait que passer par la ligne du repos , & ses oscillations toujours renouvelées , ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible & fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite , le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérese & moi. Nous passions tête - à - tête sous les ombrages , des heures charmantes , dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle le rouvrit son cœur sans réserve , & m'appela au lit de sa mère & de sa famille , des choses qu'elle avoit eu la force de me rendre pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mad. D... n des soins, etitudes de présens faits à mon inten-

42 LES CONFESSIONS.

tion , mais que la vieille madrée , pour ne pas me fâcher , s'étoit appropriés pour elle & pour ses autres enfans , sans en rien laisser à Thérefe , & avec très-féveres défenses de m'en parler ; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage , fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G . . . avoient eus souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi , & qu'ils n'avoient pas réussi par la résistance de Thérefe , tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère , sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se braffoit entre eux. Elle savoit seulement que les petits présens s'étoient mêlés , & qu'il y avoit de petites allées & venues , dont on tâchoit de faire mystere , & dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris , il y avoit déjà long-temps que Mad. le Vasseur étoit dans l'usage d'allier

voir M. G.... deux ou trois fois par mois , & d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes , que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet , dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille , en promettant de leur procurer par Mad. D'.... y un égout de sel , un bureau à tabac , & les entant , en un mot , par l'appât du gain . On leur avoit représenté , qu'étant hors état de rien faire pour elles , je ne pouois pas même , à cause d'elles , parvenir à en faire pour moi . Comme je ne voyois tout cela que de la bonne intention , je leur en favoisois pas absolument mauvais é . Il n'y avoit que le mystere qui me voltât , sur-tout de la part de la vieille , qui , de plus , devenoit de jour en jour plus flagorneuse & plus pateline avec moi : ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille , qu'elle aimoit trop , qu'elle me disoit tout , qu'elle n'étoit qu'une bête , & qu'elle en étoit la dupe .

46 LES CONFESSIONS.

Cette femme possédoit au suprême degré, l'art de tirer d'un sac dix moutures de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son audace, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir de me cacher, à moi qu'elle favoit si bienes qui faisois mon bonheur presque unique contre de celui de sa fille & du sien ? Ce que j'avois fait pour sa fille, je l'avois fait pour moi ; mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnaissance ; elle en auroit dû savoir que du moins à sa fille, & m'aimer pour l'estime mour d'elle, qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complete misere ; & avoit tenuoit de moi sa subsistance, elle me pooit à voit toutes ces connoissances, dont Toute tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit longtemps nourrie de son travail, & la n'eust pu rissoit maintenant de mon pain. D'adant tenuoit tout de cette fille, pour laquelle elle n'avoit rien fait ; & ses autres enfans marqu

qu'elle avoit dotés , pour lesquels elle s'étoit ruinée , loin de lui aider à subsister , dévoroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que , dans une pareille situation , elle devoit me regarder comme son unique ami , son plus sûr protesteur , & loin de me faire un secret de mes propres affaires , loin de comploter contre moi dans ma propre maison , n'a-t-elle qu'ertir fidélement de tout ce qui pouvoit is faire m'intéresser , quand elle l'apprenoit plus tôt que moi. De quel œil pouvois-je donc reconnoître sa conduite fausse & mystérieuse ? Que devois-je penser , sur-tout , des ourlentimens qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre fille ? Quelle monstrueuse ingratitud'e ; avoit être la sienne , quand elle cherchait à lui en inspirer ?

Toutes ces réflexions aliénerent enfin le cœur , de cette femme , au point de la ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec laquelle la mère de ma compagne , & de l'enfumer en toutes choses presque les

égards & la considération d'un fils ; il est vrai que je n'aimois pas à rester longtemps avec elle , & il n'est guere en devoir de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts moments de ma vie , où j'ai vu le bonheur bien près , sans pouvoir l'atteindre & sans qu'il y ait eu de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère , nous étions heureux les trois jusqu'à la fin de nos jours ; dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela , vous allez voir la malchance des choses , & vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mad. le Vasseur , qui vit que j'avais gagné du terrain sur le cœur de sa fille & qu'elle en avoit perdu , s'efforça de la reprendre , & au lieu de revenir à moi elle , tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Des moyens qu'elle employa , fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois pénétré Thérèse de n'en faire venir personne dans l'Hermitage ; elle me le promit. On

fit venir en mon absence, sans la consulter, & puis on lui fit promettre de ne m'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile ; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime, un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus gwere de scrupule de lui en faire sur tout. Si-tôt que j'étois à la C.....e, l'Hermitage étoit plein de mon...e qui s'y réjouissoit assez bien. Une mere est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel ; cependant, de quelque façon que s'y prît la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, & l'engager à se liguer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour : & voyant d'un côté sa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, & puis c'étoit tout ; de l'autre, Diderot, G...., d'H....k, Mad. D'....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermiere générale & d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs

50 LES CONFESSIONS.

yeux, j'aurois vu dès lors que je nous rillois un serpent dans mon sein; mais mon aveugle confiance, que rien encor n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer. En voyant ourdir autour de moi milliers, je ne favois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appellois mes amis, & qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda de rechef le secret: son motif étoit louable: je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets, aiment à baviller ensemble: cela les rapprochoit; & Thérèse, en se partageant, me laissait sentir quelquefois que j'étois seul; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tour que j'avois eu, durant nos premières

Laissons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens & de connoissances qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le nien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets, bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient, m'inspireroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissons trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillottes, médire, & dire des quolibets. C'est sur-tout dans la solitude, qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui fait penser. Je n'ayois pas besoin de cette

52 LES CONFESSIONS.

ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit, qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune : sa mère , qui m'étoit devenue importune , me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime , sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois , je cessai de lui en proposer , sans lui faire mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur , ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens , je les goûtois avec elle : quand cela n'étoit pas , je préférois son contentement au mien.

Voilà comment , à demi trompé dans mon attente , menant une vie de mon goût , dans un séjour de mon choix , avec

une personne qui m'étoit chere , je parvins pourtant à me sentir presqu'isolé. Ce qui me manquoit , m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouissances , il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de S. Pierre. En les examinant , j'avis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle , annotés & corrigés de sa main , avec quelques autres petites pieces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale , dans l'idée que m'avoient donnée quelques lettres de lui , que Mad. de Crémilly m'avoit montrées , qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru : mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique , ne me montra que des vues superficielles , des projets utiles , mais impraticables , par l'idée dont l'auteur

54 LES CONFESSIONS.

n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes, lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissements qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Ce homme rare, l'honneur de son siècle & de son espece, & le seul peut-être de puis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, & qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires, en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans l'avou quelqu'embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses vîtes d'ions, c'étoit ne rien faire d'utile : mais l'aut

défuter à la rigueur , étoit faire une chose mal - honnête , puisque le dépôt de ses manuscrits , que j'avois accepté & même demandé , m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent , le plus judicieux & le plus utile : ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes , & pour cela , d'entrer dans ses vues , de les éclaircir , de les étendre , & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées : l'une , destinée à exposer de la façon que je viens de dire , les divers projets de l'auteur. Dans l'autre , qui ne devoit paraître qu'après que la première auroit fait son effet , j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets : ce qui , je l'avoue , eût pu les exposer quelquefois dans le sonnet du misanthrope. A la fin de tout l'ouvrage , devoit être une vie de l'auteur , pour laquelle j'avois ramassé

56 LES CONFESSIONS.

d'assez bons matériaux, que je me flattloit de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de S. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'il tout prendre, M. le comte ne feroit pas mécontent de la maniere dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la *Paix perpétuelle*, le plus considérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil; & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore où il sera jamais; mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de là à la polysynodie, ou pluralité des conseils ouvrage fait sous le régent, pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie.

& qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de S. Pierre , pour quelques traits contre l'administration précédente , dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent , tant le juge-
ment que l'extrait : mais je m'en tins là , sans vouloir continuer cette entreprise , que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer , se présenta d'elle-même , & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plus tôt. La plupart des écrits de l'abbé de S. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France , & il y en avoit même si libres , qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres , on avoit de tout temps regardé l'abbé de S. Pierre comme une espece de prédicateur , plus que comme un vrai politique , & on n'avoit dire tout à son aise , parce qu'on voit bien que personne ne l'écouteit.

53 LES CONFESSIONS.

Si j'étois parvenu à le faire écouter, j'ai
cas eût été différent. Il étoit François, jamai
je je ne l'étois pas ; & en m'avisant de ré-heu
ter ses censures, quoique sous son nom, ce
je m'exposois à me faire demander un p-que t
rudement, mais sans injustice, de qu-succes
je me mêlois. Heureusement, avant d-ment
l'er plus loin, je vis la prise que j'allo-mer n
donner sur moi, & me retirai bien va-d'obj
Je favoisois que vivant seul au milieu vois p
hommes, & d'hommes tous plus puiss-amuse
que moi, je ne pouvois jamais, de qu-pas me
que façon que je m'y prisse, me mettre situati
l'abri du mal qu'ils voudroient me fa-elle o
Il n'y avoit qu'une chose en cela, en'en
dépendit de moi; c'étoit de faire enfa-ore le
au moins, que quand ils m'en voudrois-lus cr
faire, ils ne le pussent qu'injustement ni préf
Cette maxime, qui me fit abandon-ndres a
l'abbé de S. Pierre, m'a fait souvent son cœur
moncer à des projets beaucoup plus avec ell
ris. Ces gens, toujours prompts à la discrét
un crime de l'adversité, seroient ent de
surpris, s'ils favoient tous les fois d'ell

J'ai pris en ma vie , pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs : *tu les as bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder , & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte , en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même , faute d'objet étranger qui m'occupât. Je n'avais plus de projet pour l'avenir , qui pût amuser mon imagination ; il ne m'étoit pas même possible d'en faire , puisque la situation où j'étois , étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes desirs : j'en avais plus à former , & j'avois encore le cœur vuide. Cet état étoit d'autant plus cruel , que je n'en voyois point à préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne felon son cœur , qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gène , & pour ainsi dire discrétion. Cependant un secret serré de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant , je sentois

LES CONFESSIONS.

qu'elle me manquoit encore ; & la feu
idée que je n'étois pas tout pour ell
faisoit qu'elle n'étoit presque rien p
moi.

J'avois des amis des deux sexes , a
quels j'étois attaché par la plus pure am
itié , par la plus parfaite estime ; je com
tois sur le plus vrai retour de leur p
& il ne m'étoit pas même venu dans l
prit de douter une seule fois de leur f
érité : cependant cette amitié m'e
plus tourmentante que douce , par la
obstination , par leur affectation ma
à contrarier tous mes goûts , mes p
chans , ma maniere de vivre ; telleme
qu'il me suffisoit de paroître desirer J'avo
chose qui n'intéressoit que moi seul , litude
qui ne dépendoit pas d'eux , pour les p
tous se liguer à l'instant même , pour m'e
contraindre d'y renoncer. Cette oblit
ion de me contrôler en tout dans m
fantaisies , d'autant plus injuste , quel
de contrôler les leurs , je ne m'en i
mois pas même , me devint si crue

ment onéreuse , qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir , en l'ouvrant , un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que , pour des gens tous plus jeunes que moi , & qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient , c'étoit aussi trop me traîter en enfant. Aimez-moi , leur disois-je , comme je vous aime ; & du reste , ne vous mêlez pas plus de mes affaires que ce ne me mêle des vôtres : voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une , ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée , dans une solitude charmante : maître chez moi , j'y pouvois vivre à ma mode , sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir , mais indispensables. Toute liberté n'étoit que précaire ; plus avis que par des ordres , je devois l'être ma volonté : je n'avois pas un seul

jour, dont en me levant, je pusse dire j'emploierai ce jour comme il me plaisir le d'
Bien plus : outre ma dépendance des arangemens de Mad. D'.... y, j'en avais une autre bien plus importune, du public & des survenans. La distance où je étais de Paris, n'empêchoit pas qu'il me vînt journallement des tas de défaillances que j'avais qui, ne sachant que faire de la jour temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins, je mon avais impitoyablement assailli, & rarement jet, j'ai fait un joli projet pour ma journée sans par sans le voir renverser par quelque accident. Comme

Bref : au milieu des biens que j'avois me n'eus le plus convoités, ne trouvant point d'autre pure jouissance, je revenois par élan jusqu'à plusieurs jours sereins de ma jeunesse, & je me rappelais alors quelquefois en soupirant : ah, pour l'éternité ! ne sont pas encore ici les Chârmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenerent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, & je me vis déjà pour un certain d'ailleurs

le déclin de l'âge, en proie à des maux
douloureux, & croyant approcher du
terme de ma carrière, sans avoir goûté
dans sa plénitude presqu'aucun des plai-
sirs dont mon cœur étoit avide, sans
avoir donné l'effor aux vifs sentiments
que j'y fentois en réserve, sans avoir fa-
bouré, sans avoir effleuré du moins cette
enivrante volupté que je fentois dans
mon ame en puissance, & qui faute d'ob-
jet, s'y trouvoit toujours comprimée,
sans pouvoir s'exhaler autrement que
par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une
ame naturellement expansive, pour qui
c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé
usqu'alors un ami tout à moi, un véri-
table ami, moi qui me fentois si bien fait
pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'a-
vec des sens si combustibles, avec un
œur tout pêtri d'amour, je n'eusse pas
moins une fois brûlé de sa flamme
pour un objet déterminé? Dévoré du be-
soin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien

64 LES CONFESSIONS.

satisfaire, je me voyois atteindre aux pâtes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douleur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avait pas donnée. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour me laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en a dommagé en quelque sorte, & me a fait verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juillet sous des bocages frais, au chant du signol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton était & sévere, où venoit de me monter un

L I V R E IX. 65

longue effervescence , m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeller le dîner du château de Toune , & ma rencontre avec ces deux charmantes filles , dans la même faison & dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir , que l'innocence qui s'y joignoit , me rendoit plus doux encore , m'en rappella d'autres de la même espece. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse , Mlle. Galley , Mlle. de G.....d , Mlle. de Breil , Mad. Bazile , Mad. de Larnage , mes jolies écolieres , & jusqu'à la piquante Zulietta , que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un ferrail d'houris , de mes anciennes connoissances , pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume & pétille , la tête me tourne , malgré mes cheveux déjà grisonnans , & voilà le grave citoyen de Genève , voilà l'austere

66 LES CONFESSIONS.

Jean-Jaques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi quoique si prompte & si folle, fut si terrible & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise prévue & terrible des malheurs où j'ai m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance, je sentois en vain consumer mon cœur. Je n'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentois trop le ridicule des galans fatigués, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs ami de la paix, j'aurois craint les orages.

domestiques, & j'aimois trop sincérement ma Thérèse, pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres, des sentiments plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères; & ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon delire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continues extases, je m'enivrais à torrens, des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis fûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvais jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer

68 LES CONFESSIONS.

ainsi dans l'empyrée , au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré , que j'y passois les heures , les jours sans compter ; & perdant le souvenir de toute autre chose , à peine avois-je mangé un morceau à la hâte , que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand , prêt à partir pour le monde enchanté , je voyois arriver de malheureux mortels , qui venoient me retenir sur la terre , je ne pouvois modérer ni cacher mon dépit ; & n'étant plus maître de moi , je leur faisois un accueil si brusque , qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela n' fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie , par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire , si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation , je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant , & remis à ma place par la nature , à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remede qui m'eût soulagé , savoir ,

les bougies , & cela fit treve à mes angeliques amours : car , outre qu'on n'est guere amoureux quand on souffre , mon imagination , qui s'anime à la campagne & sous les arbres , languit & meurt dans la chambre & sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'exista^t pas des Driades ; c'eût infailliblement été parmi elles , que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mad. le Vasseur , en me faisant les plus beaux compliment^s du monde , aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage , qui m'apprirent que la bonne vieille voit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de Thérèse , qui le favoit , & qui ne n'en avoit rien dit. Les dettes à payer se fachoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment elle pour qui je n'eus jamais aucun secret , pouvoit-elle en avoir pour moi ?

70 LES CONFESSIONS.

Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La cotterie H..... qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris , commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse à la campagne. & que je ne fusse assez fou pour y demeurer. Là , commencèrent les tracasserie par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot , qui n vouloit pas se montrer si - tôt lui-même commença par me détacher Deleyre , qui j'avois procuré sa connoissance , lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot , sans que lui Deleyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas à guéri de mon attaque , quand je reçus un message exemplaire du poème sur la ruine de L'alamy bonne , que je supposai m'être envoyé plus que par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire , & de lui parler de l'examen de la pièce. Je le fis par une lettre qui a été

imprimée long-temps après sans mon
aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme ac-
cablé, pour ainsi dire, de prospérités &
de gloire, déclamer toutefois amérement
contre les misères de cette vie & trouver
toujours que tout étoit mal, je formai
l'insensé projet de le faire rentrer en lui-
même, & de lui prouver que tout étoit
bien. Voltaire, en paroissant toujours
croire en Dieu, n'a réellement jamais
cru qu'au Diable ; puisque son dieu pré-
tendu n'est qu'un être mal-faisant qui,
selon lui, ne prend plaisir qu'à nuire.
L'absurdité de cette doctrine, qui saute
aux yeux, est sur-tout révoltante dans
un homme comblé des biens de toute
espèce, qui, du sein du bonheur, cher-
che à désespérer ses semblables par l'i-
magerie affreuse & cruelle de toutes les
maléfices dont il est exempt. Autorisé
à lui à compter & peser les maux
de la vie humaine, j'en fis l'équitable
examen, & je lui prouvai que de tous

72 LES CONFESSIONS.

Ces maux , il n'y en avoit pas un dont la Providence ne fut disculpée , & qu'il n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés , plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre , avec tous les égards , toute la considération , tout le ménagement , que je puis dire avec tout le respect possible. Cependant , lui connoissant un amou propre extrêmement irritable , je ne l'envoyai pas cette lettre à lui-même mais au docteur Tronchin , son médecin & son ami , avec plein pouvoir de la donner ou supprimer , selon qu'il la trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit peu de lignes , qu'étant malade & garde malade lui-même , il remettoit à un autre temps sa réponse , & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin , en m'envoyant cette lettre , en joignit une , où il manifestoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même mont

ces deux lettres , n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes ; mais elles sont en originaux dans mes recueils , liaison A , Nos. 20 & 21. Depuis lors , Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise , mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide* , dont je ne puis parler , parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours , & c'étoit peut - être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes : mais ma mauvaise étoile fut la plus forte ; & à peine recommençai-je à sortir , que mon cœur , ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes , à certains égards ; car mes idées , un peu moins exaltées , resterent cette fois sur la terre , mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre , que cette élite n'étoit guere moins chimérique que

de monde imaginaire que j'avois abu
donné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les ouïre de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amis plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde. L'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant de l'autre fut la tendre amie, & même que chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalouſie, parque tout sentiment pénible me coûte d'imaginer, & que je ne voulois terminer tant tableau par rien qui dégradât la

ture. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami autant qu'il m'étoit possible ; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au surplus les vertus & les défauts que je me fentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thesalie m'au-
toient pu contenter, si je les avois vues ; mais mon imagination, fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel, qui pût
me servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voullois mettre. Je songeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aspect déli-
jeux m'avoit transporté ; mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes per-
sonnages. Il me falloit cependant un lac,
et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me

76 LES CONFESSIONS.

fixai sur la partie des bords de ce lac, laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prélection. Le contraste des positions, richesse & la variété des fites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qu'ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, acheverent de me déterminer, j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plaisir vague, parce qu'il suffissoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, mon cœur de sentimens dont il aime se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance & se fixerent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que l'entraînement me prit d'exprimer sur le papier.

quelques - unes des situations qu'elles m'offroient ; & rappellant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse , de donner ainsi l'effor en quelque sorte au desir d'aimer , que je n'avois pu satisfaire , & dont je me sentois dévoré .

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparfes , sans suite & sans liaison ; & lorsque je m'avisaï de les vouloir coudre , j'y fus souvent fort embarrassé . Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai , est que les deux premières parties ont été écrites presqu'en entier de cette manière , sans que j'eusse aucun plan bien formé , & même sans prévoir qu'un jour je ferois tenté d'en faire un ouvrage en règle . Aussi voit-on que ces deux parties , formées apres coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent , sont pleines d'un remplissage verbeux , qu'on ne trouve pas dans les autres .

Au plus fort de mes rêveries , j'eus une visite de Mad. d'H. , la pre-

78 LES CONFESSIONS.

miere qu'elle m'eût faite en sa vie , mais qui malheureusement ne fut pas la dernière , comme on verra ci - après. La comtesse d'H..... étoit fille de feu M. de B..... e , fermier - général , sœur de M. D'.... y & de MM. L..... & de la B..... , qui depuis ont été tous deux introducateurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage , je ne la vis qu'aux fêtes de la C..... e , chez Mad. D'.... y s'embelle - sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle , tant à la C..... à pied qu'à E.... y , non - seulement je la trouvais toujours très - aimable , mais je crus de lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener l'Her avec moi ; nous étions marcheurs l'un & l'autre , & l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant je n'allai jamais voir à Paris , quoiqu'elle m'en eût pris l'envie & même sollicité plusieurs fois. Seulement j'eus une liaison avec M. de S. L..... , ave

qui je commençois d'en avoir , me la rendirent encore plus intéressante ; & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami , qui pour lors étoit , je crois , à Mahon , qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher , quittant le chemin qui tournoit , voulut traverser en droiture , du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon ; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bien-tôt percée , elle enfonçoit dans la crotte ; les gens eurent toutes les peines du monde à la dégager , & enfin elle arriva l'Hermitage en bottes , & perçant l'air l'éclats de rire , auxquels je mêlai les hoquets en la voyant arriver. Il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut , & l'engageai d'oublier la dignité , pour faire une collation rustique , dont elle se servit fort bien. Il étoit tard , elle resta

50 LES CONFESSIONS.

peu ; mais l'entrevue fut si gaie , qu'elle y prit goût , & parut disposée à revenir . Elle n'exécuta pourtant ce projet qu'à l'année suivante ; mais , hélas ! ce retard ne me garantit de rien .

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas , à la garde du fruit de M. D'..... y . L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de C..... e : il y avoit un jardin clos de murs , & garni d'espaliers & d'autres arbres , qui donnoient plus de fruits que M. D'..... y que son potager de C..... e , quoiqu'on lui en volât les trois quarts . Pour n'être pas un hôte abîmement inutile , je me chargeai de la direction du jardin & de l'inspection du jardinier . Tout alla bien jusqu'au temps des fruits ; mais à mesure qu'ils mûrisssoient , je les voyois disparaître , sans savoir ce qu'ils étoient devenus . Le jardinier m'affura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout . Je fis la guerre aux loirs , j'en détruisis beaucoup , & le fruit

n'en disparaïssoit pas moins. Je guettai si bien, qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency , d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans , enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée , & qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable , que je comblois de bienfaits , dont Thérese habilloit les enfans , & dont je nourrissois presque le pere , qui étoit mendiant , nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément , aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre ; & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave , où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi , j'endurâ tout ; mais voulant rendre compte du fruit , je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mad. D'.... y me pria de le payer , de le mettre dehors , & d'en chercher un autre ; ce que je fis. Comme ce grand boquin rodoit toutes les nuits autour de

l'Hermitage , armé d'un gros bâton fer
 qui avoit l'air d'une massue , & suiv
 d'autres vauriens de son espece , pour
 rassurer les gouverneuses que cet homme
 effrayoit terriblement , je fis coucher le
 successeur toutes les nuits à l'Hermitage
 & cela ne les tranquillisant pas encore
 je fis demander à Mad. D'..... y un
 fusil que je tins dans la chambre du ja
 dinier , avec charge à lui de ne s'en servir
 qu'au besoin , si l'on tentoit de forcer la
 porte ou d'escalader le jardin , & de me
 tirer qu'à poudre , uniquement pour
 effrayer les voleurs. C'étoit assurément
 la moindre précaution que pût prendre
 pour la sûreté commune , un homme in
 commode , ayant à passer l'hiver au milieu
 des bois , seul avec deux femmes timides.
 Enfin , je fis l'acquisition d'un petit
 chien pour servir de sentinelle. Deley
 m'étant venu voir dans ce temps là , j'eus
 lui contai mon cas , & ris avec lui de
 mon appareil militaire. De retour à Paris
 il en voulut amuser Diderot à son tour

& voilà comment la cotterie H..... e
apprit que je voulois tout de bon passer
l'hiver à l'Hermitage. Cette constance ,
qu'ils n'avoient pu se figurer , les déso-
rienta ; & en attendant qu'ils imaginassent
quelqu'autre tracasserie pour me rendre
mon séjour déplaisant , ils me détache-
rent par Diderot , le même Deleyre , qui
d'abord ayant trouvé mes précautions
toutes simples , finit par les trouver in-
conséquentes à mes principes , & pis que
ridicules , dans des lettres où il m'acca-
bloit de plaisanteries amères , & assez
piquantes pour m'offenser , si mon hu-
meur eût été tournée de ce côté là. Mais
dans l'ors saturé de sentiments affectueux &
endress , & n'étant susceptible daucun
timbre , je ne voyois dans ses aigres far-
ces , que le mot pour rire , & ne le
couvois que folâtre , où tout autre l'eût
là , je souvînt extravagant.

A force de vigilance & de soins , je
travins si bien à garder le jardin , que
touchoique la récolte du fruit eût presque

manqué cette année , le produit fut triple de celui des années précédentes ; & il me vrai que je ne m'épargnois point pour préserver , jusqu'à escorter les envoies que je faisois à la C. e & à E.... jusqu'à porter des paniers moi - même & je me souviens que nous en portâmes un si lourd , la tante & moi , que près d'uecomber sous le faix , nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaife faifon commença de me renfermer au logis , je voulus plus reprendre mes occupations casanières : ne me fut pas possible. Je ne voyois plus que les deux charmantes amies , leurs œuvres , leur ami , leurs entours , le pays qu'ils habitoient , qu'objets créés ou embellis par la force pour elles par mon imagination. Je n'avois plus un moment à moi - même , de peur que le délire ne me quittoit plus. Après de nombreux efforts inutiles pour écarter de mon esprit toutes ces fictions , je fus enfin tenté à bientôt faire la faute de me faire séduire par elles , & je ne m'occupai plus.

Mus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite , pour en faire une es-
pece de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les principes grecs que je venois d'établir avec tant de fracas , après les maximes autres que favoiso si fortement préchées , après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la mollesse , pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu , de plus choquant , que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres que j'avois si durement censurés ? Je sentois cette inconséquence dans toute force , je me la reprochois , j'en rou-

Je sentois , je m'en dépitois : mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement , il fallut de me soumettre à tout risque , & me résou-
lire à braver le qu'en dira-t-on ; sauf à s'occuper dans la suite si je me résoudrois

à montrer mon ouvrage ou non : car je ne supposois pas encore que j'en vinsse le publier.

Ce parti pris , je me jette à plein collier dans mes rêveries ; & à force de les tourner & retourner dans ma tête , j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien , qui n'est jamais sorti de mon cœur , les tourna vers des objets utiles , & dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces , si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille foible est un objet de pitié , que l'amour peut rendre intéressant , & qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter sans indignation , le spectacle des mœurs à la mode ; & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle , qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs , prétend que son mari soit pénétré de reconnois-

fance , de la grace qu'elle lui accorda de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait ? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature , & leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne , née avec un cœur aussi tendre qu'honnête , se laisse vaincre à l'amour étant fille , & retrouve étant femme , des forces pour le vaincre à son tour , & redevenir vertueuse : quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux & n'est pas utile , est un menteur & un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale , qui tient radicalement à tout l'ordre social , je m'en fis un plus secret de concorde & de paix publique ; objet plus grand , plus important peut-être en lui - même , & du moins pour le moment où l'en se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie , loin de se calmer , étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur ,

63 LES CONFESSIONS.

ressemblaient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens & des philosophes qui veulent réciprocement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre, que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile ; & Dieu fait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond à même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns & aux autres, des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisaï d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'étoit de douciner leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombe d'

bois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de S. Pierre , eut le succès qu'il devoit avoir ; il ne rapprocha point les partis , & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie , je m'y livrai , j'ose le dire , avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit , & je dessinai les deux caractères de *Volmar* & de *Julie* , dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux , & qui plus est , l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan , je revins aux situations de détail que j'avois tracés ; & de l'arrangement que je leur donnai , résultèrent les deux premières parties de la *Julie* , que j'efis & mis au net durant cet hiver avec plaisir inexprimable , employant pour cela le plus beau papier doré , de la soie d'azur & d'argent pour sécher l'écriture , de la nompareille bleue pour endre mes cahiers ; enfin ne trouvant rien d'assez galant , rien d'assez mignon

90 LES CONFESSIONS.

pour les charmantes filles dont je raffalois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouvernées. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; la mère qui ne trouvant point là de compliments, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit, dans les moments de silence, de me répéter toujours: *Monsieur, cela est bien beau.*

Mad. D'..... y, inquiète de me faire seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyoit très-souvent faire de mes nouvelles. Jamais n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'a répondit plus vivement. J'aurois tort à ne pas spécifier parmi ces témoignages qu'elle m'envoya ton portrait. & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par Latour, & qui avoit été exposé au salon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, j'aurois

L I V R E IX. 91

qui paroitra tisble , mais qui fait trait à l'histoire de mon caractere , par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très - fort , en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée . j'y trouvai un petit jupon de desfous , de flanelle d'Angleterre , qu'elle me marquoit avoir porté , & dont elle vouloit que je me fisse un gilet. Le tour de son billet étoit charmant , plein de caresse & de naïveté. Ce soin , plus qu'amical , me parut si tendre , comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir , que dans mon émotion , je baissai vingt fois en pleurant , le billet & le jupon. Thérèse me croyoit devenu fou. Il est singulier que , de toutes les marques d'amitié que Mad. D'..... y m'a prodiguées , aucune ne m'a jamais touché comme celle - là , & que même depuis notre rupture , je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. J'ai long - temps conservé son petit billet ; & je l'avois encore , s'il n'eût eu le fort des autres lettres du même temps,

Quoique mes rétentions me laissassent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui - ci , je fusse réduit à l'usage des sondes , ce fut pourtant , à tout prendre , la saison que depuis ma demeure en France , j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans , je fayourai plus que je n'ai fait avant & depuis , cette vie indépendante , égale & simple , dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix , sans autre compagnie que celle des deux gouvernantes en réalité , & celle des deux cousines en idée. C'est alors sur - tout que je me j'aise à félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre , sans égard aux clamours de mes amis , fâchés de me voir affranchi de leur tyranie ; & quand j'appris l'attentat d'un forcené , quand Deleyre & Mad. D'.... je suis me parloient dans leurs lettres , du troublable & de l'agitation qui régnoient dans

Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs & de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée ; tandis que, ne voyant plus autour de ma retraite, que des objets riens & doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables ! Je note ici avec complaisance le cours des derniers moments paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, éclorre le germe des malheurs qui me restent à décrire, & dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable, jusqu'à j'ose dire au loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeller que pendant cet intervalle de paix, & jusqu'au commencement de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de l'a part des H.....s. d'abord me suscita quelque tracasserie, je suis fort trompé si ce n'est durant trouvai hiver que parut *l'Els naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par

94 LES CONFESSIONS.

des causes qu'on faura dans la fuite, m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque , ceux même qu'on m'a laissé sont très - peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mais D'..... y , Mad. d'H..... ne datoient guere les leurs que du jour de la semaine & Deleyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre , il a fallu supposer en tâtonnant , des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries , j'aimerais mieux rapporter ci - après dans un second article tout ce que je m'en puis rappeller.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire , & dans mes érotiques transports , j'avois composé plusieurs dernières parties de la *Julie* , plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je pourrai citer entr'autres , celle de l'*Elysée* , & celle de la promenade sur le lac , qui , si je me

souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps, j'eus de Mad. d'H. une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son maîtresse qui servoit aussi, elle étoit venue à Aubonne, au milieu de la vallée de Montmorency, où elle avoit loué une belle jolie maison. Ce fut de là qu'elle fit faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage, elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime pas ces sortes de masquerades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme c'est le premier & l'unique en toute ma vie, & que ses fuites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon souve-

nir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mad. la comtesse d'H. apprechoit de la trentaine, & n'étoit point belle ; son visage étoit marqué de petits vêroles ; son teint manquoit de finesse, elle avoit la vue basse & les yeux un peu ronds : mais elle avoit l'air jeune tout cela ; & sa physionomie, à la fois vive & douce, étoit caressante ; elle avoit une forêt de grands cheveux noirs naturellement bouclés, qui lui tomboit au jarret : sa taille étoit mignonne, elle mettoit sans tous ses mouvements de la gaucherie & de la grace tout à fois. Elle avoit l'esprit très-naturel très-agréable ; la gaieté, l'étourderie la naïveté s'y maroient heureusement, elle abondoit en talles charmaantes qu'elle ne recherchoit point, & qui pointent quelque fois malgré elle. Elle avoit plusieurs talents agréables, jenoit du vecin, dansoit bien, faisoit d'affaires. Pour son caractère, il étoit ang-

que ; la douceur d'ame en faisoit le fond : mais hors la prudence & la force , il rassemblloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce , une telle fidélité dans la société , que les ennemis même n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis , ceux ou plutôt celles qui la disloisoient ; car pour elle , elle n'avoit qu'un cœur qui pût haïr , & je crois que cette conformité contribua beaucoup à la passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié , je ne n'ai jamais ouï parler mal des absens , même de sa belle-sœur. Elle ne n'avoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à sonne , ni même contraindre aucun de ses sentimens ; & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari comme elle en parloit à ses amis , ses connoissances & à tout le monde différemment. Enfin , ce qui prouve la replique la pureté & la sincérité de cet excellent naturel , c'est qu'étant su-

jette aux plus énormes distractions, aux plus risibles étourderies, il lui échappoit souvent de très-imprudences pour elle-même, mais jamais d'effrénées pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très-jeune & malheureusement, au comte d'H....., homme de condition, bon militaire, mais joueur, caneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de L.....t tous les mérites de son mari, & l'idole des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut parfois nommer quelque chose aux mœurs du sieur l'économe, c'est sans doute un attachement qu'elle a durée épure, que ses effets honorent, qui ne s'est cimenté que par une amitié réciproque.

C'étoit un peu par goût, à ce que j'intéresse, pu croire, mais beaucoup pour compléter le tableau à S. L.....t, qu'elle venoit me voir. J'y avoit exhortée, & il avoit raisonnable de croire que l'amitié qui commençoit à établir entre nous, rendroit cette son appelle

L I V R E IX. 99

agréable à tous les trois. Elle favoit que j'étois instruit de leurs liaisons ; & pouvant me parler de lui sans gène , il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint ; je la vis ; j'étois ivre d'amour sans objet ; cette ivresse fascina mes yeux , cet objet se fixa sur elle ; je vis ma Julie en Mad. d'H..... , & bientôt je ne vis plus que Mad. d'H..... , mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever , elle me parla de S. L.....t en amante paf-connue. Force contagieuse de l'amour ! l'écoutant , en me sentant auprès d'elle , j'étois faisi d'un frémissement délicieux , que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me entrois énu ; je croyois ne faire que d'intéresser à ses sentiments , quand j'en venois de semblables ; j'avalois à longs volets la coupe empoisonnée , dont je ne étois encore que la douceur. Enfin , que je m'en apperçusse & sans qu'elle e fût apperçut , elle m'inspira pour elle.

200 LES CONFESSIONS.

même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas ! ce fut bien tard, et fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour !

Malgré les mouvemens extraordinaire que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce que m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mad. d'H..... Alors mes yeux se détournerent ; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle ; comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagnie du mal, me rendit muet, tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever

les yeux ; j'étois dans un trouble inex-
primable , qu'il étoit impossible qu'elle
ne vit pas. Je pris le parti de le lui
avouer , & de lui en laisser deviner la
cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable , &
que dans la suite Mad. d'H. eût
été foible , je blâmerois ici sa conduite ;
mais tout cela n'étoit pas : je ne puis que
l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle
prit , étoit également celui de la géné-
rosité & de la prudence. Elle ne pouvoit
s'éloigner brefquement de moi , sans en
dire la cause à S. L.... t , qui l'avoit
lui - même engagée à me voir ; c'étoit
exposer deux amis à une rupture , &
peut - être à un éclat qu'elle vouloit évi-
ter. Elle avoit pour moi de l'estime & de
la bienveillance. Elle eut pitié de ma
folie ; sans la flatter , elle la plaignit &
tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise
de conserver à son amant & à elle - même
un ami dont elle faisoit cas : elle ne me
parloit de rien avec plus de plaisir que

de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois , quand je serois devenu raisonnnable ; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales , & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même ; si - tôt que je fus seul , je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire , en devient plus supportable. La force avec laquelle je me reprochois le mien , m'en eût dû guérir , si la chose eût été possible. Quels puissans métis n'appellai - je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes mœurs , mes sentimens , mes principes , la honte , l'infidélité , le crime , l'abus d'un dépôt confié par l'amitié , le ridicule enfin de brûler à mon âge , de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit , ni me rendre aucun retour , ne me laisser aucun espoir : passion de plus

quiloin d'avoir rien à gagner par la confiance , devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération , qui devoit ajouter du poids à toutes les autres , fut celle qui les éluda ? Quel scrupule , pensai - je , puis - je me faire d'une folie nuisible à moi seul ? Suis - je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mad. d'H. ? Ne diroit - on pas , à mes présomptueux remords , que ma galanterie , mon air , ma parure vont la séduire ? Eh ! pauvre Jean - Jaques , aime à ton aise , en sûreté de conscience , & ne crains pas que tes soupirs nuisent à S. L. t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux , même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit , elle flattoit ma passion ; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve , & rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames

honnêtes, que le vice n'attaque jamais découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, & souvent à quelque vertu.

Coupable sans remords , je le fus bien
tôt sans mesure ; & de grace , qu'on ve
comment ma passion suivit la trace à
mon naturel , pour m'entraîner enfin dans
l'abyme. D'abord elle prit un air humide
pour me rassurer ; & pour me rendre en-
treprenant , elle poussa cette humilité
jusqu'à la défiance. Mad. d'H.....
sans cesser de me rappeler à mon devoir
à la raison , sans jamais flatter un mo-
ment ma folie , me traitoit au reste avec
la plus grande douceur , & prit avec moi
le ton de l'amitié la plus tendre. Cet
amitié m'eût suffi , je le proteste , si
l'avois crue sincère ; mais la trouva-
trop vive pour être vraie , n'allai-je pas
me fourrer dans la tête que l'amour , de-
formais si peu convenable à mon âge ,
mon maintien , m'avoit avili aux yeux
de tout le monde ?

de Mad. d'H..... ; que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées ; qu'elle en avoit fait confidence à S. L..... t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues , ils s'entendoient tous les deux pourachever de me faire tourner la tête & me persiffler ? Cette bêtise , qui m'avoit fait extravager à vingt-six ans , auprès de Mad. de L..... e , que je ne connoissois pas , m'eût été pardonnable à quarante-cinq , auprès de Mad. d'H..... , si j'eusse ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre , pour se faire un aussi barbare amusement.

Mad. d'H..... continuoit à me faire ces visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher , ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans ce pays enchanté. Content d'aimer & de j'ose dire , j'anrois été dans la plus douce agé d'union , si mon extravagance n'en eût truit tout le charme. Elle ne comprit

106 LES CONFESSIONS.

rien d'abord à la fotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons : elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas : des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna , sur mes injustes craintes, des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant ; le pas étoit délicat. Il est étonnant qu'il est unique peut - être , qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander , se soit tirée à si bon compte. Elle ne m' refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle , & j'eus l'humi liation de voir que l'embrasement dont ses légeres faveurs allumoient mes sens

Mais

n'en porta jamais aux sens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part, qu'il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connaître combien cette maxime se trouve fausse avec Mad d'H. & combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-tête, & les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortimes jamais. Ah ! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes sens lui paycrent bien l'arrérage ! & quels font donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour nou-

partagé ; le mien l'étoit en quelque sorte ; il étoit égal des deux côtés , quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre ; elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs , nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres considens l'un de l'autre , nos sentimens avoient tant de rapport , qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; & toutefois au milieu de cette dangereuse ivresse , jamais elle ne s'effoubliée un moment ; & moi je proteste, je jure , que si , quelquefois égaré par mes sens , j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image, eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma *Sophie* ? Ah, cela se pouvoit-il jamais ! Non , non , je

le lui
je éta
pre v
tion ,
délira
prix .
posséd
Il y
à Eau
ges , i
cher ;
tête ,
jardin ,
Au fon
rand t
her un
ont je l
voit fa
innoce
bosqu
gazon
urs , je
mene d
ent dig
Tom

le lui ai cent fois dit à elle-même : eussais-je été le maître de me satisfaire , sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discré-
tion , hors quelques courts momens de délires , j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne ; dans mes fréquens voyages , il m'est arrivé quelquefois d'y cou-
cher ; un soir , après avoir soupé tête-à-
tête , nous allâmes nous promener au
jardin , par un très-beau clair de lune.
Au fond de ce jardin , étoit un assez
grand taillis , par où nous fûmes cher-
cher un joli bosquet , orné d'une cascade
dont je lui avois donné l'idée , & qu'elle
avoit fait exécuter. Souvenir iminortel
d'innocence & de jouissance ! Ce fut dans
ce bosquet , qu'assis avec elle sur un banc
de gazon , sous un acacia tout chargé de
feuilles , je trouvai , pour rendre les mom-
mens de mon cœur , un langage vrai-
ment digne d'eux. Ce fut la première &

116 LES CONFESSIONS.

l'unique fois de ma vie ; mais je fus fi
 blime , si l'on peut nommer ainsi tou
 ce que l'amour le plus tendre & le pl
 ardent peut porter d'aimable & de sédu
 sante dans un cœur d'homme. Que d'en
 vrantes larmes je versai sur ses genoux
 que je lui en fis verser malgré elle ! En
 fin , dans un transport involontaire , ell
 s'écria : Non , jamais homme ne fut fa
 mable , & jamais amant n'aima com
 vous ! Mais votre ami S. L. t nou
 écoute , & mon cœur ne fauroit aime
 deux fois. Je me tus en soupirant ; palpitat
 l'embrassai.... Quel embrassemement ! Ma
 ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle trouvoit
 vivoit seule , c'est-à-dire , loin de son papa
 amant & de son mari ; il y en avoit trois sur
 que je la voyois presque tous les jours à l'Hermitage
 & toujours l'amour en tiers entre elles & moi. Nous avions soupé tête-à-tête dans. Je
 nous étions seuls , dans un bosquet que j'allais
 clair de la lune , & après deux heures d'entretien le plus vif & le plus tendre , elle
 sortit au milieu de la nuit , de laisser fu

bosquet & des bras de son ami , aussi intacte , aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur , pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille , comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit , c'étoit l'amour cette fois , & l'amour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations , ni les frémissemens , ni les palpitations , ni les mouvemens convulsifs , ni les défaillances de cœur , que j'éprouvois continuellement : on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je passois par les côteaux d'Andilly , qui sont charmans. Je révois en marchant , à celle que jallois voir , à l'accueil caressant qu'elle me feroit , au baiser qui m'attendroit à mon arrivée. Ce seul baiser , ce baiser funeste , avant même de le recevoir

112 LES CONFESSIONS.

voir , m'embrasoit le sang à tel point,
que ma tête se troubleoit ; un éblouissement
m'aveugloit , mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir ; j'étois
forcé de m'arrêter , de m'asseoir ; toute
machine étoit dans un désordre inconce-
vable : j'étois prêt à m'évanouir. Instruit
du danger , je tâchois en partant , de me
distraire & de penser à autre chose. Je
n'avois pas fait vingt pas que les mêmes
souvenirs & tous les accidens qui a-
étoient la suite , revenoient m'affailler
sans qu'il me fût possible de m'en délivrer ; & de quelque façon que je m'
sois pu prendre , je ne crois pas qu'il m'
soit jamais arrivé de faire seul ce trajet
impunément. J'arrivois à Eaubonne , for-
ble , épuisé , rendu , me soutenant à peine.
A l'instant que je la voyois , tout
étoit réparé ; je ne sentois plus au-
d'elle , que l'importunité d'une vignette
inépuisable & toujours inutile. Il y avoit
sur ma route , à la vue d'Eaubonne ,
une terrasse agréable , appellée le mo-

Olimpe , où nous nous rendions quelquefois , chacun de notre côté. J'arri-vois le premier : j'étois fait pour l'atten-dre ; mais que cette attente me coûtoit cher ! Pour me distraire , j'essayois d'é-crire , avec mon crayon , des billets que faurois pu tracer du plus pur de mon sang : je n'en ai jamais puachever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus , elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état , & sur-tout sa durée , pendant trois mois d'irritation continue & de privation , me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années , & finit par me don-ner une descente que j'emporterai , ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus com-bustible , mais le plus timide en même temps , que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux

jours qui m'aient été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie , où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie que mon cœur transparent comme le cristal , n'a jamais su cacher , durant une minute entière , un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il fut possible de cacher long - temps mon amour pour Mad. d'H..... Notre intimité frappoit tous les yeux , nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin ; & comme Mad. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre , qu'elle ne me reprochoit point ; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice ; elle étoit franche , distraite , étourdie ; moi , vraiment , elle étoit mal - adroit , fier , impatient , emporté , soing nous donnions encore sur nous , dans notre trompeuse sécurité , beaucoup plus de mal de prise que nous n'aurions fait , si nous étions qu'

ussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.....e ; nous nous y trouvions souvent ensemble , quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire , nous promenant tous les jours tête-à-tête , en parlant de nos amours , de nos devoirs , de notre ami , de nos innocens projets , dans le parc , vis - à - vis l'appartement de Mad. D.....y , sous ses fenêtres , d'où , ne cessant de nous examiner , & se croyant bravée , elle assouvissoit son cœur par ses yeux , de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur , sur-tout quand elle est vive ; Mad. D.....y , violente , mais réfléchie , possède sur - tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir , de ne rien soupçonner ; & dans le même temps n'elle redoubloit avec moi d'attentions , de soins , & presque d'agaceries , elle étoit d'accabler sa belle-fœur de propres mal-honnêtes , & de marques d'un moment qu'elle sembloit veuloir me com-

muniquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas ; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires , en même temps que j'étois touché de ses carefles, j'avois peine à contenir ma colere , quand je la voyois manquer à Mad. d'H..... La douceur angélique de celle-ci lui fit tout endurer sans se plaindre , & même sans lui en faire mauvais gré. Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite & toujours si peu sensible à ces choses là , que la moitié du temps elle ne s'apercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion , que ne voyant rien que Sophie , (c'étoit un des noms de Mad. d'H.....) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des surannans. Le baron d'H..... k , qui n'a jamais venu , que je sache , à la C..... fut au nombre de ces derniers. Si j'eus été aussi désiant que je le suis devenu , si dans la suite , j'aurois fort soupçonné , que Mad. D'....y d'avoir arrangé ce voyage.

L I V R E IX. 117

pour lui donner l'amusant cadeau de voir le citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête, que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron, l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir, selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux sans rien répondre : Mad. D'..... y se tenoit les cotes de rire ; je ne favois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire, si je m'en étois apperçu, n'eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, on voyoit briller dans ses yeux une magnifique joie, qui m'auroit peut-être intriguée, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappellai dans la suite.

118 LES CONFESSIONS.

Un jour que j'allai voir Mad. d'H... à Eaubonne , au retour d'un de ses voyages à Paris , je la trouvai triste , & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre , parce que Mad. de B..... sœur de son mari , étoit là ; mais si... que je pus trouver un moment , je l... marquai mon inquiétude. Ah ! me dis... elle en soupirant , je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de ma... eût en... jours. S. L.....t est instruit , & mal... soit-ce truit. Il me rend justice ; mais il a... l'humeur , dont , qui pis est , il me cache... une partie. Heureusement je ne lui... rien tû de nos liaisons , qui se sont faites... sous ses auspices. Mes lettres étoient... pleines de vous , ainsi que mon c...nel , m... je ne lui ai caché que votre amour... sensé , dont j'espérois vous guérir , c... dont , sans m'en parler , je vois qu'il n... pas fait un crime. On nous a desservis ;... m'a fait tort ; mais n'importe. On n... Nous fa... pons tout-à-fait , ou soyez tel que v... ... y devez être. Je ne veux plus rien avoir à S. L... cacher à mon amant .

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié , par le sentiment de ma faute , devant une jeune femme , dont j'éprouvois les justes reproches , & dont j'aurois dû être le mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même , eût suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse , si la tendre compassion que m'inspiroit la victime , n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! n'eût ce le moment de pouvoir l'endurcir , lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétraient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en haine contre les vils délateurs , qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel , mais involontaire , sans croire , ou ne pas imaginer même la sincéreté honnêteté d'un cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la cause dont partoit le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mad. S. y étoit en commerce de lettres avec S. L....t. Ce n'étoit pas le pre-

320 LES CONFESSIONS.

unier orage qu'elle avoit suscité à Mad. d'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher , & que les succès de quelques - uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite D'ailleurs G.... , qui , ce me semble , avoit suivi M. de C.....s à l'armée , étoit en Westphalie , aussi bien que S. L....t ; ils voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mad. d'H..... quelques tentatives , qui n'avoient pas réussi. G. très-piqué , cessa tout - à - fait de la voir. Qu'on juge du sang froid avec lequel il se conduisit ; il fut alors dans son arrière - cour , où il supposoit des préférences pour lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui , & dont il cherchait à faire partie. G.... , depuis qu'il fréquentoit la C....e , ne parloit plus que comme de M. son protégé.

Mes soupçons sur Mad. D'..... meurois changerent en certitude , quand j'apprendrois ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'avois à la C....e , Thérèse y venoit tous les premiers , soit pour m'apporter mes lettres de Mad.

Tom

soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaife santé. Mad. D'..... y lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas , Mad. d'H..... & moi. Sur son aveu , Mad. D'..... y la pressa de lui remettre les lettres de Mad. d'H..... , l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse , sans montrer combien cette proposition la scandalisloit , & même sans m'avertir , se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très-heureuse ; car Mad. D'..... y la faisoit guetter à son arrivée , & l'attendant au passage , poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : étant un jour invitée à venir avec M. de M..... y à dîner à l'Hermitage , pour la premiere fois depuis que j'y demeurois , elle prit le temps que je me promenois avec M..... y , pour entrer dans mon cabinet avec la mere & la fille , les presser de lui montrer les lettres de Mad. d'H..... Si la mere eût su où

222 LES CONFESSIONS.

elles étoient, les lettres étoient livrées, mais heureusement la fille seule le sa-
voit, & nia que j'en eusse conservé au-
cune. Mensonge assurément plein d'ho-
nêteté, de fidélité, de générosité, ta-
dis que la vérité n'eût été qu'une perf-
die. Mad. D'.....y voyant qu'elle ne pou-
voit la séduire, s'efforça de l'irriter par
la jalouſie, en lui reprochant sa facilité
& son aveuglement. Comment pouvez
vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'il y
ont entre eux un commerce criminel?
Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux,
vous avez besoin d'autres preuves, pré-
tez-vous donc à ce qu'il faut faire pour
les avoir : vous dites qu'il déchire les let-
tres de Mad. d'H..... aussi-tôt qu'il les
a lues. Hé bien, recueillez avec soin les
pièces, & donnez-les moi ; je me charge
de les rassembler. Telles étoient les le-
çons que mon amie donnoit à ma com-
pagne.

Thérèse eut la discrétion de me faire
assez long-temps toutes ces tentatives

mais voyant mes perplexités , elle se crut obligée à me tout dire , afin que , sachant à qui j'avois à faire , je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation , ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mad. D'....y à son exemple , & de me servir de contre - ruses , je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel ; & avec mon étourderie ordinaire , j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence , par les lettres suivantes , qui montrent suffisamment la maniere de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

Billet de Mad. D'....y , liaison A , N°. 44.

“ Pourquoi donc ne vous vois-je pas ,
mon cher ami ? Je suis inquiète de
vous. Vous m'aviez tant promis de ne
faire qu'aller & venir de l'Hermitage
ici. Sur cela , je vous ai laissé libre ; &
point du tout , vous laissez passer huit
jours. Si l'on ne m'avoit pas dit que

124 LES CONFESSIONS.

„ vous étiez en bonne santé , je vous
„ croirois malade. Je vous attendois
„ avant-hier ou hier , & je ne vous vois
„ point arriver. Mon Dieu ! qu'avez-
„ vous donc ? Vous n'avez point d'affai-
„ res : vous n'avez pas non plus de cha-
„ gtrins , car je me flatte que vous seriez
„ venu sur-le-champ me les confier.
„ Vous êtes donc malade ! tirez-moi
„ d'inquiétude bien vite , je vous en prie.
„ Adieu , mon cher ami ; que cet adieu
„ me donne un bonjour de vous . „

Réponse.

“ Ce mercredi matin,

„ Je ne puis rien vous dire encore.
„ J'attends d'être mieux instruit , & je
„ le ferai tôt ou tard. En attendant
„ soyez sûre que l'innocence accusée
„ trouvera un défenseur assez ardem-
„ pour donner quelque repentir aux ca-
„ lomniateurs , quels qu'ils soient . „

Second billet de la même , laisse A , N°.4

“ Savez-vous que votre lettre m'a

„ fraie ? qu'est - ce qu'elle veut done
„ dire ? Je l'ai relu plus de vingt-cinq
„ fois. En vérité , je n'y comprends rien.
„ J'y vois seulement que vous êtes in-
„ quiet & tourmenté , & que vous atten-
„ dez que vous ne le soyez plus pour
„ m'en parler. Mon cher ami , est-ce là
„ ce dont nous étions convenus ? Qu'est
„ donc devenue cette amitié , cette con-
„ fiance ? & comment l'ai - je perdue ?
„ Est-ce contre moi , ou pour moi , que
„ vous êtes fâché ? Quoi qu'il en soit ,
„ venez dès ce soir , je vous en conjure ;
„ souvenez-vous que vous m'avez pro-
„ mis , il n'y a pas huit jours , de ne
„ rien garder sur le cœur , & de me par-
„ ler sur - le - champ. Mon cher ami , je
„ vis dans cette confiance.... Tenez , je
„ viens encore de lire votre lettre : je
„ n'y conçois pas davantage ; mais elle
„ me fait trembler. Il me semble que
„ vous êtes cruellement agité. Je vou-
„ drois vous calmer ; mais comme j'i-
„ gnore le sujet de vos inquiétudes , je

126 LES CONFESSIONS.

„ ne fais que vous dire , finon que me
 „ voilà tout aussi malheureuse que vous,
 „ jusqu'à ce que je vous aie vu. Si vous
 „ n'êtes pas ici ce soir à six heures , je
 „ pars demain pour l'Hermitage , quel-
 „ que temps qu'il fasse & dans quel-
 „ qu'état que je sois ; car je ne saurais
 „ tenir à cette inquiétude. Bonjour ,
 „ mon cher bon ami. A tout hasard , je
 „ risque de vous dire , sans savoir si vous
 „ en avez besoin ou non , de tâcher à
 „ prendre garde & d'arrêter les progrès
 „ que fait l'inquiétude dans la solitude.
 „ Une mouche devient un monstre ,
 „ l'ai souvent éprouvé . „

Réponse.

„ Ce mercredi soir , „ bien „ veux „ nomr „ les dé „ s'est „ à l'u „ fort ad

„ Je ne puis vous aller voir , ni recouvrir „ nomr „ les dé „ s'est „ à l'u „ fort ad

„ voir votre visite , tant que durera l'inquiétude où je suis. La confiance dont vous parlez , n'est plus , & il ne vous sera pas aisné de la recouvrer. Je vois à présent dans votre emprise

ment , que le desir de tirer des aveux
d'autrui , quelqu'avantage qui con-
vienne à vos vues ; & mon cœur , si
prompt à s'épancher dans un cœur qui
s'ouvre pour le recevoir , se ferme à
la ruse & à la finesse . Je reconnois
votre adresse ordinaire dans la diffi-
culté que vous trouvez à comprendre
mon billet . Me croyez - vous assez
dupe pour penser que vous ne l'avez
pas compris ? Non ; mais je saurai
vaincre vos subtilités à force de fran-
chise . Je vais m'expliquer plus clai-
rement , afin que vous m'entendiez
encore moins .

„ Deux amans bien unis & dignes de
„ s'aimer , me font chers : je m'attends
„ bien que vous ne faurez pas qui je
„ veux dire , à moins que je ne vous les
„ nomme . Je présume qu'on a tenté de
„ les désunir , & que c'est de moi qu'on
„ s'est servi pour donner de la jaloufie
„ à l'un des deux . Le choix n'est pas
fort adroit , mais il a paru commode à

128 LES CONFESSIONS.

„ la méchanceté ; & cette méchanceté,
 „ c'est vous que j'en soupçonne. Je
 „ pere que ceci devient plus clair.

„ Ainsi donc la femme que j'estime
 „ le plus, auroit, de mon su, l'infamie
 „ de partager son cœur & sa personne
 „ entre deux amans, & moi celle d'être
 „ un de ces deux lâches ? Si je favoisois
 „ qu'un seul moment de la vie vous
 „ eussiez pu penser ainsi d'elle & de
 „ moi, je vous hairois jusqu'à la mort.
 „ Mais c'est de l'avoir dit, & non de
 „ l'avoir cru, que je vous taxe. Je ne
 „ comprends pas, en pareil cas, auquel
 „ c'est des trois que vous avez voulu
 „ nuire ; mais si vous aimez le repos,
 „ craignez d'avoir eu le malheur de réu-
 „ sir. Je n'ai caché ni à vous, ni à elle,
 „ tout le mal que je pense de certaines
 „ liaisons ; mais je veux qu'elles finis-
 „ sent par un moyen aussi honnête que
 „ sa cause, & qu'un amour illégitime
 „ se change en une éternelle amitié.
 „ Moi, qui ne fis jamais de mal à per-

sonne , servirois -je innocemment à en faire à mes amis ? Non ; je ne vous le pardonnerois jamais , je deviendrois votre irréconciliable ennemi. Vos secrets seuls seroient respectés ; car je ne serai jamais un homme sans foi.

„ Je n' imagine pas que les perplexités où je suis , puissent durer bien long - temps. Je ne tarderai pas à savoir si je me suis trompé. Alors j'aurai peut - être de grands torts à réparer , & je n'aurai rien fait en ma vie de si bon cœur. Mais favez - vous comment je racheterai mes fautes durant le peu de temps qui me reste à passer près de vous ? En faisant ce que nul autre ne fera que moi ; en vous disant franchement ce qu'on pense de vous dans le monde , & les breches que vous avez à réparer à votre réputation. Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent , quand vous m'aurez vu partir , vous pourrez dire adieu à la vérité ; vous ne trouverez plus personne qui vous la dise. „

*Troisième billet de la même, liaison A,
N°. 46.*

" Je n'entendois pas votre lettre
 " ce matin : je vous l'ai dit , parce que
 " cela étoit. J'entends celle de ce soir;
 " n'ayez pas peur que j'y réponde ja-
 " mais : je suis trop pressée de l'oublier;
 " & quoique vous me fassiez pitié , je
 " n'ai pu me défendre de l'amertume
 " dont elle me remplit l'ame. Moi ! user
 " de ruses , de finesse avec vous ! Moi !
 " accusée de la plus noire des infa-
 " mies ! Adieu ; je regrette que vous
 " ayez la.... Adieu : je ne fais ce que je
 " dis.... adieu : je ferai bien pressée de
 " vous pardonner. Vous viendrez quand
 " vous voudrez ; vous serez mieux reçus
 " que ne l'exigeroient vos soupçons.
 " Dispensez - vous seulement de vous
 " mettre en peine de ma réputation.
 " Peu m'importe celle qu'on me donne.
 " Ma conduite est bonne , & cela me
 " suffit. Au surplus , j'ignorois absolu-

ment ce qui est arrivé aux deux personnes qui me font aussi chères qu'à vous. „

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras , & me replongea dans un autre qui n'étoit guere moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour , avec une extrême rapidité , cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur , & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mad. d'H. ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille , de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire , & d'éviter , surtout dans le moment même , toute rupture & tout éclat ; & moi , par les insulces les plus ouvertes & les plus atroces , illoisachever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre , de sa part , qu'une réponse si fiere , si dédaigneuse , si mépris-

sante , que je n'aurois pu , sans la plus indigne lâcheté , m'abstenir de quitter ma maison sur - le - champ. Heureusement plus adroite encore que je n'étois emporté , elle évita , par le tour de sa réponse , de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit , ou sortir , ou l'aller voir sur - le - champ ; l'alternative étoit inévitabile. Je pris le dernier parti , fort embarrassé de ma contenance , dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer , sans compromettre ni Mad d'H. , ni Thérefe ? Et malheur celle que j'aurois nommée ! Il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme impłacable & intrigante ne me fît craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur , que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres , afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emp̄ortemens plus inexcusables , nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme , & sur-tout une amie

comme

Tom

comme je venois de traiter Mad. D'.....y.
Mais ici commence la grande & noble
tâche que j'ai dignement remplie , d'ex-
pier mes fautes & mes foibleesses cachées ,
en me chargeant de fautes plus graves ,
dont j'étois incapable , & que je ne com-
mis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que
j'avois redoutée , & j'en fus quitte pour
la peur. A mon abord , Mad. D'.....y
me sauta au cou , en fondant en larmes.
Cet accueil inattendu , & de la part d'une
ancienne amie , m'émut extrêmement ; je
pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quel-
ques mots qui n'avoient pas grand sens ;
elle m'en dit quelques-uns qui en avoient
encore moins , & tout finit là. On avoit
servi ; nous allâmes à table , où dans l'at-
tente de l'explication , que je croyois
remise après le souper , je fis mauvaise
figure ; car je suis tellement subjugué
par la moindre inquiétude qui m'occupe ,
que je ne faurois la cacher aux moins
air-voyans. Mon air' embarrassé devoit

lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain ; & nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes , ou de quelques propos honnêtes de ma part , par lesquels lui témoignant ne pouvoit encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons , je lui protestois avec bien de la vérité , que s'ils se trouvoient mal fondés , ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons , ni comment ils m'étoient venus & tout notre rascommodelement , tant à sa part que de la mienne , consista dans l'embrassement du premier abord. Puis qu'elle étoit seule offensée , au moins dans la forme , il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même & je m'en retournaï comme j'étois venu

Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant , j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle , & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même , parce qu'elle paroifsoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là , comme on verra bientôt , le seul chagrin que m'attira ma faiblesse ; mais j'en avois d'autres non moins sensibles , que je ne m'étois point attirés , & qui n'avoient pour cause que le desir de m'arracher de ma solitude , (*) à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H.....s. Depuis mon établissement à Hermitage , Diderot n'avoit cessé de m'y harceler , soit par lui - même , soit par Deleyre ; & je vis bientôt , aux plai-

(*) C'est - à - dire , d'en arracher la veille , dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que , durant tout ce long orage , ma stupide connaissance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi , mais elle , qu'on vouloit rayer à Paris.

santries de celui-ci sur mes courses bataclairesques , avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de celz dans mes prises avec Diderot ; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire , que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espece de poétique en dialogue , qu'il y a jointe , je fus surpris & même un peu contristé d'y trouver , parmi plusieurs choses désobligeantes , mais tolérables , contre les solitaires , cette âpre & dure sentence , sans aucun adoucissement : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque , & présente deux sens , ce me semble : l'un très-vrai , l'autre très-faux ; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est & veut être seul , puisse & veuille nuire à personne , & par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même , exigeoit donc

une interprétation ; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur qui , lorsqu'il imprimoit cette sentence , avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroifsoit choquant & mal-honnête , ou d'avoir oublié en la publiant , cet ami solitaire , ou s'il s'en étoit souvenu , de n'avoir pas fait , du moins en maxime générale , l'honorables & juste exception qu'il devoit , non-seulement à cet ami , mais à tant de sages respectés , qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite , & dont , pour la premiere fois depuis que le monde existe , un écrivain s'avise , avec un seul trait de plume , de faire indistinctement au- tant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot , je l'estimois sincérement , & je comptois avec une entiere confiance sur les mêmes sensimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts , mes pen-
sions , ma maniere de vivre , sur tout ce

138 LES CONFESSIONS.

qui n'intéressoit que moi seul ; révolté de voir un homme plus jeune que moi, vouloir à toute force me gouverner comme un enfant ; rebuté de sa facilité à promettre , & de sa négligence à tenir ; ennuyé de tant de rendez - vous donnés & manqués de sa part , & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derchef ; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui - même , & de dîner seul le soir , après être allé devant de lui jusqu'à S. Denis , & l'avoir attendu toute la journée : j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave , & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre , mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes ; & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article ; la voici mot pour mot (liaison A , N°. 33.) " Je suis bien a-

» que mon ouvrage vous ait plû , qu'il
 » vous ait touché . Vous n'êtes pas de
 » mon avis sur les hermites ; dites - en
 » tant de bien qu'il vous plaira ; vous
 » serez le seul au monde , dont j'en pen-
 » serai : encore y auroit - il bien à dire
 » là - dessus , si l'on pouvoit vous parler
 » sans vous fâcher . Une femme de qua-
 » tre - vingts ans ! &c. On m'a dit une
 » phrase d'une lettre du fils de Mad.
 » D..... y , qui a dû vous peiner beau-
 » coup , ou je connois mal le fond de
 » votre ame . »

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage , Mad. le Vasseur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop seule . Ses propos là - dessus m'étant revenus , je lui offris de la renvoyer à Paris , si elle s'y plaitoit davantage ; d'y payer son loyer , & d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi . Elle rejeta mon offre , me protesta qu'elle se

plaisoit fort à l'Hermitage , que l'air de la campagne lui faisoit du bien ; & l'on voyoit que cela étoit vrai , car elle y rajeunissoit , pour ainsi dire , & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'a fura même qu'elle eût été dans le fond , très - fâchée que nous quittassions l'Hermitage , qui réellement étoit un séjour charmant ; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits , dont elle avoit le maniement ; mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire , pour tâcher de m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi , ils tâcherent d'obtenir par le scrupule , l'effet que la complaisance n'avoit pas produit , & me firent un crime de garder là cette vieille femme , loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge ; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens , dont l'excellent air du pays prolonge la vie , pouvoient tirer ces secours de Montmorency , que j'avois à ma porte ; & comme s'il n'y avoit des viciliards

qu'à Paris , & que par - tout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mad. le Vaseur , qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité , étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées , qui lui duroient quelques jours , & lui servoient de remede. A Paris , elle n'y faisoit jamais rien , & laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage , sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe : parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne , c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser , quoiqu'elle s'y portât très - bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis , sous peine d'homicide , de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces , sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence , qu'il n'y avoit que le déchant qui fut seul ; & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & *et cætera* qu'il y avoit bénignement

142 LES CONFESSIONS.

ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche , qu'en m'en rapportant à Mad. le Vasseur elle -même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mad. D'.... y. Pour la mettre plus à son aise , je ne voulus point voir sa lettre , & je lui montrai celle que je vais transcrire , & que j'écrivois à Mad. D'.... y , au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure , & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

“ Le jeudi.

„ Mad. le Vasseur doit vous écrire ,
„ ma bonne amie : je l'ai priée de vous
„ dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour
„ la mettre bien à son aise , je lui ai dit
„ que je ne voulois point voir sa lettre
„ & je vous prie de ne me rien dire de
„ ce qu'elle contient.

„ Je n'enverrai pas ma lettre , puisque
„ vous vous y opposez ; mais me fentan

très - grièvement offensé , il y auroit ,
 à convenir que j'ai tort , une bassesse
 & une fausseté que je ne saurois me
 permettre . L'Evangile ordonne bien à
 celui qui reçoit un soufflet , d'offrir
 l'autre joue , mais non pas de deman-
 der pardon . Vous souvenez - vous de
 cet homme de la comédie , qui crie en
 donnant des coups de bâton ? Voilà le
 rôle du philosophe .

„ Ne vous flattez pas de l'empêcher
 de venir par le mauvais temps qu'il
 fait . Sa colere lui donnera le temps &
 les forces que l'amitié lui refuse , &
 ce sera la premiere fois de sa vie qu'il
 sera venu le jour qu'il avoit promis . Il
 s'excédera pour venir me répéter de
 bouche les injures qu'il me dit dans
 ses lettres ; je ne les endurerai rien
 moins que patiemment . Il s'en retour-
 nera être malade à Paris ; & moi , je
 serai , selon l'usage , un homme fort
 odieux . Que faire ? Il faut souffrir .

„ Mais n'admirez - vous pas la sageflâ-

144 LES CONFESSIONS.

„ de cet homme qui vouloit me venir
„ prendre à S. Denis en fiacre , y dîner
„ me ramener en fiacre , & à qui , huit
„ jours après , (laisse A , N° . 34.)
„ fortune ne permet plus i'aller à l'Her-
„ mitage autrement qu'à pied ? Il n'est
„ pas absolument impossible , pour par-
„ ler son langage , que ce soit là le tems
„ de la bonne foi ; mais en ce cas , il
„ faut qu'en huit jours il soit arrivé de
„ sianges changemens dans sa fortune .

„ Je prends part au chagrin que vous
„ donne la maladie de Mad. votre mere
„ mais vous voyez que votre peine n'est
„ proche pas de la mienne. On souffre
„ moins encore à voir malades , les
„ personnes qu'on aime , qu'injustes
„ cruelles.

„ Adieu , ma bonne amie : voici
„ derniere fois que je vous parlerai
„ cette malheureuse affaire. Vous
„ parlez d'aller à Paris , avec un froid
„ froid qui me réjouiroit dans un au-
„ temps . „

J'écri

Tom

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait
au sujet de Mad. le Vasseur , sur la pro-
position de Mad. D'..... y elle-même ;
& Mad. le Vasseur ayant choisi , comme
on peut bien croire , de rester à l'Hermit-
age , où elle se portoit très - bien , où
elle avoit toujours compagnie , & où elle
vivoit très - agréablement ; Diderot ne
sachant plus de quoi me faire un crime ,
m'en fit un de cette précaution de ma
part , & ne laissa pas de m'en faire un
autre , de la continuation du séjour de
Mad. le Vasseur à l'Hermitage , quoique
cette continuation fût de son choix , &
qu'il n'eût tenu & ne tint toujours qu'à
elle de retourner vivre à Paris , avec les
mêmes secours de ma part qu'elle avoit
mprès de moi.

Voilà l'explication du premier repro-
che de la lettre de Diderot , N°. 33. Celle
du second est dans sa lettre N°. 34. " Le
Lettré (c'étoit un nom de plaisante-
rie , donné par G.... au fils de Mad.
D'..... y) le Lettré a dû vous écrire
Tome V. N

„ q' il y avoit sur le rempart vingt pau-
 „ vres qui mourroient de faim & de froid,
 „ & qui attendoient le liard que vous
 „ leur donnez. C'est un échantillon de
 „ notre petit babil. & si vous en-
 „ tendiez le reste , il vous amuseroit
 „ comme cela. „

Voici ma réponse à ce terrible argu-
 ment , dont Diderot paroifsoit si fier.

“ Je crois avoir répondu au *Lettré*,
 c'est - à dire , au fils d'un fermier-général,
 que je ne plaignois pas les pauvres qu'il
 avoit apperçus sur le rempart , attendans
 mon liard ; qu'apparemment il les en
 avoit amplement dédommagés ; que je
 l'établissois mon substitut ; que les pau-
 vres de Paris n'auroient pas à se plaindre
 de cet échange ; que je n'en trouverois
 pas aisément un aussi bon pour ceux de
 Montmor ncy , qui en avoient beaucoup
 plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard
 respectable , qui , après avoir passé sa vie
 à travailler , ne le pouvant plus , meurt
 de faim sur ses vieux jours. Ma con-

scierice est plus contente des deux sols que je lui donne tous les lundis , que des cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisans , vous autres philosophes , quand vous regardez tous les habitans des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer & servir l'humanité ; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes , „

Tels étoient les singuliers scrupules , sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbecillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris , & prétendoit me prouver par mon propre exemple , qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale , sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui , comment j'eus la bêtise de lui répondre & de me fâcher , au lieu de lui tire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mad. D.....y & les clamours de la cotterie H.....e

avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mad. d'H. elle-même, grande enthousiaſte de Diderot, voulut que j'alleſſe le voir à Paris, & que je fiffe toutes les avances d'un raccommodeſement qui, tout ſincere & entier qu'il fut de ma part, fe trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux fur mon cœur, dont elle fe fervit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en effuyoit alors un très-violent au ſujet de fa piece, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir pris en entier de Goldoni. Diderot, plus ſenſible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mad. de Graſigny avoit même eu la méchanteté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occaſion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le

contraire ; & j'allai passer deux jours , non - seulement avec lui , mais chez lui. Ce fut , depuis mon établissement à l'Hermitage , mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt , qui eut une attaque d'apoplexie , dont il n'a jamais été bien remis , & durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrasement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire , savoir les oublier. Il n'y voit point eu de procédés souterrains , du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec Mad. D'.....y. Il me montra le plan du *Pere de famille*. Voilà , lui dis-je , la meilleure défense du *Fils naturel*. Gardez le silence , travaillez cette pièce avec soin , & puis jetez-la tout

d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la *Julie*, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut son terme ; c'est-à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavardage de la fièvre ; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième sur-tout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H....k. Nous étions loin de compte car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignoïs d'avoir l'obligation à cet homme là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura qu'M. d'H....k m'aimoit de tour son cœur qu'il falloit lui pardonner un ton qui

prenoit avec tout le monde , & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me repréSENTA que refuser le produit de ce manuscrit , après l'avoir accepté deux ans auparavant , étoit un affront au donateur , qu'il n'avoit pas mérité , & que ce refus pourroit même être mésinterprété , comme un secret reproche d'avoir attendu si long - temps d'en conclure le marché. Je vois d'H....k tous les jours , ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content , croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une basseſſe ? Bref , avec ma foibleſſe ordinaire , je me laiffai subjuguer , & nous allâmes souper chez le baron , qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froide-ment , & presque mal-honnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sen-ſir dès long - temps auparavant , que depuis que G.... fréquentoit la maison

d'A...e , on ne m'y voyoit plus d'aut
bon œil.

Tandis que j'étois à Paris , S. L....
y arriva de l'armée. Comme je n'en
vois rien , je ne le vis qu'après mon re-
tour en campagne , d'abord à la C....e ,
& ensuite à l'Hermitage , où il vint avec
Mad. d'H..... me demander à dîner. On
peut juger si je les reçus avec plaisir!
Mais j'en pris bien plus encore à voir
leur bonne intelligence. Content de n'a-
voir pas troublé leur bonheur , j'en étois
heureux moi-même ; & je puis jurer que
durant toute ma folle passion , mais sur-
tout en ce moment , quand j'aurois pu
lui ôter Mad. d'H..... , je ne l'aurois
pas voulu faire , & je n'en aurois pas
même été tenté. Je la trouvois si aimable ,
aimant S. L....t , que je m'imaginois à
peine qu'elle eût pu l'être autant en m'ai-
mant moi-même ; & sans vouloir troubler
leur union , tout ce que j'ai le plus vé-
tablement désiré d'elle dans mon délire ,
étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin , de

quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit ; mais étoit donc plus.

Pour S. L.....t, il se conduisit en honnête homme & judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni, même avec indulgence. Il me traitaurement, mais amicalement ; & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & passagere, avec un vice de caractère. S'il y avoit de la faute dans tout ce qui s'étoit passé, il en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit-ce

pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois-je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place , il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fût Mad. d'H..... elle étoit femme ; il étoit absent ; les occasions étoient fréquentes , les tentations étoient vives, & il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès , contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi , dans un pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse , au fond de mon cœur , un témoignage assez honorable , tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours , me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable , & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner , le

lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui S. L.... t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture ; & moi jadis si fier, aujourd'hui si fol, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances ; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mad. d'H.... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre ; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendais ma guérison, ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion, en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mad. d'H..... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée; je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais sué. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres, je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment. Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ; je compris que l'examen du paquet que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en fus

doulez

bouter à mon tour , & j'avoue que j'en
doute encore. Non , l'on ne met point
au feu de pareilles lettres. On a trouvé
brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu !
qu'auroit-on donc dit de celles-là ? Non ,
non , jamais celle qui peut inspirer une
pareille passion , n'aura le courage d'en
brûler les preuves. Mais je ne crains pas
non plus qu'elle en ait abusé , je ne l'en
crois pas capable ; & de plus , j'y avois
mis bon ordre. La folle , mais vive crainte
d'être persifflé , m'avoit fait commencer
cette correspondance sur un ton qui mit
mes lettres à l'abri des communications.
Je portai jusqu'à la tutoyer , la familiarité
que j'y pris dans mon ivresse : mais quel
tutoiemment ! elle n'en devoit sûrement
pas être offensée. Cependant elle s'en
aignit plusieurs fois , mais sans succès ;
ses plaintes ne faisoient que réveiller
ses craintes ; & d'ailleurs , je ne pou-
vais me résoudre à retrograder. Si ces
maîtres font encore en être , & qu'un

jour elles soient vues, on connoittra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mad. d'H., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à S. L....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurais dû chercher plus tôt. Il y eut des fêtes à la C.....e, pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mad. d'H., d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer ; savoir, le desir de montrer que l'auteur du *Devin du village* favoit la musique ; car je m'appercevois depuis long-temps, que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. D... que chez M. de la Popliniere, quant

de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes , & sous leurs yeux ; enfin l'opéra des *Muses galantes* , celui même du *Devin* ; un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel , & qu'elle avoit chanté au concert spirituel ; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres , tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit cependant , même à la C.....e , & je voyois que M. D'..... y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela , je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e , & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea Delinant , le gouverneur de son fils , de les faire. Delinant arrangea des paroles convenables au sujet ; & huit jours après qu'elles m'eurent été données , le motet fut achevé. Pour cette fois , le répit fut mon Apollon , & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les

O ij

paroles commencent par ces mots : *Ego sedes hic tonantis.* (*) La pompe du début répond aux paroles, & toute la suite du mo et est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'..... y rassembla les meilleurs symphonistes. Mad. Brum, chanteuse Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès, qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissements. Je donnai, pour la faveur de M. D'..... y, l'idée d'une espece de pièce, moitié drame, moitié pantomime que Mad. D'..... y composa, & dont je fis encore la musique. G...., en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après, on ne parla plus : mais du moins on ne mi

(*) J'ai appris depuis, que ces paroles étoient de Sainteul. & que M. Delaval se les étoit doucement appropriées.

L I V R E I X. 161

plus en question, que je sache, si je favoisois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable, par des airs que je ne vis jamais à personne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de Mad. D.....y ; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mad. D.....y, comment les nouveaux - venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois, une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident

de secrets qui lui importoient beaucoup davantage , & dont elle étoit bien sûre , elle s'en défendit toujours très-fortement . Je compris que cette réserve venoit de G. , qui , dépositaire de tous mes secrets , ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens .

Quelque prévention que mes anciens sentimens , qui n'étoient pas éteints , & le mérite réel de cet homme là me donnaissent en sa faveur , elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire . Son abord fut celui du comte de Tuffiere ; à peine daigna-t-il me rendre le salut ; il ne m'adressa pas une seule fois la parole , & me corrigea bientôt de la lui adresser , en ne me répondant point du tout . Il passoit par - tout le premier , prenoit par - tout la premiere place , sans jamais faire aucune attention à moi . Passe pour cela , s'il n'y eût pas mis une affection choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille . Un soir Mad. D. y se trouvant un peu incom-

modée , dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre , & monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle ; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise ; il n'y avoit que deux couverts. On fert : Mad. D'.... y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil , s'établit à l'autre coin , tire la petite table entre eux deux , déplie sa serviette , & se met en devoir de manger , sans me dire un seul mot. Mad. D'.... y rougit , & pour l'engager à réparer sa grossièreté , m'offre sa propre place. Il ne dit rien , ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu , je pris le parti de me promener par la chambre , en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table , loin du feu , sans me faire la moindre honnêteté , à moi incommodé , son ainé , son ancien dans la maison , qui l'y avois introduit , & à qui même , comme favori de la dame , eût dû faire les honneurs. Toutes ses

manieres avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur ; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien cuistre , qui chez le prince de Saxe - Gotha , se tenoit honoraire de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence , & cette morgue insultante , avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il favoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guere que pour me plaindre de ma fortune , dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content , & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bien faisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité , blâmer mon ingratitude, misanthropie , & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui , & un malheureux tel que moi , que des liaisons

tons de bienfaits d'une part , & d'obligations de l'autre , sans y supposer , même dans les possibles , une amitié d'égal à égal. Pour moi , j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent , il ne m'en prêta jamais ; je l'avois gardé dans sa maladie , à peine me venoit-il voir dans les miennes ; je lui avois donné tous mes amis , il ne m'en donna jamais aucun des siens ; je l'avois proné de tout mon pouvoir ; il s'il m'a proné , c'est moins publiquement , & c'est d'une autre maniere. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espece. Comment étoit-il donc mon Mécène ? Comment étois-je son protégé ? Cela me passoit , & me passe encore.

Il est vrai que , du plus au moins , il étoit arrogant avec tout le monde , mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois S. L.....t faillit à lui jeter son assiette à la tête , sur une espece de démenti qu'il lui donna

en pleine table, en lui disant grossièrement : *cela n'est pas vrai.* A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, & devint même ridicule, à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appelloit jamais son laquais que *par eh !* comme si , sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions, il lui jetoit l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main. Enfin , oubliant tout - à - fait qu'il étoit homme , il le traitoit avec un mépris si choquant , avec un dédain si dur en toute chose , que ce pauvre garçon , qui étoit un fort bon sujet , que Mad. D'.....y lui avoit donné , quitta son service , sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Aussi fat qu'il étoit vain , avec ses gros

yeux troubles & sa figure dégingandée , il avoit des prétentions près des femmes , & depuis sa farce avec Mlle. Fel , il passoit auprès de plusieurs d'entre elles , pour un homme à grands sentimens. Cela l'avoit mis à la mode , & lui avoit donné du goût pour la propreté de femme ; il se mit à faire le beau ; sa toilette devint une grande affaire ; tout le monde fut qu'il mettoit du blanc , & moi qui n'en croyois rien , je commençai de le croire , non seulement par l'embellissement de son teint , & pour avoir trouvé des tasses de blanc sur sa toilette , mais sur ce qu'entrant un matin dans sa chambre , je le trouvai brossant ses ongles avec une petite vergette faite exprès ; ouvrage qu'il continua fièrement devant moi. Je jugeai qu'un honime qui passe deux heures tous les matins à brossoir ses ongles , peut bien passer quelques instans à remettre de blanc les creux de sa peau. Le bon honime Gauffecourt , qui n'étoit pas fac à diable , l'avoit assez plaisamment surnommé **TIRAN - LE - BLANC.**

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils acheverent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, puisse conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'âme & d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordeoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites âmes ? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Eh mon Dieu ! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappellai le sommaire de sa morale, que Mad. D'..... y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article ; savoir, que l'unique

l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout, les penchans de son cœur. Cette morale , quand je l'appris , me donna terriblement à penser , quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite , & je n'en eus que trop , dans la suite , la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure , dont Diderot m'a tant parlé , mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappellai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés , il y avoit plusieurs années , que cet homme étoit faux ; qu'il jouoit le sentiment , & sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souviens de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F. 1 & Mad. de C. x , qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre , & qui devoient le connoître , puisque Mad. de C. x étoit fille de Mad. de R. t , intime amie du feu comte de F.... e , & que M. de C. l , très-lié alors avec le vicomte

de P.....e, avoit beaucoup vécu au
Palais - royal, précisément quand G....
commençoit de s'y introduire. Tout Pa-
ris fut instruit de son désespoir après la
mort du comte de F....e. Il s'agissoit de
soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée
après les rigueurs de Mile. Fel, & dont
j'aurois vu la fanterie mieux que per-
sonne, si j'eusse alors été moins avangé.
Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castris,
où il joua dignement son rôle, livré à
la plus mortelle affliction. Là, tous les
matins il alloit dans le jardin pleurer à
son aise, tenant sur ses yeux son mou-
choir baigné de larmes, tant qu'il étoit
en vue de l'hôtel; mais au détour d'une
certaine allée, des gens auxquels il ne
songeoit pas, le virent mettre à l'instant
le mouchoir dans sa poche, & tirer un
livre. Cette observation qu'on répéta, fut
bientôt publique dans tout Paris, & pres-
que aussi-tôt oubliée. Je l'avois oubliée
moi-même: un fait qui me regardoit,
servit à me la rappeller. J'étois à l'extré-

mité dans mon lit, rue de Grenelle : il étoit à la campagne ; il vint un matin me voir, tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même. Je fus un moment après, qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espece ; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis sans exception ; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'avois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison, où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mad. de Créqui qui refusa de l'admettre, & qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps là. G...., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot, pour m'engager de faire au moins leur

connoissance ; & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui , jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance , pas même le comte de F....e , chez lequel il demeuroit , & avec lequel il m'eût par conséquent été très-agréable de former quelque liaison ; ni le comte de S.....g son parent , avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis , dont je fis les siens , & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connaissance , changerent sensiblement pour moi , quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens ; je lui ai donné tous les miens , & il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié , quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même , au commencement , m'avertit plufieurs fois que G.... , à qui je donnois tant de confiance , n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage , quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La maniere dont j'avois disposé de mes enfans , n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis , uniquement pour les en instruire , pour ne pas paroître à leurs yeux , meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot , G.... , Mad. D'.... y. Duclos , le plus digne de ma confidence , fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant ; par qui ? Je l'ignore. Il n'est guere probable que cette infidélité soit venue de Mad. D'.... y , qui savoit qu'en l'imitant , si j'en eusse été capable , j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot , alors si unis en tant de choses , sur-tout contre moi , qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je pairois que Duclos , à qui je n'ai pas dit mon secret , & qui , par conséquent , en étoit le maître , est le seul qui me l'ait gardé.

G.... & Diderot , dans leur projet de m'ôter les gouverneuses , avoient fait ef-

fort pour le faire entrer dans leurs vues, il s'y refusa toujours avec dédain. Ce fut que dans la suite, que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entre eux à ce égard ; mais j'en appris dès lors assez par Thérèse, pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, & qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes, d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Ducklos le prouve sans repique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mad. le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient ils donc dans ces singuliers tête-à-tête ? Pourquoi ce profond mystère ? La con-

versation de cette vicille femme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune , & assez importante pour en faire un si grand secret ? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duraient , ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors , je commençai de m'en étonner . Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude , si j'avois su dès lors ce que cette femme me préparoit .

Malgré le prétendu zèle pour moi , dont G.... se targuoit au - dehors , & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même , il ne me revenoit rien de lui , d'aucun côté , qui fût à mon avantage ; & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi , tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir . Il m'ôtoit même , autant qu'il étoit en lui , la ressource du métier que je m'étois choisi , en me décriant comme un mauvais copiste : & je conviens qu'il disoit en cela la vérité ; mais ce n'étoit pas à lui de la dire . Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie ,

en se servant d'un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire enfin mon ancienne prévention, qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect ; & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mad. D'.... y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui ; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer

dans aucun détail des faits , elle le justifioit par son caractère concentré ; & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami , m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite , & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois , j'achevai de me laisser vaincre : j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé , & qu'en ce cas , j'avois réellement envers un ami , des torts graves , que je devois réparer. Bref , comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot , avec le baron d'H.....k , moitié gré , moitié foiblesse , je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger ; j'allai chez G.... comme un autre George Dandin , lui faire des excuses des offenses qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis , qu'il n'y a point de haine qu'on ne défarre à force de douceur & de bons procédés ;

au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder ; & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce, que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), & dont la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'affouvoir.

(*) Je n'ai donné, dans la suite, au dernier le surnom de jongleur, que longtemps après son inimitié déclarée, & les sanglantes persécutions qu'il m'avoit suscitées à Geneve & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom, quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

Je m'attendois que , confus de ma condescendance & de mes avances , G..... me recevroit , les bras ouverts , avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain , avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi , j'eus rempli , en peu de mots & d'un air timide , l'objet qui m'amenoit près de lui ; avant de me recevoir en grace , il prononça avec beaucoup de majesté , une longue harangue qu'il avoit préparée , & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus , & sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'en lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit , je me disois tout bas , qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent & avec tant d'affection , qu'il me fit penser que , s'il me suivoit en cela que les sentiments de

son cœur , il seroit moins frappé de cette maxime , & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis depuis ma plus tendre enfance , je n'en avois pas perdu un seul , si ce n'est par la mort , & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion : ce n'étoit pas une maxime que je me fuisse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre , pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence , si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence ; la question étoit , à quel titre il l'avoit obtenue ; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse , en s'élevant lui-même , ou en cherchant à me rabaisser. Enfin , quand il eut mis à son gré , entre lui & moi , toute la distance qui pouvoit donner du

prise

Top

prix à la grace qu'il m'alloit faire , il m'accorda le baiser de paix , dans un léger embrassement qui ressemblloit à l'accollade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues , j'étois ébahie , je ne favoys que dire , je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple , en lui faisant grace du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence , auxquels le vulgaire donne tant de poids , & combien souvent l'audace & la fierté sont du côté du coupable , la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur , que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une oreille réconciliation ne changea pas ses manières ; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout , & de ne dire plus rien.

Tant de chagrins , coup sur coup , me jeterent dans un accablement qui ne me laissoit guere la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de S. L.....t , négligé de Mad. d'H., n'osant plus m'ouvrir à personne , je commençai de craindre qu'en faisant de l'amitié l'idole de mon cœur , je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Epreuve faite , il ne restoit de toutes mes liaisons , que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime , & à qui mon cœur pût donner sa confiance : Duclos , que depuis ma retraite à l'Hermitage , j'avais perdu de vue , & S. L.....t. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier , qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve ; & je résolus de lui faire pleinement mes confessions , en tout ce qui ne compromettoit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piège de ma passion , pour me tenir plus rapproché d'elle ; mais il est certain que je me serrois jeté dans les bras de son cœur q

amant sans réserve , que je me ferois mis pleinement sous sa conduite , & que j'aurois poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre , à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu , quand j'appris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mad. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralysie ; & Mad. d'H. , que son affliction finit par rendre malade elle-même , & qui fut hors d'état de m'écrire sur-le-champ , me marqua deux ou trois jours après , de Paris où elle étoit alors , qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle ; mais je doute que le ferrement de cœur qu'elle me donna , fût moins pénible que sa douleur & ses larmes. Le chagrin de le favoirdans cet état , augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre , me toucha

plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors ; & je sentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre estime la force dont j'avois besoin pour supportant de déplaisir. Heureusement, ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement ; il ne m'oublia pas malgré son attaque , & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même , que j'avois trop mal jugé de ses sentiments & de son état. Mais il est temps d'en venir à une grande révolution de ma destinée , à une catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes , & qui, d'une bien légère cause , a tiré de si terrible effets.

Un jour que je ne songeais à rien moins que de sortir l'utilité autre chose qu'en avoient air ne lui étoit point ordinaire , personne au monde ne sachant mieux qu'elle goûterner son visage & ses mouvements. Ma voyag

ami, me dit-elle, je pars pour Geneve ; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir & consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise & à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée, trente-six heures auparavant, sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmeneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmeneroit son fils avec M. Delinant ; & puis elle sorta négligemment : Et vous, monsieur, ne viendrez-vous pas aussi ? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que dans la saison où nous entrions, j'étois à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade ; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, & il n'en fut plus question. Nous parlâmes plus que des préparatifs de Mon voyage, dont elle s'occupoit avec

beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas besoin de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avoit à ce voyage, un motif secret qu'on me taisoit. Ce secret, qui n'en étoit ~~un~~ dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître - d'hôtel, qui le favoit de la femme - de - chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce secret à Mad. D'.... y, puisque je ne le tiens pas d'elle, il est trop lié avec ceux que j'en tiens, pour que je puisse l'en séparer ainsi je me tairai sur cet article. Mais ces secrets, qui jamais ne sont sortis ni ne sortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été fus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de Mad. D'.... y.

Instruit du vrai motif de ce voyage, je n'eurois reconnu la secrete impulsion d'une main ennemie, dans la tentative de m'y faire le chaperon de Mad. D'.... y elle :

mais elle avoit si peu insisté , que je persistai à ne point regarder cette tentative comme sérieuse , & je ris seulement du beau personnage que j'aurois fait là , si je fusse eu la sottise de m'en charger. Au reste , elle gagna beaucoup à mon refus , car elle vint à bout d'engager son mari même à l'accompagner.

Quelques jours après , je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet seulement plié en deux , de maniere que tout le dedans se lisoit sans peine , me fut adressé chez Mad. D'..... y , & recommandé à M. Delinant , le gouverneur du fils & le confident de la mere.

Billet de Diderot , liaison A , N°. 52.

" Je suis fait pour vous aimer , & pour vous donner du chagrin. J'apprends que Mad. D'..... y va à Geneve , & je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon ami , content de Mad. D'..... y , il faut partir avec elle : mécontent , il faut partir bea-

„ coup plus vite. Etes-vous surchargé
„ du poids des obligations que vous lui
„ avez ? Voilà une occasion de vous ac-
„ quitter en partie & de vous soulager.
„ Trouverez-vous une autre occasion
„ dans votre vie, de lui témoigner votre
„ reconnoissance ? Elle va dans un pays
„ où elle sera comme tombée des nues.
„ Elle est malade : elle aura besoin d'a-
„ musement & de distraction. L'hiver !
„ voyez, mon ami. L'objection de votre
„ santé peut être beaucoup plus forte
„ que je ne la crois. Mais êtes-vous
„ plus mal aujourd'hui que vous ne
„ l'étiez il y a un mois, & que vous ne
„ le ferez au commencement du prin-
„ temps ? Ferez-vous dans trois mois
„ d'ici le voyage plus commodément
„ qu'aujourd'hui ? Pour moi, je vous
„ avoue que si je ne pouvois supporter
„ la chaise, je prendrois un bâton & je
„ la suivrois. Et puis ne craignez-vous
„ point qu'on ne méfinterprete votre
„ conduite ? On vous soupçonnera, ou

d'ingratitude , ou d'un autre motif secret. Je fais bien que , quoi que vous fassiez , vous aurez toujours pour vous le témoignage de votre conscience : mais ce témoignage suffit - il seul , & est - il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes ? Au reste , mon ami , c'est pour m'accuser avec vous & avec moi , que je vous écris ce billet. S'il vous déplaît , jetez - le au feu , & qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût jamais été écrit. Je vous salue , vous aime , & vous embrasse. , ,

Le tremblement de colere , l'éblouissement qui me gagnoient en lisant ce billet , & qui me permirent à peine de lachever , ne m'empêcherent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle Diderot affectoit un ton plus doux , plus caressant , plus honnête , que dans toutes ses autres lettres , dans lesquelles il me traitoit tout au plus de mon cher , sans signier m'y donner le nom d'ami. Je

vis aisément le ricochet par lequel m
venoit ce billet , dont la suscription ,
forme & la marche déceloient même aisé-
ment - adroitemment le détour : car nou-
nous écrivions ordinairement par la post-
ou par le messager de Montmorency ,
ce fut la première & l'unique fois qu'
se servit de cette voie là .

Quand le premier transport de ma indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur-le-champ, à l'Hermitage où j'étois pour lors, à M. C.....c, pour la montrer à Mme D.....y, à qui dans mon aveugle colère, je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

“ Mon cher ami , vous ne pouvez f
„ voir ni la force des obligations que
„ puis avoir à Mad. D'.....y , ni jusqu'
„ quel point elles me lient , ni si elle
„ réellement besoin de moi dans sa
„ voyage , ni si elle desire que je l'a
„ compagnie , ni s'il m'est possible de

faire , ni les raisons que je puis avoir de m'en abstenir. Je ne refuse pas de discuter avec vous tous ces points ; mais , en attendant , convenez que me prescrire si affirmativement ce que je dois faire , sans vous être mis en état d'en juger , c'est , mon cher philosophe , opiner en franc étourdi. Ce que je vois de pis à cela , est que votre avis ne vient pas de vous. Outre que je suis peu d'humeur à me laisser mener sous votre nom , par le tiers & le quart , je trouve à ces ricochets , certains détours qui ne vont pas à votre franchise , & dont vous ferez bien pour vous & pour moi , de vous abstenir désormais.

„ Vous craignez qu'on n'interprete mal ma conduite ; mais je défie un cœur comme le vôtre , d'oser mal penser du mien. D'autres peut - être par-
séroient mieux de moi , si je leur ressemblais davantage , Que Dieu me préserve de me faire approuver d'eux !

192 LES CONFESSIONS.

„ Que les méchans m'épient & m'inter-
„ pretent : Rousseau n'est pas fait pour
„ les craindre , ni Diderot pour les
„ écouter.

„ Si votre billet m'a déplu , vous voi-
„ lez que je le jette au feu , & qu'il n'en
„ soit plus question. Pensez - vous qu'il
„ oublie ainsi ce qui vient de vous
„ Mon cher , vous faites aussi bon mar-
„ ché de mes larmes dans les peines que
„ vous me donnez , que de ma vie & de
„ ma santé dans les soins que vous m'ex-
„ hortez à prendre. Si vous pouviez
„ vous corriger de cela , votre amitié
„ m'en seroit plus douce , & j'en devien-
„ drois moins à plaindre. „

En entrant dans la chambre de Ma-
D'..... y , je trouvai G. avec elle ,
j'en fus charmé. Je leur lus à haute &
claire voix , mes deux lettres avec un
intrépidité dont je ne me serois pas cri-
capable , & j'y ajoutai en finissant , quel-
ques discours qui ne la démentoient
pas. A cette audace inattendue dans un

homme

homme ordinairement si craintif, je les vis l'un & l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot ; je vis sur-tout cet homme arrogant bailler les yeux à terre, & n'oser soutenir les étincelles de mes regards : mais dans le même instant, au fond de son cœur, il juroit ma perte, & je suis sûr qu'ils la concerterent avant de se séparer.

Ce fut à peu près dans ce temps là, que je reçus enfin par Mad. d'H..... la réponse de S. L..... t, (laisse A, N° 57.) datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment là, par les témoignages d'estime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnerent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir ; mais il est constant que si S. L..... se fût trouvé moins sensé,

moins généreux, moins honnête homme,
j'étois perdu sans retour.

La faison devenoit mauvaise, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mad. d'H. me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée, & me donna rendez - vous à Eaubonne. Ce jour se trouva, par hasard, le même où Mad. D'.... y quittoit la C. e pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, & j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de S. L. t dans ma poche ; je la lus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis & tins la résolution de ne voir plus en Mad. d'H. que mon amie & la maîtresse de mon ami ; & je passai tête-à-tête avec elle, quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infinité, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente, que jusqu'à

ois j'avois eus auprès d'elle. Comme elle avoit trop que mon cœur n'étoit pas changé , elle fut sensible aux efforts que j'avois faits pour me vaincre ; elle m'en estima davantage , & j'ens le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de S. L. . . . t , qui , quoiqu'assez bien rétabli de son attaque , n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre , & quitta le service pour venir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous terminâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois , & nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet serait durable , vu que tous les sentimens qui peuvent unir des cœurs sensibles & Je crois , en faisoient la base , & que nous plus semblions à nous trois assez de talents & de connaissances pour nous suffire à nous-mêmes , & n'avoir besoin d'aucun complément étranger. Hélas ! en me liant à l'espoir d'une si douce vie , je ne geois guere à celle qui m'attendoit.

R ij

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec Mad. D'.... y. Je lui montrai la lettre de Diderot, avec ma réponse ; je lui détaillai tout ce qui s'estoit passé à ce sujet, & je lui déclarai résolution où j'étois de quitter l'Hermiteage. Elle s'y opposa vivement, & par des raisons toutes-puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit désiré que j'eusse fait le voyage de Geneve, prévoyant qu'on ne manquerait pas de la compromettre dans mon refus ; ce que la lettre de Diderot sembloit noncer d'avance. Cependant, comme elle favoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article, mais elle me conjura d'éviter tout ce qu'à quelque prix que ce pût être, & pallier mon refus de raisons assez plausibles, pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis enfin que m'imposoit pas une tâche aisée ; que, résolu d'expier mes torts au même de ma réputation, je voulois d'

ner la préférence à la sienne , en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer , loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force , je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement , aussi tendrement que je fis ce jour là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de S. L. t , le sentiment du devoir & l'horreur de la perfidie , que , durant toute cette entrevue , mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle , & que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant , elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser , si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les fenilages , me fut garant que j'avois repris l'empire sur moi - même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme , il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec Mad. d'H..... : liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences , selon les dispositions de son propre cœur , mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme , passion la plus vive peut - être qu'aucun homme ait jamais sentie , s'honorera toujours entre le ciel & nous , des rares & pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir , à l'honneur , à l'amour & à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre , pour pouvoir nous avilir aise-
ment. Il faudroit être indigne de toute estime , pour se résoudre à en perdre une de si haut prix ; & l'énergie même des sentimens qui pouvoient nous rendre coupables , fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes , & un si vif amour pour l'autre , je leur fis séparément mes adieux en un même jour , à l'une pour ne la revoir de ma vie , à

l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ , je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressans & contradictoires , suivies de mes imprudences. Si j'eusse été dans mon état naturel , après la proposition & le refus de ce voyage de Geneve , je n'avois qu'à rester tranquille , & tout étoit dit. Mais j'en avois frottement fait une affaire qui ne pouvoit rester dans l'état où elle étoit , & je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication , qu'en quittant l'Hermitage : ce que je venois de promettre à Mad. d'H..... de ne pas faire , au moins pour le moment présent. De plus , elle avoit exigé que j'excusasse auprès de mes soi-disans amis , le refus de ce voyage , afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause , sans outrager Mad. D'.....y , à qui je devois certainement de la reconnoissance , après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout

bien considéré , je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative , de manquer à Mad. D.....y , à Mad. d'H....., ou à moi-même , & je pris le dernier parti. Je le pris hautement , pleinement , sans tergiverser , & avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice , dont mes ennemis ont su tirer parti , & qu'ils attendoient peut-être , a fait la ruine de ma réputation , & m'a ôté par leurs soins l'estime publique ; mais il m'a rendu la mienne , & m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois comme on verra , que j'ai fait de pareil sacrifices , ni la dernière aussi , qu'on s'est prévalu pour m'accabler.

G.... étoit le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire , & c' fut à lui que je résolus de m'adresser. J' lui écrivis une longue lettre , dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir faire un devoir de ce voyage de Geneve

l'inutilité , l'embarras même dont j'y avois été à Mad. D.....y , & les inconveniens qui en auroient résulté pour moi-même. Je ne résistai pas , dans cette lettre , à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit , & qu'il me paroifsoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage , tandis que lui-même s'en dispensoit , & qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre , où faute de pouvoir dire nettement mes raisons , je fus forcé de battre souvent la campagne , m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts ; mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui , comme G.... , étoient au fait des choses que j'y taisois , & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignois pas même de mettre un préjugé de plus contre moi , en prêtant l'avvis de Diderot à mes autres amis , pour insinuer que Mad. d'H..... avoit pensé de même , comme il étoit vrai , & taifiant que , sur mes raisons , elle avoit

changé d'avis. Je ne pouvois mieux disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point, moins content d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance, dont tout autre homme auroit été touché: car en exhortant G.... à peser mes raisons & à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il pût être: & c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ; car M. D'..... y s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent: au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de G.... se fit attendre; elle fut singuliere. Je vais la transcrire ici. (*Voyez liaison A, N° 59.*)

“ Le départ de Mad. D'..... y est reculé; son fils est malade, il faut attendre qu'il soit rétabli. Je réverrai

à votre lettre. Tenez-vous tranquille à votre Hermitage. Je vous ferai passer mon avis à temps. Comme elle ne partira sûrement pas de quelques jours , rien ne presse. En attendant , si vous le jugez à propos , vous pouvez lui faire vos offres , quoique cela me paroisse encore assez égal. Car , connoissant votre position aussi bien que vous-même , je ne doute point qu'elle ne réponde à vos offres comme elle doit ; & tout ce que je vois à gagner à cela , c'est que vous pourrez dire à ceux qui vous pressent , que si vous n'avez pas été , ce n'est pas faute de vous être offert. Au reste , je ne vois pas pourquoi vous voulez absolument que le philosophe soit le porte-voix de tout le monde , & parce que son avis est que vous partiez , pourquoi vous imaginez que tous vos amis prétendent la même chose. Si vous écrivez à Mad. D.....y , sa réponse peut vous servir de replique à

„ tous ces amis , puisqu'il vous tien
 „ tant au cœur de leur repliquer. Adieu
 „ je salue Mad. le Vasseur & le Crim
 „ nel. (*) „

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre , je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier , & je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne , prend du temps pour y rêver , comme celui qu'il avoit déjà pris , ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspicion dans laquelle il me veut tenir comme s'il s'agissoit d'un profond problème à résoudre , ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment , jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que fige

(*) M. le Vasseur , que sa femme n'eust un peu rudement . l'appelloit Lieutenant criminel. M. G. . . . donna par plaisanterie , le même nom à la fille & pour abréger , il lui plut d'en retrancher le premier mot.

sent donc ces précautions , ces retards , ces mystères ? Est - ce ainsi qu'on répond à la confiance ? Cette allure est-elle celle de la droiture & de la bonne foi ? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvois point. Quel que fût son dessein , s'il m'étoit contraire , sa position en facilitoit l'exécution , sans que , par la mienne , il me fût possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince , répandu dans le monde , donnant le ton à nos communes sociétés , dont il étoit l'oracle , il pouvoit , avec son adresse ordinaire , disposer à son aise toutes ses machines ; & moi , seul dans mon Hermitage , loin de tout , sans avis de personne , sans aucune communication , je n'avois d'autre parti que d'attendre & rester en paix : seulement j'écrivis à Mad. D'.....y sur la main de son fils , une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être , mais où je

ne donnai pas dans le piege de lui offrir la
de partir avec elle.

Après des siecles d'attente dans la
cruelle incertitude où cet homme bar-
bare m'avoit plongé , j'appris au bout
de huit ou dix jours , que Mad. D....
étoit partie , & je reçus de lui une se-
conde lettre. Elle n'étoit que de sept
huit lignes , que je n'achevai pas de
lire..... C'étoit une rupture , mais dans
des termes tels que la plus informe
haine les peut dicter , & qui même devi-
noient bêtes à force de vouloir être offensans. Il me défendoit sa présence , comme
il m'auroit défendu ses états. Il ne ma-
quoit à sa lettre , pour faire rire , que
d'être lue avec plus de sang-froid. Si je
la transcrivie , sans même en achever la
lecture , je la lui renvoyai sur-le-cham
avec celle-ci :

“ Je me refusois à ma juste défa-
„ j'acheve trop tard de vous connoître
„ Voilà donc la lettre que vous ve-
„ êtes donné le loisir de méditer ; je v... ”

la renvoie , elle n'est pas pour moi.
Vous pouvez montrer la mienne à
toute la terre , & me hâir ouverte-
ment ; ce sera de votre part une fau-
seté de moins . ,

Ce que je lui disois , qu'il pouvoit
montrer ma précédente lettre , se rappor-
toit à un article de la sienne , sur lequel
on pourra juger de la profonde adresse
qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient
pas au fait , ma lettre pouavoit donner sur
moi bien des prises. Il le vit avec joie ;
mais comment se prévaloir de cet avan-
tage , sans se compromettre ? En mon-
trant cette lettre , il s'exposoit au repro-
che d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras , il imagina
de rompre avec moi , de la façon la plus
équivante qu'il fut possible , & de me faire
croire dans sa lettre , la grace qu'il me
aisoit de ne pas montrer la mienne. Il
soit bien sûr que , dans l'indignation de
ma colere , je me refuserois à sa feinte

discretion , & lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit , & tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris , avec des commentaires de sa façon , qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre , qu'il avoit su m'extorquer , l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui , pour autoriser une si violente haine. Enfin , l'on trouvoit que , quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre , l'amitié même éteinte , avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement , Paris est frivole ; ces remarques du moment s'oublient ; l'absent infortuné se néglige ; l'homme qui prospere en impose par sa présence ; le jeu de l'intrigue & de la méchanceté se soutient , se renouvelle ,

& bientôt son effet sans cesse renaissant,
efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment , après m'avoir si long-
temps trompé , cet homme enfin quitta
pour moi son masque , persuadé que dans
l'état où il avoit amené les choses , il
ceffoit d'en avoir besoin. Soulagé de la
 crainte d'être injuste envers ce miséra-
ble , je l'abandonnai à son propre cœur ,
& cessai de penser à lui. Huit jours après
avoir reçu cette lettre , je reçus de Mad.
D..... y sa réponse , datée de Geneve ,
à ma précédente (liasse B , N°. 10). Je
compris , au ton qu'elle y prenoit pour
la premiere fois de sa vie , que l'un &
l'autre , comptant sur le succès de leurs
mesures , agissoient de concert , & que ,
me regardant comme un homme perdu
sans ressource , ils se livroient désor-
mais sans risque , au plaisir d'achever de
m'écraser.

Mon état , en effet , étoit des plus dé-
plorables. Je voyois s'éloigner de moi
tous mes amis , sans qu'il me fût possible

de savoir ni comment ni pourquoi Diderot qui se vantoit de me rester , de me rester seul , & qui depuis trois mois me promettoit une visite , ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir , & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament , quoique vigoureux , n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. Je tois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagements , quand les continues représentations de Diderot & de Mad. d'H..... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage , je ne favois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide , sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire , d'une lettre à écrire , d'un mot à dire , me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mad. D'..... y sans replique , à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & son ami m'accabloient. Je pris le

parti de lui notifier mes sentimens & mes résolutions , ne doutant pas un moment que par humanité , par générosité , par bienséance , par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle , malgré les mauvais , elle ne s'empressât d'y souffrire. Voici ma lettre.

“ A l'Hermitage , le 23 novemb. 1757.

„ Si l'on mouroit de douleur , je ne „ serois pas en vie. Mais enfin , j'ai pris „ mon parti. L'amitié est éteinte entre „ nous , madame ; mais celle qui n'est „ plus , garde encore des droits que je „ fais respecter. Je n'ai point oublié vos „ bontés pour moi , & vous pouvez „ compter de ma part , sur toute la re- „ connoissance qu'on peut avoir pour „ quelqu'un qu'on ne doit plus aimer. „ Toute autre explication seroit inutile : „ j'ai pour moi ma conscience , & vous „ renvoie à la vôtre.

„ J'ai voulu quitter l'Hermitage , & „ je le devois. Mais on prétend qu'il

212 LES CONFESSIONS.

„ faut que j'y reste jusqu'au printemps;
 „ & puisque mes amis le veulent , j'y
 „ resterai jusqu'au printemps , si vous y
 „ consentez. „

Cette lettre écrite & partie , je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage , en y soignant ma santé , tâchant de recouvrer des forces , & de prendre des mesures pour en sortir au printemps , sans bruit & sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. G.... & de Mad. D'..... y , comme on verra dans un moment.

Quelques jours après , j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami ; c'étoit presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein , je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus , déguisés , ou supposés. Je lui appris , de tout ce qui

s'étoit passé , ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop , qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais que Mad. d'H. en fut instruite , ou du moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mad. D'. y pour surprendre les lettres très - innocentes , que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprit ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérèse le lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère , & que je l'entendis déclarer & soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance ? Ce furent ses termes , & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi - même , & elle me démentit face devant mon ami. Ce trait me parut décisif , & je sentis alors vivement non imprudence d'avoir gardé si long-

temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle ; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mere. Mais dès lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plus tôt que je ne l'avais attendu. Le 10 décembre, je reçus de Mad. D'..... y, réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

“ A Geneve , le 1 décembre 1757.

(Liasse B , N°. II.)

„ Après vous avoir donné, pendant plusieurs années, toutes les marques possibles d'amitié & d'intérêt, il ne me reste qu'à vous plaindre. Vous êtes bien malheureux. Je desire que votre conscience soit aussi tranquille que la mienne. Cela pourroit être nécessaire au repos de votre vie.

„ Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage , & que vous le deviez , je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi , je ne consulte point les miens sur mes devoirs , & je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. „

Un congé si imprévu , mais si nettement prononcé , ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ , quelque temps qu'il fit , en quelqu'état que je fusse , dussai - je coucher dans les bois & sur la neige , dont la terre étoit alors couverte , & quoi que pût dire & faire Mad. d'H. ; car je voulois bien lui complaire en tout , mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aic été de mes jours ; mais ma résolution étoit prise : je jurai , quoi qu'il arrivât , de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets , déterminé à les laisser en plein champ , plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine ; car je

voulois sur-tout, que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Geneve & recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent, sur lesquelles Mad. D'.... y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorency. J'acceptai avec empressement & reconnaissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérèse & moi. Je fis charier mes effets à grand' peine & à grands frais : malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le 15 décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant

Quant à Mad. le Vasseur , je lui déclarai qu'il falloit nous séparer : sa fille voulut m'ébranler ; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris , dans la voiture du messager , avec tous les effets & meubles que sa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent , & je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfans ou ailleurs , à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me feroit possible , & à ne jamais la laisser manquer de pain , tant que j'en aurois moi même.

Enfin , le sur - lendemain de mon arrivée à Mont - Louis , j'écrivis à Mad. D..... y la lettre suivante.

" A Montmorency , le 17 déc. 1757.

" Rien n'est si simple & si nécessaire , madame , que de déloger de votre maison , quand vous n'approuvez pas que j'y reste. Sur votre refus de consentir que je passasse à l'Hermitage le reste de l'hiver , je l'ai donc quitté le 15 décembre . Ma destinée étoit

218 LES CONFESSIONS.

„ d'y entrer malgré moi , & d'en sortir
„ de même. Je vous remercie du séjour
„ que vous m'avez engagé d'y faire , &
„ je vous en remercierois davantage , si
„ je l'avois payé moins cher. Au reste ,
„ vous avez raison de me croire malheu-
„ reux ; personne au monde ne fait mieux
„ que vous combien je dois l'être. Si c'est
„ un malheur de se tromper sur le choix
„ de ses amis , c'en est un autre non
„ moins cruel , de revenir d'une erreur
„ si douce. „

Tel est le narré fidelle de ma demeure
à l'Hermitage , & des raisons qui m'en
ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit ,
& il importoit de le suivre avec la plus
grande exactitude , cette époque de ma
vie ayant eu sur la suite une influence
qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.



LIVRE DIXIEME.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagere m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage , m'abandonna si-tôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure , que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une descente , qui me tourmentoit depuis quelque temps , sans que je fusse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri , mon ancien ami , vint me voir , & m'éclaira sur mon état. Les sondes , les bougies , les bandages , tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi , me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément , quand le corps a cessé de l'être. La belle faison ne me rendit point mes forces , & je passai toute l'année 1758 ,

T ij

dans un état de langueur qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable : je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite de Montmorency déconcerta Mad. D.....y : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire, à G.... & à elle , qu'en me poussant à la dernière extrémité , ils me réduiroient à crier merci , & à m'avilir aux dernières bassesses , pour être laissé dans l'asyle dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je délogeai si brusquement , qu'ils n'eurent

pas le temps de prévenir le coup , & il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double , & d'achever de me perdre , ou de tâcher de me ramener. G.... prit le premier parti : mais je crois que Mad. D. y eût préféré l'autre ; & j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre , où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes , & où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodelement. Le long retard de cette réponse , qu'elle me fit attendre un mois entier , indique assez l'embarras où elle se trouvoit , pour lui donner un tour convenable , & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes , & après ma brusque sortie de sa maison , l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre , de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier , ainsi qu'on en juge.

“ A Geneve , le 17 janvier 1758,
(Liaffe B , N°. 23.)

„ Je n'ai reçu votre lettre du 17 dé-
„ cembre , monsieur , qu'hier. On me l'a
„ envoyée dans une caisse remplie de
„ différentes choses , qui a été tout ce
„ temps en chemin. Je ne répondrai qu'à
„ l'apostille : quant à la lettre , je ne l'en-
„ tends pas bien ; & si nous étions dans
„ le cas de nous expliquer , je voudrois
„ bien mettre tout ce qui s'est passé , sur
„ le compte d'un mal - entendu. Je re-
„ viens à l'apostille. Vous pouvez vous
„ rappeller , monsieur , que nous étions
„ convenus que les gages du jardinier de
„ l'Hermitage passeroient par vos mains ,
„ pour lui mieux faire sentir qu'il dé-
„ pendoit de vous , & pour vous éviter
„ des scènes aussi ridicules & indécentes
„ qu'en avoit fait son prédécesseur. La
„ preuve en est , que les premiers quar-
„ tiers de ses gages vous ont été remis ,
„ & que j'étois convenue avec vous , peu
„ de jours avant mon départ , de vous

„ faire rembourser vos avances. Je fais
„ que vous en fîtes d'abord difficulté :
„ mais ces avances , je vous avois prié
„ de les faire ; il étoit simple de m'acquit-
„ ter , & nous en convînmes. Cahouet
„ m'a marqué que vous n'avez point
„ voulu recevoir cet argent. Il y a assu-
„ rément du qui-pro-quo là-dedans. Je
„ donne ordre qu'on vous le reporte ,
„ & je ne vois pas pourquoi vous vou-
„ driez payer mon jardinier , malgré nos
„ conventions , & au-delà même du
„ terme que vous avez habité l'Hermit-
„ age. Je compte donc, monsieur , que
„ vous rappellant tout ce que j'ai l'hon-
„ neur de vous dire , vous ne refuserez
„ pas d'être remboursé de l'avance que
„ vous avez bien voulu faire pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit passé , ne pou-
vant plus prendre de confiance en Mad.
D.....y , je ne voulus point renouer avec
elle ; je ne répondis point à cette lettre ,
& notre correspondance finit là. Voyant
mon parti pris , elle prit le sien ; & entrant

alors dans toutes les vues de G.... & de la coterie H....., elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris , elle travailloit à Geneve. G.... , qui dans la suite alla l'y joindre ,acheva ce qu'elle avoit commencé. T..... , qu'ils n'eurent pas de peine à gagner , les seconde puissamment , & devint le plus furieux de mes persécuteurs , sans avoir jamais eu de moi, non plus que G.... , le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semerent sourdement dans Geneve le germe qu'on y vit éclorre quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris , où j'étois plus connu , & où les cœurs moins disposés à la haine , n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse , ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. (*Voyez la lettre de Deleyre , liaison B , N°. 30.*) De là , feignant d'être toujours mes amis , ils semoient adroitement leurs accusations ma-

lignes , comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que , moins en garde , on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie & d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution , & par-là même avec plus d'effet. Je fus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces , sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique , fut qu'elle se réduissoit à ces quatre crimes capitaux : 1^o. Ma retraite à la campagne. 2^o. Mon amour pour Mad. d'H..... 3^o. Refus d'accompagner à Geneve Mad. D'....y. 4^o. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajouteroient d'autres griefs , ils prirent leurs mesures si justes , qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi , avec un progrès & un succès si rapide ,

206 LES CONFESSIONS.

qu'il tiendroit du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes , trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur & profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe , j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelloit parti , faction , cabale , m'avoit maintenu libre , indépendant , sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul , étranger , isolé , sans appui , sans famille , ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs , je suivois avec intrépidité les routes de la droiture , ne flattant , ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice & de la vérité. De plus , retiré depuis deux ans dans la solitude , sans correspondance de nouvelles , sans relation des affaires du monde , sans être instruit ni curieux de rien , je vivois à quatre lieues de Paris , aussi séparé de

cette capitale par mon incurie , que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G.... , Diderot , d'H.....k au contraire , au centre du tourbillon , vivoient répan-
dus dans le plus grand monde , & s'en partageoient presque entr'eux toutes les sphères. Grands , beaux-esprits , gens de lettres , gens de robe , femmes , ils pou-
voient de concert se faire écouter par-
tout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien
unis contre un quatrième , dans celle où
je me trouvois. Il est vrai que Diderot &
d'H.....k n'étoient pas , du moins je ne
phis le croire , gens à tramer des com-
plots bien noirs ; l'un n'en avoit pas la
méchanceté , ni l'autre l'habileté : mais
étoit en cela même que la partie étoit
meilleur liée. G.... seul formoit son plan
dans sa tête , & n'en montroit aux deux
autres que ce qu'ils avoient besoin de
voir pour concourir à l'exécution. L'af-
fendant qu'il avoit pris sur eux , rendoit

228 LES CONFESSIONS.

ce concours facile , & l'effet du tout répondait à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives , il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble , & de m'en faire une toute opposée , sans se compromettre , en commençant par éllever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer , pour éclairer ses manœuvres , & pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile , en ce qu'il falloit pallier l'iniquité amyeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens ; falloit écarter de moi tout le monde , n pas me laisser un seul ami , ni petit ni grand. Que dis-je ! il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire : vous faites le vertueux , cependant voilà comme on vous traite , & voilà si quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire

(*) D
hi le pa
ne conceve
.....n
s moye
Tom

la vérité triomphoit , & G.... étoit perdu. Il le favoit ; mais il a fondé son propre cœur , & n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché , pour l'honneur de l'humanité , qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains , ses pas , pour être sûrs , devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan , & le plus difficile reste encore à faire ; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint , & n'ose encore exposer sa trame au grand jour. (*) Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puissance , & cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui , il avance avec moins de risque. Les fallites de la puissance se piquant peu de droi-

(*) Depuis que ceci est écrit , il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable succès. Je crois que c'est un qui lui en a donné le courage & les moyens.

ture pour l'ordinaire , & beaucoup moins de franchise , il n'a plus guere à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien ; car il a besoin sur-tout que je sois environné de ténèbres impénétrables , & que son complot me soit toujours caché , sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame , elle ne soutiendroit jamais mes regards . Sa grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant , & de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité .

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la coterie H.....e , sans qu'il me fût possible de savoir , ni de conjecturer même , en quoi consistoient ces accusations . Deleyre me disoit dans ses lettres qu'on m'imputoit des noirceurs ; Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose ; & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre , tout se réduisoit aux chefs d'accusation , ci-dessous notés . Je sentois un refroidissement de

ment graduel dans les lettres de Mad.
d'H. Je ne pouvois attribuer ce
refroidissement à S. L....t, qui conti-
nooit à m'écrire avec la même amitié,
& qui me vint même voir après son re-
tour. Je ne pouvois, non plus, m'en
imputer la faute, puisque nous nous
étions séparés très-contens l'un de l'autre,
& qu'il ne s'étoit rien passé de ma
part, depuis ce temps-là, que mon dé-
part de l'Hermitage, dont elle avoit elle-
même senti la nécessité. Ne sachant donc à
quoi m'en prendre de ce refroidissement,
je n'eusse point elle ne convenoit pas, mais sur le-
quel mon cœur ne prenoit pas le change,
j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle
éngageroit extrêmement sa belle-sœur
G...., à cause de leurs liaisons avec
S. L....t ; je craignois leurs œuvres.
Cette agitation rouvrit mes plaies, &
rendit ma correspondance orageuse, au
point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'en-
avois mille choses cruelles, sans rien
qui distinctement. J'étois dans la posi-

232 LES CONFESSIONS.

tion la plus insupportable , pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé , si je n'avois rien su du tout , je serois devenu plus tranquille ; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens , par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises ; & les foibles rayons qui percoient dans mon asyle , ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachoit.

J'aurois succombé , je n'en doutais point , à ce tourment trop cruel , trop insupportable à mon naturel ouvert et franc , qui , par l'impossibilité de cacher mes sentimens , me fait tout craindre de ceux qu'on me cache , si très-heureusement il ne se fût présenté des objets assez intéressans à mon cœur , pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupent malgré moi. Dans la dernière visite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage , il m'avoit parlé de l'article *Grenade* , que d'Alembert avoit mis dans l'ab-

l'Encyclopédie : il m'avoit appris que cet article , concerté avec des Genevois du haut étage , avoit pour but l'établissement de la comédie à Geneve ; qu'en conséquence les mesures étoient prises , & que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroifsoit trouver tout cela fort bien , qu'il ne doutoit pas du succès , & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article , je ne lui dis rien ; mais indigné de tout ce manege de séduction dans ma patrie , j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie , où étoit cet article , pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis , & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse & d'art , & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre ; & malgré l'abattement où j'étois , malgré mes

234 LES CONFESSIONS.

chagrins & mes maux , la rigueur de la saison & l'incommodeité de ma nouvelle demeure , dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger , je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui fur monta tout .

Pendant un hiver assez rude , au mois de février , & dans l'état que j'ai décrit ci - devant , j'allois tous les jours passer deux heures le matin , & autant l'après-diné , dans un donjon tout ouvert , que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation . Ce donjon , qui terminoit une allée en terrasse , donnoit sur la vallée & l'étang de Montmorency , & m'offroit pour terme du point de vue , le simple mais respectable château de S. Gratien , retraite du vertueux Catinat . Ce fut dans ce lieu , pour lors glacé , que sans abri contre le vent & la neige , & sans autre feu que celui de mon cœur , je composai dans l'espace de trois semaines , ma lettre à d'Alembert sur les spectacles . C'est ici , car la Julie n'étoit pas à moitié faite , lo-

premier de mes écrits , où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon ; la tendresse & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur , m'avoient irrité ; celles dont j'étois devenu l'objet , m'attristerent ; & cette tristesse sans fiel , n'étoit que celle d'un cœur trop aimant , trop tendre , qui , trompé par ceux qu'il avoit crus de sa trempe , étoit forcé de se retirer au - dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver , encore ému de tant de violens mouvemens , le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître ; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en appercevoir , j'y décrivis ma situation actuelle ; j'y peignis G. , Mad. D'. y , Mad. d'H. , S.L. t , moi - même. En l'écrivant , que je versai de délicieuses larmes ! Hélas ! on y sent trop que l'amour , cet

amour fatal, dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentois mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voy ois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes semblables, sans qu'ils sentissent tout ce que je valoys, sans qu'ils suffsent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui regne dans cet ouvrage, & qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me dispossois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de Mad. d'H., qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprou-

(*) Le Discours sur l'inégalité.

réve. Elle m'apprenoit dans cette lettre , (liaffe B , N°. 34.) que ma passion pour elle étoit connue dans tout Paris ; que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique ; que ces bruits , parvenus à son amant , avoient failli lui coûter la vie ; qu'enfin il lui rendoit justice , & que leur paix étoit faite ; mais qu'elle lui devoit , ainsi qu'à elle - même & au soin de sa réputation , de rompre avec moi tout commerce : m'assurant , au reste , qu'ils ne cesserroient jamais l'un & l'autre de s'intéresser à moi , qu'ils me défendroient dans le public , & qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles .

Et toi aussi , Diderot , m'écriai - je ! Indigne ami ! Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore . Ma foi bleue étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler . Je voulus douter mais bientôt je ne le pus plus . S. L. . . . t fit peu après un acte digne de sa générosité . Il jugéoit , connoissant assez

mon ame , en quel état je devois être trahi d'une partie de mes amis , & délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement , ne l'attendant pas , je ne me trouvai pas chez moi. Thérèse qui s'y trouva , eut avec lui un entretien de plus de deux heures , dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec Mad. D'..... y , comme G.... y vivoit maintenant , ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. S. L. t , au grand déplaisir de la dame , étoit dans le même cas que moi ; & tous les éclaircissemens qui résulterent de cet entretien ,acheverent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mad. d'H. , il détailla à Thérèse plu-

teurs circonstances qui n'étoient connues
d'elle , ni même de Mad. d'H. ,
que je favois seul , que je n'avois dites
au seul Diderot sous le sceau de l'amitié ; & c'étoit précisément S. L. t
qu'il avoit choisi pour lui en faire confiance. Ce dernier trait me décida ; &
holu de rompre avec Diderot pour ja-
nais , je ne délibérai plus que sur la
aniere ; car je m'étois apperçu que les
ptures secrètes tournoient à mon pré-
dice , en ce qu'elles laissoient le masque
l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les regles de bienféance établies dans
monde sur cet article , semblent dictées
ur l'esprit de mensonge & de trahison.
aroître encore l'ami d'un homme dont
a cessé de l'être , c'est se réserver des
oyens de lui nuire , en surprenant les
onnêtes gens. Je me rappellai que ,
and l'illustre Montesquieu rompit avec
P. de Tournemine , il se hâta de le
clarer hautement , en disant à tout le
monde : N'écoutez ni le P. de Tourne-

mine ni moi , parlant l'un de l'autre car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très - applaudie , & tout le monde en loua la franchise & la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même exemple : mais comment de ma retraite , publier cette rupture authentiquement , & pourtant sans scandale ? Je m'avisai d'insérer , par forme de note dans mon ouvrage , un passage du livre de l'*Ecclésiastique* , qui déclaroit cette rupture & même le sujet assez clairement pour quiconque étoit au fait , & ne signifioit rien pour le reste du monde , m'attendant , au surplus , à ne désigner dans l'ouvrage , l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans le monde , & il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans M. tesquier , ne m'attira que blâme & reproche.

che. Si-tôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à S. L. t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mad. d'H. & au sien, un billet plein de la plus tendre amitié. (Liasse B , N°. 37.) Voici la lettre qu'il m'écrivit, en me renvoyant mon exemplaire.

“ Eaubonne, 10 octobre 1758.
(Liasse B , N°. 38.)

„ En vérité, monsieur, je ne puis accepter le présent que vous venez de me faire. A l'endroit de votre préface, où, à l'occasion de Diderot, vous citez un passage de l'*Ecclésiaste*, (Il se trompe, c'est de l'*Ecclésiastique*.) le livre m'est tombé des mains. Après les conversations de cet été, vous m'avez paru convaincu que Diderot étoit innocent des prétendues indiscretions que vous lui imputiez. Il peut avoir des torts avec vous : je l'ignore ; mais je fais bien qu'il ne vous donne pas le

„ droit de lui faire une insulte publique
„ Vous n'ignorez pas les persécutions
„ qu'il effuie , & vous allez mêler la
„ voix d'un ancien ami aux cris de
„ l'envie. Je ne puis vous dissimuler,
„ monsieur , combien cette atrocité me
„ révolte. Je ne vis point avec Diderot;
„ mais je l'honore , & je sens vivement
„ le chagrin que vous donnez à un hom-
„ me , à qui , du moins vis - à - vis de
„ moi , vous n'avez jamais reproché
„ qu'un peu de foiblesse. Monsieur, nous
„ différons trop de principes , pour nous
„ convenir jamais. Oubliez mon exis-
„ tence ; cela ne doit pas être difficile.
„ Je n'ai jamais fait aux hommes ni le
„ bien ni le mal dont on se souvient long-
„ temps. Je vous promets , moi , mon-
„ sieur , d'oublier votre personne , & de
„ ne me souvenir que de vos talents.

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'in-
digné de cette lettre ; & dans l'excès de
ma misère , retrouvant enfin ma fierté
je lui répondis par le billet suivant.

" A Montmorency , le 11 octobre 1758.

„ Monsieur , en lisant votre lettre , je
„ vous ai fait l'honneur d'en être surpris ,
„ & j'ai eu la bêtise d'en être ému ; mais
„ je l'ai trouvée indigne de réponse.

„ Je ne veux point continuer les co-
„ pies de Mad. d'H. S'il ne lui
„ convient pas de garder ce qu'elle a ,
„ elle peut me le renvoyer ; je lui ren-
„ drai son argent. Si elle le garde , il
„ faut toujours qu'elle envoie chercher
„ le reste de son papier & de son argent.
„ Je la prie de me rendre en même temps
„ le prospectus dont elle est dépositaire.
„ Adieu , monsieur . „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches , mais il plait aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer S. L.....t en lui-même , & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait ; mais trop fier à son tour pour en revenir ouvertement , il faisit , il prépara peut-être le moyen d'assombrir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze

jours après, je reçus de M. D'....y, la
lettre suivante.

“ Ce jeudi 26. (Liasse B , N°. 10.)

„ J'ai reçu, monsieur, le livre que
 „ vous avez eu la bonté de m'envoyer;
 „ je le lis avec le plus grand plaisir. C'est
 „ le sentiment que j'ai toujours éprouvé
 „ à la lecture de tous les ouvrages qui
 „ sont sortis de votre plume. Recevez-
 „ en tous mes remerciemens. J'aurois
 „ été vous les faire moi-même, si mes
 „ affaires m'eussent permis de demeurer
 „ quelque temps dans votre voisinage ;
 „ mais j'ai bien peu habité la C..... e
 „ cette année. M. & Mad. D... n vien-
 „ nent m'y demander à dîner dimanche
 „ prochain. Je compte que MM. de
 „ S. L.....t, de F.....l & Mad.
 „ d'H..... feront de la partie ; vous
 „ me feriez un vrai plaisir, monsieur,
 „ si vous vouliez être des nôtres. Toutes
 „ les personnes que j'aurai chez moi,
 „ vous désireront, & seront charmées de

„ partager avec moi le plaisir de passer
„ avec vous une partie de la journée.
„ J'ai l'honneur d'être avec la plus par-
„ faite considération, &c. „

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mad. d'H. me faisoit trembler ; & j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle & S. L. le vouloient bien, puisque D'. y parloit au nom de tous les conviés, & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien-aisé de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais : M. D'. y m'envoya son carosse, & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie fentoit

combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu ; entr'autres, le comte d'H., que je ne connoissois point du tout, & sa sœur, Mad. de B....., dont je me ferois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne ; & sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissé s'ennuyer à garder le mulet. Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîné tout à son aise ; car on sent que la présence du comte d'H. & de S. L. t ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette Mégere ; j'eus le plaisir de voir

S. L. t & Mad. d'H. s'approcher de moi , & nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi , de choses indifférentes , à la vérité , mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur ; & si S. L. t y eût pu lire , il en eût sûrement été content. Je puis jurer que , quoiqu'en arrivant , la vue de Mad. d'H. m'eût donné des palpitations jusqu'à la défaillance , en m'en retournant , je ne pensai presque pas à elle ; je ne fus occupé que de S. L. t.

Malgré les malins sarcasmes de Mad. de B. e , ce dîné me fit grand bien , & je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus , non-seulement que les intrigues de G.... & des H. s n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (*) , mais , ce qui

(*) Voilà ce que , dans la simplicité de mon cœur , je croyois encore , quand j'écrivis mes Confessions.

me flatta davantage encore , que les sentiments de Mad. d'H..... & de S. L..... étoient moins changés que je n'avois cru & je compris enfin , qu'il y avoit plus de jalouse que de méfesteime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime , j'en travailla sur mon propre cœur , avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable & malheureuse , j'en réglai du moins si bien les restes , qu'ils ne m'on pas fait faire une seule faute depuis ce temps là. Les copies de Mad. d'H..... qu'elle m'engagea de reprendre , mes ouvrages que je continuai de lui envoyé quand ils paroisoient , m'attirerent encore de sa part , de temps à autre , quelques messages & billets indifférens , mais obligéans. Elle fit même plus , comme on verra dans la suite ; & la conduxit réciproque de tous les trois , quand not

commerce eut cessé , peut servir d'exemple de la maniere dont les honnêtes gens se séparent , quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce mal , fut qu'on en parla dans Paris , & qu'il servit de réfutation sans replique , au sujet que répandoient par-tout mes ennemis , que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouverent , & surtout avec M. D'..... y. En quittant Hermitage , je lui avois écrit une lettre d' remerciement très-honnête , à laquelle il répondit non moins honnêtement ; les attentions mutuelles ne cesserent point , tant avec lui qu'avec M. de la ... son frere , qui même vint me voir à Montmorency , & m'envoya ses grâces. Hors les deux belles-sœurs de mad. d'H. , je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient été ; mais celui-ci me fut plus favorable.

250 LES CONFESSIONS.

Il apprit au public à se défier des insinuations de la cotterie H. e. Quand j'allai à l'Hermitage, elle prédit avec suffisance ordinaire, que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y avoient tenu vingt, & que, forcé d'en sortir, je fixois encore ma demeure à campagne, elle soutint que c'étoit observation pure; que je m'ennuyois à mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victim de mon opiniâtréte, que de m'en dédier & de revenir à Paris. La lettre à d'Alenbert respiroit une douceur d'ame qu'il sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en feroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris il n'en régnoit plus dans le premier qu'il j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tou

lein de douceur qu'il étoit , me fit en-
core , par ma balourdise & par mon mal-
eau ordinaire , un nouvel ennemi parmi
les gens de lettres. J'avois fait connois-
sance avec Marmontel chez M. de la
Popliniere , & cette connoissance s'étoit
entretenué chez le baron. Marmontel
faisoit alors le *Mercure de France*. Com-
me j'avois la fierte de ne point envoyer
mes ouvrages aux auteurs périodiques ,
& que je voulois cependant lui envoyer
celui-ci , sans qu'il crût que c'étoit à ce
titre , ni pour qu'il en parlât dans le *Mer-
cure* , j'écrivis sur son exemplaire , que
n'en'étoit point pour l'auteur du *Mercure* ,
mais pour M. Marmontel. Je crus lui
faire un très-beau compliment ; il crut y
voir une cruelle offense , & devint mon
irréconciliable ennemi. Il écrivit contre
cette même lettre avec politesse , mais
avec un fiel qui se sent aisément , & de-
puis lors il n'a manqué aucune occasion
de me nuire dans la société , & de me
maltraiter indirectement dans ses ouvra-

ges : tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager & tant on doit avoir soin de ne rien laisser dans les complimens qu'on leur fait, qu'il puisse même avoir la moindre apparence d'équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir & de l'indépendance où je me trouvai, pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai ce hiver la *Julie*, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, & même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra, une nouvelle remise du *Devin du village*. Outré de voir ces gens la disposer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson, & qui étoit demeuré sans réponse ; & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, résident de Geneve, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de S. Florentin,

Tor

Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'opéra. M. de S. Florentin promit une réponse, & qu'en fit aucune. Duclos, à qui j'écrivis que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées, dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois daucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire; & la direction de l'opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, & de faire son profit du *Devin du village*, qui très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (*)

Depuis que j'avois secoué le joug des tyrans, je menais une vie assez égale et paisible : privé du charme des attachements trop vifs, j'étois libre aussi du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis pro-

(*) Il lui appartient depuis lors, par nouvel accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

teuteurs, qui vouloient absolument disposer de ma destinée, & m'asservir à leur prétendus bienfaits malgré moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance, qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, & dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espece autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, sans en souffrir la dépendance ; & si-tôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'étoit celle qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage des brouilleries & des tracasseries, où venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, depuis mon établissement à Montmorency, j'avais fait à mon voisinage, quelques connaissances qui m'étoient agréables, & qui ne m'affujettissoient à rien. Jeur tête étoit le jeune Loysau de Mailléon, qui débutant alors au barreau ignoroit quelle y feroit sa place. Je n'

pas comme lui , ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que , s'il se rendoit sévere sur le choix des causes , & qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice & de la vertu , son génie élevé par ce sentiment sublime , égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil , & il en a senti l'effet. Sa défense de M. Deportes est digne de Démosthène. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage , passer les vacances , à S. Brice , dans le fief de Mauléon , appartenant à sa mere , & où jadis avoit logé le grand Bossuet. Voilà un fief , dont une succession de pareils maîtres rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois , au même village de S. Brice , le libraire Guérin , homme d'esprit , lettré , aimable , & de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connaissance avec Jean Néaulme , libraire d'Amster-

dam , son correspondant & son ami , qui dans la suite imprimá l'*Emile*.

J'avois , plus près encore que S. Brice , M. Maltor , curé de Grosley , plus fait pour être homme d'état & ministre , que curé de village , & à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner , si les talens décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc , & avoit connu très - particulièrement Jean - Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni , que d'horreur pour celle du fourbe S....n , qui l'avoit perdu , il favoit sur l'un & sur l'autre , beaucoup d'anecdotes curieuses , que Séguy n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier ; & il m'affuroit que le comte du Luc , loin d'avoir jamais eu à s'en plaindre , avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie , la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor , à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne , après la mort de son patron , avoit été employé jadis dans beaucoup

d'affaires , dont il avoit , quoique vieux , la mémoire encore présente , & dont il raisonnnoit très - bien. Sa conversation , non moins instructive qu'amusante , ne sentoit point son curé de village : il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit , de tous mes voisins permanens , celui dont la société m'étoit la plus agréable , & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorency les Oratoriens , & entr'autres le P. B. r , professeur de physique , auquel , malgré quelque léger vernis de pédanterie , je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le desir & l'art qu'il avoit de se fourrer par - tout , chez les grands , chez les femmes , chez les dévots , chez les philosophes. Il favoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui. J'en parlois tout le monde : apparemment , ce que

j'en disois lui revint. Il me remercioit un jour , en ricanant , de l'avoir trouvé bon homme. Je trouvai dans son souris je ne fais quoi de sardonique , qui changea totalement sa physionomie à mes yeux , & qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris , qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenant. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage , où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorency , quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent Mad. le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien moins , il m'écrivit de la part de cette femme , pour m'informer que M. G.... offroit de se charger de son entretien , & pour me faire demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cents livres , & que comme Mad. le Vasseur devoit venir demeurer à Deuil , entre la Cheyrette & Montmorency , puis lors

gency. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle , qui auroit été moins surprenante , si G.... avoit eu dix mille livres de rentes , ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme , & qu'on ne m'eût pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne , où cependant il lui plaisoit maintenant de la ramener , comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permission , dont elle auroit bien pu se passer si je l'avois refusée , qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très - extraordinaire , elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois su tout ce que j'ai pénétré de-
puis , je n'en aurois pas moins donné mon consentement , comme je fis , & que comme j'étois obligé de faire , à moins de renchérir sur l'offre de M. G.... De-
puis lors le P. B.... r me guérit un peu

de l'imputation de bonhomie , qui lui
avoit paru si plaisante , & dont je l'avois
si étourdiment chargé.

Ce même P. B. r avoit la connois-
sance de deux hommes qui rechercherent
aussi la mienne , je ne sais pourquoi : car
il y avoit assurément peu de rapport entre
leurs goûts & les miens. C'étoient des
enfans de Melchisédec , dont on ne con-
noissoit ni le pays , ni la famille , ni pro-
bablement le vrai nom. Ils étoient janfé-
nistes , & passoient pour des prêtres dé-
guisés , peut - être à cause de leur façon
ridicule de porter les rapieres auxquelles
ils étoient attachés. Le mystere prodi-
gieux qu'ils mettoient à toutes leurs al-
lures , leur donnoit un air de chefs de
parti , & je n'ai jamais douté qu'ils ne
fissent la gazette ecclésiaistique. L'un
grand , benin , patelin , s'appelloit M.
Ferraud : l'autre , petit , trapu , ricaneur
pointilleux , s'appelloit M. Minard. Ils
se traitoient de cousins. Ils logeoient à
Paris , avec d'Alembert , chez sa noun-

ce, appellée Mad. Rousseau, & ils
avoient pris à Montmorency, un petit
appartement pour y passer les étés. Ils
laissoient leur ménage eux-mêmes, sans
domestique & sans commissionnaire. Ils
avoient alternativement chacun sa fe-
maise pour aller aux provisions, faire la
cuisine & balayer la maison. D'ailleurs,
ils se tenoient assez bien ; nous mangions
quelquefois les uns chez les autres. Je
ne sais pas pourquoi ils se soucioient de
moi ; pour moi, je ne me souciois d'eux,
que parce qu'ils jouoient aux échecs ; &
pour obtenir une pauvre petite partie,
j'endurois quatre heures d'ennui. Comme
ils se fourroient par-tout & vouloient se
tâter de tout, Thérèse les appelloit les
ommeres, & ce nom leur est demeuré à
Montmorency.

Telles étoient avec mon hôte, M. Ma-
nas, qui étoit un bon homme, mes prin-
cipales connoissances de campagne. Il
en restoit assez à Paris pour y vivre,
quand je voudrois, avec agrément, hors

de la sphère des gens de lettres , où je n'étais pas établi ,
 & que le seul Duclos pour ami , quelqu'un ,
 car Deleyre étoit encore trop jeune ; & soit 18 ans ,
 quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon direct ,
 égard , il s'en fût tout-à-fait détaché , ou s'acquiescé , J'avais moins de Ma ,
 du moins je le crus ainsi , je ne pouvois moins encore ,
 encore oublier la facilité qu'il avoit eu à se faire auprès de moi , le porte-voix de tous ces gens là .

J'avois d'abord mon ancien & respectueux choix d'
 & table ami M. Roguin . C'étoit un ami de mes meill ,
 bon temps , que je ne devois point à meill ,
 écrits , mais à moi-même , & que pour meill ,
 cette raison j'ai toujours conservé . J'avois le
 voisin le bon Lenieps , mon compatriote , en amitié ,
 sa fille alors vivante , Mad. Lambert . J'avois le
 voisin un jeune Genevois , appellé C..... même camp ,
 bon garçon , ce me sembloit , soigneux , établi ,
 officieux , zélé , mais ignorant , confiant , quelque
 gourmand , avantageux , qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma vie . J'aurai
 meure à l'Hermitage , & sans autre intermédiaire que Mad.
 traducteur que lui-même , s'étoit bientôt meilleur

tabli chez moi , malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin , & connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la *Julie* ; il se chargea de la direction des dessins & des planches , & s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. D...n , qui moins brillante que durant les beaux jours de Mad. D...n , ne laissoit pas d'être encore , par le mérite des maîtres & par le choix du monde qui s'y rassembloit , une des meilleures maisons de Paris. Comme leur avois préféré personne , que je les avois quittés que pour vivre libre , j'avoient point cessé de me voir avec amitié , & j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mad. D...n. Je la pouvois même compter pour une de mes voisines de campagne , depuis qu'ils s'étoient fait établissement à Clichy , où j'allois quelquefois passer un jour ou deux , & j'aurois été davantage , si Mad. D...n et Mad. de C.....x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté

de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à Mad. de C.....x, d'une amitié plus égale & plus familière, j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil presque à ma porte, où elle avoit loué une petite maison, & même chez moi où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois Mad. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel & la plupart des gens de lettres, excepté je crois, l'abbé T.....t, manière alors de demi-cafarde, dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis pas sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes; & sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de Mad. de Luxembourg croisa le sien. J'enfin lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois Tom

J'avois un homme, qu'excepté Roguin,
j'aurois dû mettre le premier en compte :
mon ancien confrere & ami de Carrio,
ci-devant secretaire titulaire de l'ambaf-
fage d'Espagne à Venise, puis en Suede,
où il fut par sa cour chargé des affaires, &
enfin nommé réellement secretaire d'am-
bassade à Paris. Il me vint surprendre à
Montmorency, lorsque je m'y attendois
le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Ef-
agne, dont j'ai oublié le nom, avec
une belle croix en pierreries. Il avoit été
oblige, dans ses preuves, d'ajouter une
lettre à son nom de Carrio, & portoit
celui de chevalier de Carrion. Je le trou-
ai toujours le même, le même excellent
veilleur, l'esprit de jour en jour plus aimable.
J'aurois repris avec lui la même
intimité qu'auparavant, si C.....
avoit interposant entre nous à son ordinaire,
profité de mon éloignement, pour
continuer à ma place & en mon nom, dans
confiance, & me supplanter à force de
souffrir à me servir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voisins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confesser un bien inexcusable envers lui. C'étoit l'honnête M. Leblond, qui m'avoit rendu service à Venise, & qui, étant venu faire un voyage en France avec sa famille, avoit loué une maison de campagne à la Breche, non loin de Montmorency. (*) Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin j'en fus dans la joie de mon cœur, & mis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après, je pars encore il avoit diné à Paris avec toute sa famille. Une troisième fois il étoit chez lui; j'en

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étais bien loin de soupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

tendis des voix de femmes , je vis à la porte un carosse qui me fit peur. Je voulais du moins pour la premiere fois , le voir à mon aise , & causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin , je remis si bien ma visite de jour à autre , que la honte de remplir si tard un pareil devoir , fit que je ne le remplis point du tout ; après avoir osé tant attendre , je n'osai plus me montrer. Cette négligence , dont M. Leblond ne put qu'être justement indigné , donna vis-à-vis de lui , l'air de l'ingratitude à ma paresse ; & cependant , je sentois mon cœur si peu coupable , que si j'avois pu faire à M. Leblond quelque vrai plaisir , même à son insu , je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence , la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir , m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission : j'ai rarement fait ce , je n'en fallait pas faire , & malheureuse-

ment j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puisque me voilà revenu à mes connaissances de Venise, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompue, ainsi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'est celle de M. de J....., qui avoit continué, depuis son retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à causer avec moi, des affaires d'Italie & des folies de M. de M., dont il favoit, de son côté, bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lesquels il avoit beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui, mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans sa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J..... devint peu à peu empêtré de m'avoir, qu'il en devint même gênant; & quoique nous logeâmes dans des quartiers fort éloignés,

y avoit du bruit entre nous , quand je passois une semaine entiere sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e , il m'y vouloit toujours emmener ; mais y étant une fois allé passer huit jours , qui me parurent fort longs , je n'y vous plus retourner. M. de J.....e étoit assurément un honnête & galant homme , aimable même à certains égards ; mais il avoit peu d'esprit : il étoit beau , tant soit peu Narcisse , & passablement ennuieux. Il avoit un recueil singulier , & peut-être unique au monde , dont il occupoit beaucoup , & dont il occupoit aussi ses hôtes , qui quelquefois s'en amusoient moins que lui. C'étoit une collection très-complete de tous les vauvilleilles de la cour & de Paris , depuis plus de cinquante ans , où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes qu'on auroit difficilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France , dont on ne s'aviseroit guere chez toute autre .

278 LES CONFESSIONS.

Un jour , au fort de notre meilleure
 intelligence , il me fit un accueil si froid ,
 si glaçant , si peu dans son ton ordinaire ,
 qu'après lui avoir donné occasion de
 s'expliquer , & même l'en avoir prié , je
 sortis de chez lui avec la résolution , que
 j'ai tenue , de n'y plus remettre les pieds ;
 car on ne me voit guere où j'ai été une
 fois mal reçu , & il n'y avoit point ici de
 Diderot qui plaidât pour M. de J.....e.
 Je cherchai vainement dans ma tête ,
 quel tort je pouvois avoir avec lui : je
 ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir
 jamais parlé de lui ni des siens , que de
 la façon la plus honorable ; car je lui
 étois sincèrement attaché : & outre que
 je n'en avois que du bien à dire , ma plus
 inviolable maxime a toujours été de ne
 parler qu'avec honneur , des maisons que
 je fréquentois.

Enfin , à force de ruminer , voici ce
 que je conjecturai. La dernière fois que
 nous nous étions vus , il m'avoit donné
 à souper chez des filles de sa conœil de fit

fincée , avec deux ou trois commis des affaires étrangères , gens très-aimables , & qui n'avoient point du tout l'air , ni le ton libertin ; & je puis jurer que de mon côté , la soirée se passa à méditer assez tristement , sur le malheureux sort de ces créatures . Je ne payai pas mon écot , parce que M. de J.....e nous donna tout à souper ; & je ne donnai rien à ces filles , parce que je ne leur fis point gage , comme à la Palioana , le paiement : je que j'aurois pu leur offrir . Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence . Sans être retourné chez ces filles , lui fallai trois ou quatre jours après , dîner chez M. de J.....e que je n'avois pas plus revu depuis lors , & qui me fit l'accueil de ne me j'ai dit . N'en pouvant imaginer d'autre cause , que quelque mal-entendu relatif à ce souper , & voyant qu'il ne pouloit pas s'expliquer , je pris mon parti & cessai de le voir ; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il ne fit faire souvent des complimens ; &

l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie , il me fit , sur ce que je n'allois plus le voir , des reproches obligeans , qui ne m'y ramenerent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois n'ayant pas revu , & n'ayant plus osé parler de lui depuis lors , il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de J.....e n'entre point ici dans ma liste , quoique j'eusse assez longtemps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste d'un beaucoup d'autres connoissances moins familières , ou qui , par mon absence avoient cessé de l'être , & que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne tant chez moi qu'à mon voisinage , telles , par exemple , que les abbés de Coddillac , de Mably , MM. de Mairan , La Live , de Boisgelou , Vatelet , Ancelet & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur ce

M. de Margency , gentilhomme ordinaire du roi , ancien membre de la cotte de H.....e , qu'il avoit quittée ainsi que moi , & ancien ami de Mad. D'.....y , dont il s'étoit détaché ainsi que moi , ni sur celle de son ami Desmahis , auteur hébre , mais éphémère , de la comédie *l'Impertinent*. Le premier étoit mon voisin de campagne , sa terre de Margency étant près de Montmorency. Nous étions d'anciennes connoissances ; mais le voisinage & une certaine conformité d'expériences nous rapprochèrent davantage. Le second mourut peu après. Il avoit du mérite & de l'esprit : mais il avoit un peu l'original de sa comédie , qui lui fut auprès des femmes , & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps là , qui a trop influé sur le reste de ma vie , pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L..... de, premier président de la

cour des aides , chargé pour lors de la librairie , qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur , & à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois ; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part , les facilités les plus obligeantes , quant à la censure ; & je savois qu'en plus d'une occasion , il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'ens de nouvelles preuves de sa bonté , au sujet de l'impression de *Julie* ; car les épreuves d'un si grand ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste , il permit ayant ses ports francs , qu'elles lui fussent adressées , & il me les envoyoit franches aussi , sous le contre-seing de M. chancelier son pere. Quand l'ouvrage fut imprimé , il n'en permit le débit dans le royaume , qu'ensuite d'une édition qu'en fit faire à mon profit , malgré moi même : comme ce profit eût été de ma part , un vol fait à Rey , à qui j'avoit

rendu mon manuscrit, non-seulement je voulus point accepter le présent qui n'étoit destiné pour cela, sans son aveu, qu'il accorda très-généreusement ; mais je voulus partager avec lui, les cent pistoles à quoi monta ce présent, & dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagrément dont M. de M.....s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, jusqu'à ce que la mauvaise fût coulée.

J'ai toujours regardé M. de M.....s, comme un homme d'une droiture à toute érenve. Jamais rien de ce qui m'est arrivé, ne m'a fait douter un moment de sa probité ; mais aussi foible qu'honnête, il n'eut quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse, à force de les vouloir élever. Non - seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris ; mais il fit un retranchement, qu'il n'euroit porté le nom d'infidélité, dans

L'exemplaire de la bonne édition qu'il
envoya à Mad. de P.....r. Il est de
quelque part dans cet ouvrage, que la
femme d'un charbonnier est plus digne
de respect que la maîtresse d'un prince.
Cette phrase m'étoit venue dans la chal-
leur de la composition, sans aucune appli-
cation, je le jure. En relisant l'ouvrage,
je vis qu'on feroit cette application. Cé-
pendant, par la très-imprudente maxim
de ne rien ôter, par égard aux applica-
tions qu'on pouvoit faire, quand j'avois
dans ma conscience le témoignage de n
les avoir pas faites en écrivant, je n
voulus point ôter cette phrase, & je me
contentai de substituer le mot *prince* au
mot *roi*, que j'avois d'abord mis. Ce
adoucissement ne parut pas suffisant
M. de M.....s : il retrancha la phra-
se entière, dans un carton qu'il fit impré-
mer exprès, & coller aussi proprement
qu'il fut possible, dans l'exemplaire de
Mad. de P.....r. Elle n'ignora pas le
tour de passe-passe. Il se trouva de bon

nes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre dame, qui étoit dans un cas pareil, fans que j'en fusse tien, ni même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connoissance étoit faite, & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy, qui se moqua de moi, & m'assura que cette dame en étoit si peu offensée, qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquillifai fort mal-propos.

Je reçus, à l'entrée de l'hiver, une nouvelle marque des bontés de M. de M. s, à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos en profiter. Il y avoit une place vacante dans le *Journal des Savans*. Margency

m'écrivit pour me la proposer, comme de lui-même. Mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre, (liaison C, N°. 33.) qu'il étoit instruit & autorisé; & lui-même me marqua dans la suite, (liaison C, N°. 47.) qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de chose. Il ne s'agissoit que de deux extraits par mois, dont on m'apportoit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrois par là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthélémi, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail peu pénible, & que je pouvois faire commodément, il y avoit un honorain de huit cents francs attachés à cette place. Je délibérai quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jure

que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency , & de déplaire à M. de M. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps , bien plus encore , la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger , l'emportèrent sur tout , & me déterminerent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savoïs que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame sur les matieres que j'avois à traiter , & qu'il n'y avoit que l'amour du grand , du vrai , du beau , qui pût animer mon génie. Et que m'avoient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire , & les livres mêmes ? Mon indifférence pour la chose eut glacé ma plume & abruti mon esprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier , comme tous les autres gens de lettres , au lieu que je ne fus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au *Journal*

A a ij

des Savans. J'écrivis donc à Margency, une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de M. aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approverent-ils l'un & l'autre, sans m'en faire moins bon visage; & le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer; car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & sur-tout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver, m'avoit absolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impossible de courir la même carrière, sans avoir quelques liaisons avec eux. Je n'étois guere moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je ve-

tois de mener , moitié à moi - même , & moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étois point fait. Je sentois plus que jamais , & par une constante expérience , que toute association inégale est toujours désavantageuse au parti foible. Vivant avec des gens opulens , & d'un autre état que celui que j'avois choisi , sans tenir maison comme eux , j'étois obligé de les imiter en bien des choses ; & de menues dépenses , qui n'étoient rien pour eux , étoient pour moi , non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne , il est servi par son laquais , tant à table que dans sa chambre ; il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin ; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison , ne les voyant même pas , il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plait : mais moi , seul , sans domestique , j'étois à la merci de ceux de la maison , dont il falloit nécessairement capter les bonnes graces , pour n'avoit

pas beaucoup à souffrir ; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit aussi traiter les gens comme tel , & même faire pour eux plus qu'un autre , parce qu'en effet , j'en avois bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques ; mais dans les maisons où j'allois, il y en avoit beaucoup , tous très-rogues, très - friponnes , très - alertes , j'entends pour leur intérêt ; & les coquins favoient faire ensorte que j'avais successivement besoin de tous. Les femmes de Paris , qui ont tant d'esprit , n'ont aucune idée juste sur cet article ; & à force de vouloir économiser ma bourse , elles me ruinoient. Si je soupois en ville , un peu loin de chez moi , au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre , la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener ; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt - quatre fils du fiacre ; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher , elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit- elle de Paris à

l'Hermitage , ou à Montmorency ? ayant
regret aux quatre sols de port que sa let-
tre m'auroit coûtés , elle me l'envoyoit
par un de ses gens , qui arrivoit à pied
tout en nage , & à qui je donnois à dîner ,
& un écu qu'il avoit assurément bien
gagné. Me proposoit-elle d'aller passer
huit ou quinze jours avec elle à sa cam-
pagne ? elle se disoit en elle - même : ce
sera toujours une économie pour ce pau-
vre garçon ; pendant ce temps là , sa
bourriture ne lui coûtera rien. Elle ne
longeoit pas qu'aussi , durant ce temps
là , je ne travaillois point ; que mon mé-
nage & mon loyer & mon linge & mes
habits n'en alloient pas moins ; que je
payois mon barbier à double , & qu'il ne
laissoit pas de m'en coûter chez elle , plus
qu'il ne m'en auroit coûté chez moi.
Quoique je bornasse mes petites lar-
ges aux seules maisons où je vivois
l'habitude , elles ne laissoient pas de
être ruineuses. Je puis assurer que j'ai
bien versé vingt-cinq écus chez Mad.

284 LES CONFESSIONS.

d'H. à Eaubonne , où je n'ai couché que quatre ou cinq fois , & plus de cent pistoles , tant à E.... y qu'à la C. e , pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables pour un homme de mon humeur , qui ne fait se pourvoir de rien ni s'ingénier sur rien , ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne , & qui vous fera en rechignant. Chez Mad. D.... même , où j'étois de la maison , & où je rendois mille services aux domestiques je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite , il a fallu renoncer tout - à - fait à ces petites libertés , que ma situation ne m'a plus permis de faire ; & c'est alors qu'on m'a fait sentir bien plus durement encore l'inconvénient de fréquenter des gens d'un autre état que le sien.

Encore , si cette vie eût été de mon goût , je me serrois consolé d'une dépense onéreuse , consacrée à mes plaisirs ; mais se ruiner pour s'ennuyer , étoit trop in-

supportable ; & j'avois si bien senti le poids de ce train de vie , que , profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors , j'étois déterminé à le perpétuer , à renoncer totalement à la grande société , à la composition des livres , à tout commerce de littérature , & à me renfermer pour le reste de mes jours , dans la sphère étroite & paisible , pour laquelle je me sentois né.

Le produit de la lettre à d'Alembert & de la *Nouvelle Héloïse* , avoit un peu remonté mes finances , qui s'étoient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'*Emile* , auquel je m'étois mis tout de bon , quand j'eus achevé l'*Héloïse* , étoit fort avancé , & son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds , de maniere à me faire une petite rente viagere qui pût , avec ma copie , me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institu-*

286 LES CONFESSIONS.

tions politiques. J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre & d'attendre qu'il fût achevé, pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste; & poussant ce travail avec zèle, sans interrompre celui de l'*Emile*, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au *Contrat social*.

Restoit le *Dictionnaire de musique*. C'étoit un travail de manœuvre, qui pouvoit se faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner, ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources rassemblées me rendroient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la *Morale sensitive*, dont l'entreprise étoit restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, si je

ce pouvois me passer tout-à-fait de la copie,
en celui de m'éloigner de Paris, où l'afflu-
euse des survenans rendoit ma sub-
stance coûteuse, & m'ôtoit le temps
d'y pourvoir ; pour prévenir dans ma
retraite, l'ennui dans lequel on dit que
combe un auteur, quand il a quitté la
plume, je me réservois une occupation
qui pût remplir le vuide de ma solitude,
sans tenter de plus rien faire imprimer de
mon vivant. Je ne fais par quelle fan-
taisie, Rey me pressoit depuis long-temps
C'écrire les mémoires de ma vie. Quoi-
qu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort in-
tressans par les faits, je sentis qu'ils
me pouvoient le devenir par la franchise que
j'étois capable d'y mettre ; & je résolu-
mes en faire un ouvrage unique, par une
renéacité sans exemple, afin qu'au moins
une fois, on pût voir un homme tel qu'il
avoit en-dedans. J'avois toujours ri de
la fausse naïveté de Montagne, qui, fai-
tant semblant d'avouer ses défauts, a
si grand soin de ne s'en donner que d'aima-

bles ; tandis que je fentois . moi qui me suis cru toujours , & qui me crois encore , à tout prendre , le meilleur des hommes , qu'il n'y a point d'intérieur humain , si pur qu'il puisse être , qui ne recele quelque vice odieux . Je savois qu'on me peignoit dans le public , sous des traits si peu semblables aux miens , & quelquefois si difformes , que , malgré le mal dont je ne voulois rien taire , je ne pouvois que gagner encore à me montrer telle que j'étois . D'ailleurs , cela ne se pouvait faire sans laisser voir aussi d'autres gentils qu'ils étoient , & par conséquent cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres cela m'enhardissoit davantage à faire mes Confessions , dont jamais je n'aurois rougir devant personne . Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise , & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire , regrettant

fa

Tom

fort tout ce que j'avois déchiré , brûlé ,
perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue , un des plus sensés que j'eusse jamais faits , étoit fortement empreint dans mon esprit , & déjà je travaillois à son exécution , quand le ciel , qui me préparoit une autre destinée , me jeta dans un nouveau tourbillon,

Montmorency , cet ancien & beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom , ne lui appartient plus depuis la confiscation. Il a passé , par la sœur du duc Henri , dans la maison de Condé , qui a changé le nom de Montmorency en celui d'Enguien , & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour , où l'on tient les archives , & où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorency ou Enguien , une maison particulière , bâtie par Croisat dit *le pauvre* , laquelle ayant la magnificence des plus superbes châteaux , en mérite & en porte le nom , l'aspect imposant de ce bel édifice , la terrasse sur laquelle il est bâti , sa vue ,

unique peut - être au monde ; son vaste fallon , peint d'une excellente main ; son jardin , planté par le célèbre Lenôtre ; tout cela forme un tout , dont la majesté frappante a pourtant je ne fais quoi de simple , qui soutient & nourrit l'admiration. M. le maréchal duc de Luxembourg , qui occupoit alors cette maison , venoit tous les ans dans ce pays , où jadis ses peres étoient les maîtres , passer en deux fois cinq ou six semaines , comme simple habitant , mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit , depuis mon établissement à Montmorency , M. & Mad. la Maréchale envoyeroent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part , & m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent , ils ne manquerent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappelloit Mad. de B.....l m'en voyant dîner à l'office. Les temps étoient

changés ; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office , & je me souciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissent pour ce que j'étois , sans me fêter & sans m'avilir. Je répondis honnêtement & respectueusement aux politesses de M. & Mad. de Luxembourg : mais je n'acceptai point leurs offres ; & , tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler , me faisant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour , je n'allai pas même au château faire une visite de remerciement , quoique je comprisse assez que c'étoit ce qu'on cherchoit , & que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuerent , & allèrent même en augmentant. Mad. la comtesse de Boufflers , qui étoit fort liée avec Mad. la Maréchale , étant venue à Montmorency , envoya savoir de mes

B b ij

nouvelles , & me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devois , mais je ne démarrai point. Au voyage de pâques de l'année suivante 1759 , le chevalier de Lorenzy , qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la société de Mad. de Luxembourg , vint me voir plusieurs fois : nous fîmes connoissance ; il me pressa d'aller au château : je n'en fis rien. Enfin , un après-midi que je ne fangois à rien moins , je vis arriver M. le maréchal de Luxembourg , suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire , & je ne pus éviter , sous peine d'être un arrogant & un mal - appris , de lui rendre sa visite , & d'aller faire ma cour à Mad. la Maréchale , de la part de laquelle il m'avoit comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencerent , sous de funestes auspices , des liaisons dont je ne pus plus long - temps me défendre , mais qu'un pressentiment trop bien fondé , me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

Je craignois excessivement Mad. de Luxembourg. Je savois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue plusieurs fois au spectacle & chez Mad. D...n , il y avoit dix ou douze ans , lorsqu'elle étoit duchesse de B.....s , & qu'elle brilloit encore de sa premiere beauté. Mais elle passoit pour méchante ; & dans une aussi grande dame , cette réputation me faisoit trembler. A peine l'eus - je vue , que je fus subjugué. Je la trouvai charmante , de ce charme à l'épreuve du temps , le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela ; c'étoit beaucoup mieux. La conversation de Mad. de Luxembourg ne pétillie pas d'esprit. Ce ne sont pas des failles , & ce n'est pas même proprement de la fineille ; mais c'est une délicatesse exquise , qui ne frappe jamais , & qui plait toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples ; on diroit qu'elles lui échappent sans

qu'elle y pense , & que c'est son cœur qui s'épanche , uniquement parce qu'il est trop rempli. Je crus m'appercevoir , dès la premiere visite , que malgré mon air gauche & mes lourdes phrases , je ne lui déplaisois pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela , quand elles veulent , vrai ou non ; mais toutes ne savent pas , comme Mad. de Luxembourg , vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour , ma confiance en elle eût été aussi entiere qu'elle ne tarda pas à le devenir , si Mad. la duchesse de Montmorency sa belle-fille , jeune folle , assez maligne , & , je pense , un peu tracassiere , ne se fût avisée de m'entreprendre , & tout au travers de force éloges de sa maman , & de feintes agaceries pour son propre compte , ne m'eût mis en doute si je n'étois pas perfidé.

Je me serois peut - être difficilement assuré sur cette crainte auprès des deux

daines , si les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant , vu mon caractère timide , que la promptitude avec laquelle je le pris au mot , sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi , si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même , sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulois vivre. Persuadés l'un & l'autre que j'avois raison d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer , ni lui ni Mad. de Luxembourg n'ont patu vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune ; quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux , jamais ils ne m'ont proposé de place & ne m'ont offert leur crédit , si ce n'est une seule fois , que Mad. de Luxembourg parut désirer que je voulusse entrer à l'académie françoise. J'alléguai ma religion : elle me dit que ce n'étoit pas un obstacle , ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis

que , quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre , ayant refusé à M. de Tressan & en quelque sorte au roi de Pologne , d'entrer dans l'académie de Nancy , je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune . Mad. de Luxembourg n'insista pas , & il n'en fut plus reparlé . Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs , & qui pouvoient tout en ma faveur , M. de Luxembourg étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi , contraste bien singulièrement avec les continuels soucis , non moins importuns qu'officiels , des amis protecteurs que je venois de quitter , & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir .

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis , je l'avois reçu avec peine , lui & sa suite , dans mon unique chambre , non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales & de mes pots cassés , mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine ,

& que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout - à - fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir , je me hâtais de le tirer de là , pour le mener , malgré le froid qu'il faisoit encore , à mon donjon , tout ouvert & sans cheminée. Quand il y fut , je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il la redit à Mad. la Maréchale , & l'un & l'autre me presserent , en attendant qu'on reféroît mon plancher , d'accepter un logement au château , ou , si je l'avois mieux , dans un édifice isolé , qui étoit au milieu du parc , & qu'on appelloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine , comme celui de la C..... e. Il est inégal , montueux , mêlé de collines & d'enfoncemens , dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets , les ornementz , les eaux , les points de vue , & multiplier pour ainsi

dire, à force d'art & de génie, un espace dans tout
en lui-même assez resserré. Ce parc est gré sa
couronné dans le haut, par la terrasse timent
& le château ; dans le bas il forme une perspe
gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle est rempli par une enchar
grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui Borron
occupe cet élargissement, & cette pièce ac Ma
d'eau entourée de coteaux bien décorés. Ce fr
de bosquets & d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le ter
rain qui l'entoure, appartenoient jadis à Lebrun, qui se plut à le bâti, d'
& le décorer avec ce goût exquis d'ornementation. Je
mens & d'architecture, dont ce grand style au
peintre s'étoit nourri. Ce château depuis aussi. Il
lors a été rebâti, mais toujours sur le même
dessin du premier maître. Il est petit, c'est du
simple, mais élégant. Comme il est dans l'isolement
un fond, entre le bassin de l'orangerie aux, a
& la grande pièce d'eau, par conséquent à la spece,
sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu, d'un péristile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant sus en g

ans tout l'édifice, le maintient sec , malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective , il paroît absolument environné d'eau , & l'on croit voir une île enchantée , ou la plus jolie des trois îles Borromées , appellée *Isola bella* , dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire , qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient , outre le rez-de-chaussée , composé d'une salle de tintal , d'une salle de billard , & d'une cuisine. Je pris le plus petit & le plus simple au - dessus de la cuisine , que j'eus aussi. Il étoit d'une propreté charmante , l'amueblement en étoit blanc & bleu. Cest dans cette profonde & délicieuse solitude , qu'au milieu des bois & des ericaux , aux concerts des oiseaux de toute espèce , au parfum de la fleur d'orange , j'avois composé dans une continue extase , le cinquième livre de l'*Emile* , dont je suis en grande partie le coloris assez frais ,

à la vive impression du local où je l'écrivois.

Avec quel empressement je courrois tous les matins au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le périfstile ! Quel bon café au lait j'y prenois tête - à - tête avec ma Thérèse ! Ma chatte & mon chien nous faisoient compagnie. Ce seul cordege m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois là dans le paradis terrestre ; j'y vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de juillet, M. & Mad. de Luxembourg me marquerent tant d'attentions, & me firent tant de caresses, que logé chez eux & comblé de leur bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittai presque point : j'allois le matin faire ma cour à Mad. la Maréchale, j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal ; mais je n'eus pas, à cause du grand monde, que les

qu'a
T

qu'on y souloit trop tard pour moi. Jus^q qu'alors tout étoit convenable , & il n'y avoit point de mal encore , si j'avois su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens , & remplir simplement des devoits de sociéte. J'ai toujours été tout ou rien ; bientôt je fus tout ; & me voyant fété , gâté par des personnes de cette considération , je passai les bornes , & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manieres , tandis qu'ils ne se relâcherent jamais dans les leurs , de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec Mad. la Maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement assuré sur son caractere , je le redoutois moins que son esprit. C'étoit par là surtout , qu'elle m'en imposoit. Je favoisois qu'elle étoit difficile en conversations , & qu'elle avoit droit de l'être. Je favoisois que les femmes , & sur-tout les grandes

BOZ LES CONFESSIONS.

dames , veulent absolument être amusées , qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer , & je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir , de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisaï d'un supplément , pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler ; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la *Julie* ; elle savoit qu'on l'imprimoit ; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage ; j'offris de le lui lire ; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures ; M. de Luxembourg y venoit : on ferloit la porte. Je lisois à côté de son lit , & je compassai si bien mes lectures , qu'il y en auroit eu pour tout le voyage , quand même il n'auroit pas été interrompu. (*) Le succès de cet expédition passa mon attente. Mad. de

(*) La perte d'une grande bataille , qui affligea beaucoup le roi , forçâ M. de Luxembourg à retourner précipitamment à la cour ,

Lux
son a
ne s'
douc
dix
toujo
& q
prena
c'étoi
ailleu
que c
sur m
fectio
lemer
ment
eraint
me ser
pour l
geât e
pour m
bien fo
Il fa
naturel
mien ,

Luxembourg s'engoua de la *Julie* & de son auteur ; elle ne parloit que de moi , ne s'occupoit que de moi , me disoit des douceurs toute la journée , m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle ; & quand quelques seigneurs vouloient prendre cette place , elle leur disoit que c'étoit la mienne , & les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manieres charmantes faisoient sur moi , que les moindres marques d'affection subjugucent. Je m'attachois réellement à elle , à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte , en voyant cet engouement , & me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir , étoit qu'il ne se changeât en dégoût , & malheureusement pour moi , cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit & le mien , puisqu'indépendamment des fous

les de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation , dans mes lettres même , & lorsque j'étois le mieux avec elle , il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient , sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple , & j'en pourrois citer vingt. Elle fut que je faisois pour Mad. d'H..... une copie de l'*Héloïse* à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis ; & la mettant par là du nombre de mes pratiques , je lui écrivis quelque chose d'obligéant & d'honnête à ce sujet ; du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse , qui me fit tomber des nues.

“ A Versailles , ce mardi. (Liaffe C ,
Nº. 43.)

„ Je suis ravie , je suis contente ;
„ votre lettre m'a fait un plaisir infini ,
„ & je me presse pour vous le mander
„ & pour vous en remercier.

„ Voici les propres termes de votre

„ lettre. Quoique vous soyez sûrement
„ une très-bonne pratique, je me fais
„ quelque peine de prendre de votre ar-
„ gent : régulièrement, ce seroit à moi de
„ payer le plaisir que j'aurois de travail-
„ ler pour vous. Je ne vous en dis pas
„ davantage. Je me plains de ce que
„ vous ne me parlez jamais de votre
„ santé. Rien ne m'intéresse davantage.
„ Je vous aime de tout mon cœur ; &
„ c'est, je vous assure, bien tristement
„ que je vous le mande, car j'aurois
„ bien du plaisir à vous le dire moi-
„ même. M. de Luxembourg vous aime
„ & vous embrasse de tout son cœur. , ,

En recevant cette lettre, je me hâtais
d'y répondre, en attendant plus ample
examen, pour protester contre toute in-
terprétation désobligeante ; & après m'être
occupé quelques jours à cet examen,
avec l'inquiétude qu'on peut concevoir,
& toujours sans y rien comprendre, voici
quelle fut enfin ma dernière réponse à ce
sujet.

" A Montmorency , le 8 décemb. 1759,

„ Depuis ma dernière lettre , j'ai exa-
 „ miné cent & cent fois le passage en
 „ question. Je l'ai considéré par son sens
 „ propre & naturel ; je l'ai considéré par
 „ tous les sens qu'on peut lui donner ,
 „ & je vous avoue , madame la Maré-
 „ chale , que je ne fais plus si c'est moi
 „ qui vous dois des excuses , ou si ce
 „ n'est point vous qui m'en devez . „

Il y a maintenant dix ans que ces let-
 tres ont été écrites. J'y ai souvent re-
 pensé depuis ce temps là ; & telle est en-
 core aujourd'hui ma stupidité sur cet
 article , que je n'ai pu parvenir à sentir
 ce qu'elle avoit pu trouver dans ce pas-
 sage , je ne dis pas d'offensant , mais
 même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuscrit
 de l'*Héloïse* , que voulut avoir Mad. de
 Luxembourg , je dois dire ici ce que
 j'imaginai pour lui donner quelque avan-
 tage marqué , qui le distinguât de tout

autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard , & j'avois balancé long - temps à les insérer , soit en entier , soit par extrait , dans cet ouvrage , où elles me paroisoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait , parce que , n'étant pas du ton de tout le reste , elles en auroient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte , quand je connus Mad. de Luxembourg. C'est qu'il y avoit dans ces aventures , une marquise romaine , d'un caractere très-odieux , dont quelques traits , sans lui être applicables , auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoissoient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris , & m'y confirmai. Mais dans l'ardent desir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre , n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures , & former le projet d'en faire l'extrait , pour l'y ajouter ? Projet infensé ,

dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte.

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde ; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avais brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle seule, & ne seroit jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même : ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma discrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands compliment que j'en atterdois, & jamais, à ma très-grande surprise, elle ne me parla de

cahier que je lui avois envoyé. Pour moi , toujours charmé de ma conduite dans cette affaire , ce ne fut que long-temps après , que je jugeai , sur d'autres indices , l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore , en faveur de son manuscrit , une autre idée plus raisonnnable , mais qui , par des effets plus éloignés , ne m'a guere été moins nuisible : tant tout concourt à l'œuvre de la destinée , quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la *Julie* , lei- quels dessins se trouverent être du même format que le manuscrit. Je demandai à C..... ces dessins , qui m'appartenoient à toutes sortes de titres , & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches , lesquelles eurent un grand débit. C..... est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins , il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors , sous prétexte d'ajouter quelques ornemens à ces dessins ,

310 LES CONFESSIONS.

il se les fit laisser , & finit par les présenter lui-même.

Ego versiculos feci , tulit alter honores.

Celaacheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château , il m'y venoit voir très-souvent , & toujours dès le matin , sur-tout quand M. & Mad. de Luxembourg étoient à Montmorency. Cela faisoit que , pour passer avec lui la journée , je n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. C..... : je le fis. C'étoit ce que le drôle avoit cherché. Ainsi , graces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi , un commis de M. T..... , qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table , quand il n'avoit personne à dîner , se trouva tout d'un coup , admis à celle d'un maréchal de France , avec les princesses , les duchesses , & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai

jamais , qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure , M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de S. Denis ; nous accompagnerons M. C.... . Le pauvre garçon n'y tint pas ; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi , j'avois le cœur si ému , que je ne pus dire un seul mot. Je suivois par - derrière , pleurant comme un enfant , & mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal. Mais la suite de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les temps. Reprenons-les dans leur ordre , autant que ma mémoire me le permettra.

Si-tôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête , je la fis meubler proprement , simplement , & retournai m'y établir ; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite , en quittant l'Hermitage , d'avoir toujours mon logement à moi : mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement du petit

château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeunés du péristile, j'allois souvent y coucher, & j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée étoient la cuisine & la chambre de Thérèse. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai, quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls ; j'y en fis

ajouter

T

ajouter deux , pour faire un cabinet de verdure ; j'y fis poser une table & des bancs de pierre ; je l'entourai de lilas , de seringa , de chevrefeuille ; j'y fis faire une belle plate - bande de fleurs , parallele aux deux rangs d'arbres ; & cette terrasse , plus élevée que celle du château , dont la vue étoit du moins aussi belle , & sur laquelle j'avois apprivoisé des multitudes d'oiseaux , me servoit de salle de compagnie pour recevoir M. & Mad. de Luxembourg , M. le duc de Villeroy , M. le prince de Tingry , M. le marquis d'Armentieres , Mad. la duchesse de Montmorency , Mad. la duchesse de Boufflers , Mad. la comtesse de Valentinois , Mad. la comtesse de Boufflers , & d'autres personnes de ce rang , qui , du château , ne dédaignoient pas de faire , par une montée très-faîgante , le pèlerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mad. de Luxembourg , toutes ces visites ; je le fis sentoir , & mon cœur leur en faisoit bien

l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement, que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embrassant: Ah ! M. le Maréchal, je haïssois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore, depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur feroit aisé de se faire adorer.

Au reste, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais apperçus que cet éclat m'ait un instant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins simple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voisins, moins prompt à rendre service à tout le monde, quand je l'ai pu, sans me rebuter jamais des importunités sans nombre, & souvent déraisonnables, dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorency par mon sincere attachement pour le maîtres, il me ramenoit de même à mon

voisinage , goûter les douceurs de cette vie égale & simple , hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. Thérèse avait fait amitié avec la fille d'un maçon , mon voisin , nommé Pilleu ; je la fis de même avec le pere ; & après avoir le matin diné au château , non sans gêne , mais pour complaire à Mad. la Maréchale , avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon homme Pilleu & sa famille , tantôt chez lui , tantôt chez moi !

Outre ces deux logemens , j'en eus bientôt un troisième à l'hôtel de Luxembourg , dont les maîtres me presserent si fort d'aller les y voir quelquefois , que j'y consentis , malgré mon aversion pour Paris , où je n'avois été , depuis ma retraite à l'Hermitage , que les deux seules fois dont j'ai parlé : encore n'y allois-je que les jours convenus , uniquement pour souper , & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & sortais par le jardin qui donnoit sur le boulevard ; de

316 LES CONFESSIONS.

forte que je pouvois dire , avec la plus exacte vérité , que je n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris .

Au sein de cette prospérité passagere , se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin . Peu de temps après mon retour à Mont - Louis , j've fis , & bien malgré moi , comme à l'ordinaire , une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire . On jugera dans la suite , si c'est en bien ou en mal . C'est Mad. la marquise de V.....n , ma voisine , dont le mari veloit d'acheter une maison de campagne à S... y près de Montmorency . Mademoiselle d'A... , fille du comte d'A... , homme de condition , mais pauvre , avoit épousé M. de V.....n , vieux , laid , sourd , dur , brutal , jaloux , balafré , borgne , au demeurant bon homme , quand on favoit le prendre , & possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes , auxquelles on la maria . Ce maigron , jurant , criant , grondant , tempétant , & faisant pleurer sa femme toute

la journée , finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit , & cela pour la faire enrager , attendu qu'elle favoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit , & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency , dont j'ai parlé , étoit l'ami de madame , & devint celui de monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency , près d'Eaubonne & d'Andilly , & ils y étoient précisément durant mes amours pour Mad. d'H..... Mad. d'H..... & Mad. de V..... n se connoissoient par Mad. d'Aubeterre , leur commune amie ; & comme le jardin de Margency étoit sur le passage de Mad. d'H..... pour aller au Mont - Olympe , sa promenade favorite , Mad. de V..... n lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef , j'y passois souvent avec elle : mais je n'avois point les rencontres imprévues ; & quand Mad. de V..... n se trouvoit par hasard sur notre passage , je les laissois ensemble sans lui rien dire ,

318 LES CONFESSIONS.

& j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant, quand elle fut à S., elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis, sans me trouver ; & voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier : c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orangeuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi. Il n'y régnait même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de Mad. de V..... n'étoit pas trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continue, & pour moi très-fatigante, pour sentir quand on est persifflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frere venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les An-

glois. Je parlois de la maniere d'armer cette frégate , sans nuire à sa légéreté. Oui , dit-elle d'un ton tout uni , l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absens , sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal , elle le voyoit en ridicule , & son ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable , étoit la gène continuelle de ses petits envois , de ses petits cadeaux , de ses petits billets , auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre , & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant , à force de la voir , je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins , ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête - à - tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler , & ce besoin m'a souvent fait

320 LES CONFESSIONS.

passer sur beaucoup de choses. J'avois mis tant de dureté dans ma franchise avec elle , qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractere , il falloit réellement en avoir beaucoup , pour croire qu'elle pût sincérement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites , & dont il est à noter que jamais , dans aucune de ses réponses , elle n'a paru piquée en aucune façon.

" A Montmorency , le 5 novembre 1760.

" Vous me dites , madame , que vous
" ne vous êtes pas bien expliquée , pour
" me faire entendre que je m'explique
" mal. Vous me parlez de votre prétendue
" bêtise , pour me faire sentir la mienne. Vous vous vantez de n'être
" qu'une bonne femme , comme si vous
" aviez peur d'être prise au mot , &
" vous me faites des excuses pour m'apprendre que je vous en dois. Oui ,
" madame , je le fais bien ; c'est moi qui

„ suis une bête , un bon homme , & pis
„ encore , s'il est possible ; c'est moi qui
„ choisis mal mes termes , au gré d'une
„ belle dame françoise , qui fait autant
„ d'attention aux paroles , & qui parle
„ aussi bien que vous. Mais considérez
„ que je les prends dans le sens commun
„ de la langue , sans être au fait ou en
„ souci des honnêtes acceptations qu'on
„ leur donne dans les vertueuses sociétés
„ de Paris. Si quelquefois mes expre-
„ sions sont équivoques , je tâche que
„ ma conduite en détermine le sens. „
&c. Le reste de la lettre est à peu près
sur le même ton. Voyez en la réponse ,
laisse D , N°. 41 , & jugez de l'incroya-
ble modération d'un cœur de femme , qui
peut n'avoir pas plus de ressentiment
d'une pareille lettre , que cette réponse
n'en laisse paroître , & qu'elle ne m'en a
jamais témoigné. C..... , entreprenant ,
hardi jusqu'à l'effronterie , & qui se te-
noit à l'affût de tous mes amis , ne tarda
pas à s'introduire en mon nom , chez

Mad. de V.....n, & y fut bientôt, à mon insu, plus familier que moi-même. C'étoit un singulier corps que ce C..... Il se présentoit de ma part chez toutes mes connoissances, s'y établissoit, y mangeoit sans façon. Transporté de zèle pour mon service, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond silence sur toutes ces liaisons, & sur tout ce qu'il favoit devoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu, qui m'intéressoit, il m'écouteoit, m'interrogeoit même. Il ne favoit jamais rien de Paris, que ce que je lui en apprenois : enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne : il n'étoit secret & mystérieux qu'avec son ami. Mais laissons quant à présent, C..... & Mad. de V.....n. Nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, Latour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en

pastel , qu'il avoit exposé au fallon , il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait , que je n'avois pas accepté. Mais Mad. D'.....y , qui m'avoit donné le sien & qui vouloit avoir celui-là , m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle , vint ma rupture avec Mad. D'.....y ; je lui rendis son portrait ; & n'étant plus question de lui donner le mien , je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien ; je le lui offris , il l'accepta , je le lui envoyai. Ils comprirent , lui & Mad. la Maréchale , que je serois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature , de très-bonne main , les firent enchâsser dans une boîte à bonbons , de crystal de roche , montée en or , & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante , dont je fus enchanté. Mad. de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avoit reproché plusieurs fois , que j'ai-

324 LES CONFESSIONS.

mois mieux M. de Luxembourg qu'elles ; & je ne m'en étois point défendu , parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment , mais bien clairement , par cette façon de placer son portrait , qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis , à peu près dans ce même temps , une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes grâces. Quoique je ne connusse point du tout M. de Silhouette , & que je fusse peu porté à l'aimer , j'avois une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers , je vis qu'il n'entamoit pas son opération dans un temps favorable ; je n'en fis pas des vœux moins ardents pour son succès ; & quand j'appris qu'il étoit déplacé , je lui écrivis dans mon étourderie , la lettre suivante , qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

“ A Montmorency , le 2 décembre 1759.

„ Daignez , monsieur , recevoir l'hom-
„ mage d'un solitaire qui n'est pas conna-

„ de vous , mais qui vous estime par vos
„ talens , qui vous respecte par votre ad-
„ ministration , & qui vous a fait l'hon-
„ neur de croire qu'elle ne vous resteroit
„ pas long - temps. Ne pouvant sauver
„ l'état qu'aux dépens de la capitale qui
„ l'a perdu , vous avez bravé les cris des
„ gagneurs d'argent. En vous voyant
„ écraser ces misérables , je vous enviois
„ votre place ; en vous la voyant quitter ,
„ sans vous être démenti , je vous ad-
„ mire. Soyez content de vous , mon-
„ sieur ; elle vous laisse un honneur dont
„ vous jouirez long - temps sans concur-
„ rent. Les malédictions des frippons font
„ la gloire de l'homme juste. „

Mad. de Luxembourg , qui favoit que
j'avois écrit cette lettre , m'en parla au
voyage de pâques ; je la lui montrai ; elle
en souhaita une copie ; je la lui donnai :
mais j'ignorois , en la lui donnant , qu'el'e
étoit un de ces gagneurs d'argent . qui
s'intéressoient aux sous - fermes , & qui
avoient fait déplacer Silhouette. On eût

dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable & puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrâce, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre dame étoit Mad. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir, ni l'une ni l'autre ; mais de présumer que Mad. de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événemens subséquens. Pour moi, je m'étourdissois sur l'effet de mes bêtises, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à dessein de l'offenser : comme si jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles, même

avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien sentir, & que je ne trouvassse encore ni diminution dans son empressement, ni changement dans ses manières, la continuation, l'augmentation même d'un pressentiment trop bien fondé, me faisoit trembler sans cesse, que l'ennui ne succédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une si grande dame, une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir? Je ne savoys pas même lui cacher ce pressentiment sourd, qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante, qui contient une bien singulière prédiction.

NB. *Cette lettre, sans date dans mon brouillon, est du mois d'octobre 1760 au plus tard.*

“ Que vos bontés sont cruelles! Pour-
» quoi troubler la paix d'un solitaire, qui
» renonçoit aux plaisirs de la vie, pour

E e ij

„ n'en plus sentir les ennuis ? J'ai passé
„ mes jours à chercher en vain des atta-
„ chemens solides. Je n'en ai pu former
„ dans les conditions auxquelles je pou-
„ vois atteindre ; est-ce dans la vôtre que
„ j'en dois chercher ? L'ambition ni l'in-
„ téret ne me tentent pas ; je suis peu
„ vain , peu craintif ; je puis résister à
„ tout , hors aux caresses. Pourquoi m'at-
„ taquez - vous tous deux par un foible
„ qu'il faut vaincre , puisque dans la dif-
„ tance qui nous sépare , les épanche-
„ mens des cœurs sensibles ne doivent pas
„ rapprocher le mien de vous ? La recon-
„ noissance suffira - t - elle pour un cœur
„ qui ne connaît pas deux manières de
„ se donner , & ne se sent capable que
„ d'amitié ? D'amitié , madame la Maré-
„ chale ! Ah , voilà mon malheur ! Il est
„ beau à vous , à M. le Maréchal , d'em-
„ ployer ce terme : mais je suis insensé
„ de vous prendre au mot. Vous vous
„ jouez , moi je m'attache , & la fin du
„ jeu me prépare de nouveaux regrets.

„ Que je hais tous vos titres , & que je
„ vous plains de les porter! Vous me sem-
„ blez si dignes de goûter les charmes
„ de la vie privée! Que n'habitez-vous
„ Clarens ! J'irois y chercher le bonheur
„ de ma vie : mais le château de Mont-
„ morency, mais l'hôtel de Luxembourg !
„ Est ce là qu'on doit voir Jean-Jaques ?
„ Est - ce là qu'un ami de l'égalité doit
„ porter les affections d'un cœur sensible
„ qui, payant ainsi l'estime qu'on lui té-
„ moigne , croit rendre autant qu'il re-
„ çoit? Vous êtes bonne & sensible aussi ;
„ je le fais , je l'ai vu ; j'ai regret de n'a-
„ voir pu plus tôt le croire : mais dans le
„ rang où vous êtes , dans votre manière
„ de vivre , rien ne peut faire une impres-
„ sion durable, & tant d'objets nouveaux
„ s'effacent si bien mutuellement , qu'au-
„ cun ne demeure. Vous m'oublierez ,
„ madame , après m'avoir mis hors d'état
„ de vous imiter. Vous aurez beaucoup
„ fait pour me rendre malheureux , &
„ pour être inexcusable . ,

Je lui joignois là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car , au reste , je me fentois si sûr de lui , qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit une seule crainte sur la durée de son amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mad. la Maréchale , ne s'est un moment étendu jusqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance sur son caractere , que je favoisoit être foible , mais sûr. Je ne craignois pas plus de sa part un refroidissement , que je n'en attendois un attachement héroïque. La simplicité , la familiarité de nos manieres l'un avec l'autre , marquoit combien nous comptions réciproquement sur nous. Nous avions raison tous deux : j'honoreroi , je chérirai , tant que je vivrai , la mémoire de ce digne seigneur ; & quoi qu'on ait pu faire pour le détacher de moi , je suis aussi certain qu'il est mort mon ami , que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorency , de l'année 1760 , la lecture de la Julie

étant finie, j'eus recours à celle de l'*Emile*, pour me soutenir auprès de Mad. de Luxembourg ; mais cela ne réussit pas si bien, soit que la matière fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition, qu'il ne s'imprimeroit point en France : & c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute ; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant point permettre autrement l'impression dans le royaume ; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le système que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de M. s, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de fa-

332 LES CONFESSIONS.

main , pour me prouver que la profession de foi du Vicaire Savoyard étoit précisément une piece faite pour avoir par-tout l'approbation du genre humain , & celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat , toujours si craintif , devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit , étoit par cela seul légitime , je n'avois plus d'objection à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant , par un scrupule extraordinaire , j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande , & même par le libraire Néaulme , que je ne me contentai pas d'indiquer , mais que j'en prévins ; consentant au reste que l'édition se fît au profit d'un libraire François , & que , quand elle feroit faite , on la débitât , soit à Paris , soit où l'on voudroit , attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mad. de Luxembourg & moi , après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage , sa petite-fille , Mlle. de Boufflers , aujourd'hui Mad. la duchesse de Lauzun. Elle s'appelloit *Amélie*. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure , une douceur , une timidité virginal. Rien de plus aimable & de plus intéressant que sa figure , rien de plus tendre & de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit. D'ailleurs , c'étoit un enfant ; elle n'avoit pas onze ans. Mad. la Maréchale , qui la trouvoit trop timide , faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser ; ce que je fis avec ma manſſaderie ordinaire. Au lieu des gentilleſſes qu'un autre eût dites à ma place , je restois là muet , interdit , & je ne fais lequel étoit le plus honteux , de la pauvre petite , ou de moi. Un jour je la rencontraï ſeule dans l'escalier du petit château : elle venoit de voir Thérefe , avec laquelle ſa gouvernante étoit encore. Faute de favoir que lui dire , je lui proposai un

334 LES CONFESSIONS.

baiser, que dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un le matin même, par l'ordre de sa grande-maman, & en sa présence. Le lendemain, lisant l'*Emile* au chevet de Mad. la Maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censurais, avec raison, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juste, & dit là-dessus quelque chose de fort sensé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que sot & embarrassé ! Bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse, dans un homme qu'on fait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baiser si reprehensible, ainsi que dans les autres, le cœur & les sens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens ; & je puis jurer même que si, dans ce moment, j'avois pu éviter sa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant, quelque

mot agréable à lui dire. Comment se peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé ? Quel parti prendre ? Comment se conduire , dénué de tout impromptu dans l'esprit ? Si je me force à parler aux gens que je rencontre , je dis une balourde infailliblement : si je ne dis rien , je suis un misanthrope , un animal farouché , un ours. Une totalé imbécillité m'eût été bien plus favorable : mais les talents dont j'ai manqué dans le monde , ont fait les instrumens de ma perte , des talents que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage , Mad. de Luxembourg fit une bonne œuvre , à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très imprudemment offensé Mad. la princesse de Robeck , fille de M. de Luxembourg ; Palissot , qu'elle protégeoit , la vengea par la comédie des *Philosophes* , dans laquelle je fus tourné en ridicule , & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage , moins ,

je pense , à cause de l'obligation qu'il m'avoit , que de peur de déplaire au pere de sa protectrice , dont il favoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne , qu'alors je ne connoissois point , m'envoya cette piece quand elle fut imprimée ; & je soupçonne que ce fut par l'ordre de Palissot , qui crut peut - être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se trompa fort. En rompant avec Diderot , que je croyois moins méchant qu'indiscret & foible , j'ai toujours conservé dans l'ame , de l'attachement pour lui , même de l'estime , & du respect pour notre ancienne amitié , que je fais avoir été long-temps aussi sincere de sa part que de la mienne. C'est toute autre chose avec G.... , homme faux par caractère , qui ne m'aima jamais , qui n'est pas même capable d'aimer , & qui de gaieté de cœur , sans aucun sujet de plainte , & seulement pour contenter sa noire jalouzie , s'est fait , sous le masque , mon plus cruel calomniateur. Celui-ci

n'est

T

n'est plus rien pour moi : l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse pièce : je n'en pus supporter la lecture , & sans l'achever , je la renvoyai à Duchesne avec la lettre suivante.

“ A Montmorency , le 21 mai 1760 .”

“ En parcourant , monsieur , la pièce que vous m'avez envoyée , j'ai frémî de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible présent. Je suis persuadé qu'en me l'envoyant , vous n'avez point voulu me faire une injure ; mais vous ignorez ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme respectable , indignement noirci & calomnié dans ce libelle . ”

Duchesne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher , s'en dépita. Son amour - propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux , & je sus que sa femme se déchaînoit par - tout contre moi , avec une aigreur qui m'af-

fecta peu , sachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangere.

Diderot à son tour , trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet , qui fit contre Palissot un petit écrit imité du *Petit Prophete* , & intitulé *la Vision*. Il offensa très-imprudemment dans cet écrit , Mad. de Robeck , dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle , naturellement peu vindicative , & pour lors mourante , je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert , qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet , m'écrivit pour m'engager à prier Mad. de Luxembourg de solliciter sa liberté , lui promettant en reconnaissance , des louanges dans l'*Encyclopédie*. (*) Voici ma réponse.

“ Je n'ai pas attendu votre lettre , mon-
„ sieur , pour témoigner à Mad. la Maré-
„ chale de Luxembourg la peine que me
„ faisoit la détention de l'abbé Morrellet.

„ Elle fait l'intérêt que j'y prends , elle

(*) Cette lettre , avec plusieurs autres , a disparu à l'hôtel de Luxembourg , tandis que mes papiers y étoient en dépôt.

„ faura celui que vous y prenez , & il
„ lui suffiroit , pour y prendre intérêt
„ elle - même , de savoir que c'est un
„ homme de mérite. Au surplus , quoi-
„ qu'elle & M. le Maréchal m'honorent
„ d'une bienveillance qui fait la consola-
„ tion de ma vie , & que le nom de votre
„ ami soit près d'eux une recommanda-
„ tion pour l'abbé Morrellet , j'ignore
„ jusqu'à quel point il leur convient
„ d'employer en cette occasion , le crédit
„ attaché à leur rang & à la considéra-
„ tion due à leurs personnes. Je ne suis
„ pas même persuadé que la vengeance
„ en question regarde Mad. la princesse
„ de Robeck , autant que vous paroissez
„ le croire ; & quand cela feroit , on ne
„ doit pas s'attendre que le plaisir de la
„ vengeance appartienne aux philoso-
„ phes exclusivement , & que quand ils
„ voudront être femmes , les femmes
„ seront philosophes .

„ Je vous rendrai compte de ce que
m'aura dit Mad. de Luxembourg ,

F f ij

340 LES CONFESSIONS.

„ quand je lui aurai montré votre lettre.
„ En attendant , je crois la connoître
„ assez pour pouvoir vous assurer d'a-
„ vance , que quand elle auroit le plai-
„ sir de contribuer à l'élargissement de
„ l'abbé Morrellet , elle n'accepteroit
„ point le tribut de reconnoissance que
„ vous lui promettez dans l'Encyclo-
„ pédie , quoiqu'elle s'en tint honcrée ;
„ parce qu'elle ne fait pas le bien pour
„ la louange , mais pour contenir son
„ bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle
& la commisération de Mad. de Luxem-
bourg en faveur du pauvre captif , & je
réussis. Elle fit un voyage à Versailles ,
exprès pour voir M. le comte de S. Flo-
rentin ; & ce voyage abrégea celui de
Montmorency , que M. le Maréchal fut
obligé de quitter en même temps , pour
se rendre à Rouen , où le roi l'envoyoit
comme gouverneur de Normandie , au
sujet de quelques mouvemens du parle-
ment , qu'on vouloit contenir. Voici la

lettre que m'écrivit Mad. de Luxembourg, le surlendemain de son départ.

“ A Versailles, ce mercredi.

(Liaffe D, N^o. 23.)

„ M. de Luxembourg est parti hier
„ à six heures du matin. Je ne fais pas
„ encore si j'irai. J'attends de ses nou-
„ velles, parce qu'il ne fait pas lui-
„ même combien de temps il y fera. J'ai
„ vu M. de S. Florentin, qui est le mieux
„ disposé pour l'abbé Morrellet ; mais il
„ y trouve des obstacles, dont il espere
„ cependant triompher, à son premier
„ travail avec le roi, qui sera la semaine
„ prochaine. J'ai demandé aussi en grâce,
„ qu'on ne l'exilât point, parce qu'il en
„ étoit question ; on vouloit l'envoyer
„ à Nancy. Voilà, monsieur, ce que j'ai
„ pu obtenir ; mais je vous promets que
„ je ne laisserai pas M. de S. Florentin
„ en repos, que l'affaire ne soit finie
„ comme vous le desirez. Que je vous
„ dise donc à présent le chagrin que j'ai

F f iiij

„ eu de vous quitter si-tôt ; mais je me
 „ flatte que vous n'en doutez pas. Je
 „ vous aime de tout mon cœur , & pour
 „ toute ma vie. „

Quelques jours après , je reçus ce billet
 de d'Alembert , qui me donna une vé-
 table joie.

“ Ce 1er. août. (Liasse D , N°. 26.)

„ Graces à vos soins , mon cher philo-
 „ sophe , l'abbé est sorti de la Bastille ,
 „ & sa détention n'aura point d'autres
 „ fuites. Il part pour la campagne , &
 „ vous fait , ainsi que moi , mille re-
 „ merciemens & complimens . Vale &
 „ me ama. „

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours
 après , une lettre de remerciement , (liaisse
 D , N°. 29.) qui ne me parut pas respirer
 une certaine effusion de cœur , & dans
 laquelle il sembloit exténuer en quelque
 sorte le service que je lui avois rendu ;
 & à quelque temps de là , je trouvai que
 d'Alembert & lui m'avoient en quelque

sorte, je ne dirai pas, supplanté, mais succédé auprès de Mad. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé Morellet d'avoir contribué à ma disgrâce ; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert, je n'en dis rien ici ; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire, qui occasionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire : lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T. t que je connoissois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 juin 1760, (liaffe D, N°. 11.) pour m'avertir que M. Formey son ami & correspondant, avoit imprimé dans son Journal, ma lettre à M. de Voltaire sur le désastre de Lisbonne. L'abbé T. t youloit savoir comment cette

impression s'étoit pu faire , & dans son tour d'esprit finet & jésuitique , me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre , sans vouloir me dire le sien . Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espece , je lui fis les remerciemens que je lui devois ; mais j'y mis un ton dur , qu'il sentit , & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres , jusqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit youlu savoir .

Je compris bien , quoi qu'en pût dire T.....t , que Formey n'avoit point trouvé cette lettre imprimée , & que la premiere impression en venoit de lui . Je le connoissois pour un effronté pillard , qui , sans façon , se faisoit un revenu des ouvrages des autres , quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public , le nom de l'auteur , d'y mettre le sien , & de le vendre à son profit . (*) Mais comment

(*) C'est ainsi qu'il s'est , dans la suite , approprié l'*Emile*.

ce manuscrit lui étoit-il parvenu ? C'étoit là la question , qui n'étoit pas difficile à résoudre , mais dont j'eus la simplicité d'être embarrassé. Quoique Voltaire fût honoré par excès dans cette lettre , comme enfin , malgré ses procédés malhonnêtes , il eût été fondé à se plaindre , si je l'avois fait imprimer sans son aveu , je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre , à laquelle il ne fit aucune réponse , & dont pour mettre sa brutalité plus à l'aise , il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

“ A Montmorency , le 17 juin 1760.

„ Je ne pensois pas , monsieur , me trouver jamais en correspondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 , a été imprimée à Berlin , je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard , & je remplirai ce devoir avec vérité & simplicité.

„ Cette lettre vous ayant été réclle-

„ ment adressée , n'étoit point destinée à
 „ l'impression. Je la communiquai sous
 „ condition , à trois personnes , à qui les
 „ droits de l'amitié ne me permettoient
 „ pas de rien refuser de semblable , & à
 „ qui les mêmes droits permettoient en-
 „ core moins d'abuser de leur dépôt , en
 „ violant leur promesse. Ces trois per-
 „ sonnes sont , Mad. de C.....x ,
 „ belle - fille de Mad. D...n , Mad. la
 „ comtesse de H..... , & un Allemand
 „ nommé M. G.... Mad. de C.....x
 „ souhaitoit que cette lettre fût impri-
 „ mée , & me demanda mon consente-
 „ ment pour cela. Je lui dis qu'il dépen-
 „ doit du vôtre. Il vous fut demandé ;
 „ vous le refusâtes , & il n'en fut plus
 „ question.

„ Cependant M. l'abbé T.....t , avec
 „ qui je n'ai nulle espece de liaison ,
 „ vient de m'écrire , par une attention
 „ pleine d'honnêteté , qu'ayant reçu les
 „ feuilles d'un Journal de M. Formey ,
 „ il y avoit lu cette même lettre , avec

„ un avis dans lequel l'éditeur dit , sous
„ la date du 23 octobre 1759 , qu'il l'a
trouvée , il y a quelques semaines ,
„ chez les libraires de Berlin , & que ,
„ comme c'est une de ces feuilles vo-
„ lantes qui disparaissent bientôt sans
„ retour , il a cru lui devoir donner place
„ dans son Journal .

„ Voilà , monsieur , tout ce que j'en
„ fais. Il est très-sûr que jusqu'ici , l'on
„ n'avoit pas même osé parler à Paris
„ de cette lettre. Il est très-sûr que
„ l'exemplaire , soit manuscrit , soit im-
„ primé , tombé dans les mains de M.
„ Formey , n'a pu lui venir que de vous ,
„ ce qui n'est pas vraisemblable , ou
„ d'une des trois personnes que je viens
„ de nommer. Enfin , il est très-sûr que
„ les deux dames sont incapables d'unc
„ pareille infidélité. Je n'en puis favoîr
„ davantage dans ma retraite. Vous avez
„ des correspondances , au moyen des-
„ quelles il vous seroit aisé , si la chose
„ en valoit la peine , de remonter à la
„ source , & de vérifier le fait .

„ Dans la même lettre, M. l'abbé
 „ T.....t me marque qu'il tient la
 „ feuille en réserve, & ne la prêtera
 „ point sans mon consentement, qu'affu-
 „ rément je ne lui donnerai pas. Mais cet
 „ exemplaire peut n'être pas le seul à
 „ Paris. Je souhaite, monsieur, que cette
 „ lettre n'y soit pas imprimée, & je
 „ ferai de mon mieux pour cela ; mais
 „ si je ne pouvois éviter qu'elle ne le fut,
 „ & qu'instruit à temps, je pusse avoir
 „ la préférence, alors je n'hésiterois pas
 „ à la faire imprimer moi-même. Cela
 „ me paroît juste & naturel.

„ Quant à votre réponse à la même
 „ lettre, elle n'a été communiquée à per-
 „ sonne, & vous pouvez compter qu'elle
 „ ne sera point imprimée sans votre
 „ aveu, qu'affurément je n'aurai point
 „ l'indiscrétion de vous demander, sa-
 „ chant bien que ce qu'un homme écrit
 „ à un autre, il ne l'écrit pas au public.
 „ Mais si vous en vouliez faire une pour
 „ être publiée, & me l'adressez, je vous
 „ promets

, promets de la joindre fidélement à ma
, lettre, & de n'y pas repliquer un seul
mot.

„ Je ne vous aime point, monsieur :
„ vous m'avez fait les maux qui pou-
„ voient m'être les plus sensibles, à moi
„ votre disciple & votre enthousiaste.
„ Vous avez perdu Geneve pour le prix
„ de l'asyle que vous y avez reçu ; vous
„ avez aliéné de moi mes concitoyens,
„ pour le prix des applaudissemens que
„ je vous ai prodigués parmi eux : c'est
„ vous qui me rendez le séjour de mon
„ pays insupportable ; c'est vous qui me-
„ ferez mourir en terre étrangere, privé
„ de toutes les consolations des mourans,
„ & jeté pour tout honneur, dans une
„ voirie ; tandis que tous les honneurs
„ qu'un homme peut attendre, vous
„ accompagneront dans mon pays. Je
„ vous hais, enfin, puisque vous l'avez
„ voulu ; mais je vous hais en homme
„ encore plus digne de vous aimer, si

350 LES CONFESSIONS.

„ vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur étoit pénétré pour vous , il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie , & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents , ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect qui leur est dû , ni aux procédés que ce respect exige. „

Au milieu de toutes ces petites tracasseries littéraires , qui me confirmoient de plus en plus dans ma résolution , je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré , & auquel j'ai été le plus sensible , dans la visite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois , l'une au petit château , & l'autre à Mont-Louis. Il choisit même toutes les deux fois , le temps que Mad. de Luxembourg n'étoit pas à Montmorency , afin de rendre plus manifeste qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne fusse les premières bontés de ce prince à

Mad. de Luxembourg & à M. de Boufflers ; mais je ne doute pas , non plus , que je ne doive à ses propres sentimens & à moi - même , celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors . (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très - petit , & que la situation du donjon étoit charmante , j'y conduisis le prince , qui pour comble de graces , voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs . Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy , qui étoit plus fort que moi . Cependant , malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans , que je ne fis pas semblant de voir , je gagnai les deux parties que nous jouâmes . En finissant , je lui dis d'un ton respectueux , mais grave : Monseigneur , j'honore trop votre alteſſe férénissime ,

(*) Remarquez la perfévérance de cette aveugle & stupide confiance , au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en délabuser . Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770 .

pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince , plein d'esprit & de lumières , & si digne de n'être pas adulé , sentit en effet , du moins je le pense , qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme , & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré , je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien , & je n'ai pas assurément à me reprocher non plus , d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés , mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grace , tandis qu'il mettoit lui-même une grace infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après , il me fit envoyer un panier de gibier , que je reçus comme je devois. A quelque temps de là , il m'en fit envoyer un autre ; & l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres , que c'étoit de la chasse de son alteſſe , & du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore ; mais j'écrivis à Mad. de Boufflers que je n'en

recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuser des présens en gibier, d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un mal-appris qui se méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, sans en rougir, & sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes Confessions pour taire mes sottises, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu : car alors Mad. de B. s'étoit encore sa maîtresse, & je n'en favois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore ; elle affectoit l'esprit romain, & moi je l'ens toujours romanesque ; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit

aussi ; du moins il m'en parla , & de ma-
niere à ne pas me décourager. Mais pour
le coup , je fus sage , & il en étoit temps
à cinquante ans. Plein de la leçon que je
venois de donner aux barbons dans ma
lettre à d'Alembert , j'eus honte d'en
profiter si mal moi - même ; d'ailleurs ,
apprenant ce que j'avois ignoré , il auroit
fallu que la tête m'eût tourné , pour
porter si haut mes concurrences. Enfin ,
mal guéri peut - être encore de ma passion
pour Mad. d'H. , je sentis que
plus rien ne la pouvoit remplacer dans
mon cœur , & je fis mes adieux à l'amour
pour le reste de ma vie. Au moment où
j'écris ceci , je viens d'avoir d'une jeune
femme , qui avoit ses vues , des agaceries
bien dangereuses , & avec des yeux bien
inquiétans : mais si elle a fait semblant
d'oublier mes douze lustres , pour moi ,
je m'en suis souvenu. Après m'être tiré
de ce pas , je ne crains plus de chutes ,
& je réponds de moi pour le reste de mes
jours.

Mad. de B. s'étant apperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'apercevoir aussi que j'en avois triomphé. Je ne suis ni assez fou ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge ; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité ; si cela est, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes faiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, & la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique les suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi, je

356 L E S C O N F E S S I O N S .

puis marcher dans le livre suivant , avec
encore assez d'assurance. Si je vais plus
loin , ce ne sera plus qu'en tâtonnant.

FIN du Tome cinquième.

ec
us